# HOKHMA

Revue de réflexion théologique

2016

## QUE DIRE ? ET COMMENT LE DIRE ?


Témoins de l'Évangile dans le monde : une perspective johannique par Nicolas Farelly

Dire, c'est faire par Gilles Boucomont

Le dire en communauté : l'Église comme mise en scène de l'Évangile par Christophe Paya

Quand le réel interroge notre parole par Antoine Nouis

Dire l'Évangile dans une société laïque par Erwann Cloarec

Le Saint-Esprit et l'Église par Graham Tomlin

Vous étiez morts... mais Dieu... par Olivier Keshavjee

Le Manifeste bleu par le Rassemblement pour un renouveau réformé (R3)


N° 109



Le respect du Seigneur est le commencement de la sagesse.

Proverbes 9,10

Gérard Pella et Raymond Pfister : *responsables de ce numéro*

*Adresse de la rédaction* : Jean-Luc Dubigny, Le Rondez 7,
CH-2716 Sornetan

*Service de presse* : Alain Décoppet, av. Louis-Ruchonnet 20,
CH-1800 Vevey (Tél. 00 41 21 922 99 17)





**Composition et mise en page :**
Scriptura – F-68320 Jebsheim

**Impression :**
*IMEAF*, F-26160 La Bégude de Mazenc.
Tél. 00 33 (0)4 75 90 20 70.

Dépôt légal : 2e trimestre 2016.
N° d'impression 20160283 ISSN 0379 - 7465

NUMÉRO SPÉCIAL
Proverbes 9,10
Le respect du Seigneur est le commencement de la sagesse

N° 109
2016

Revue
de réflexion
théologique

# Que dire ? Et comment le dire ?

3 *Avant-propos*
**Gérard Pella**

9 *Témoins de l'Évangile dans le monde : une perspective johannique*
**Nicolas Farelly**

31 *Dire, c'est faire*
**Gilles Boucomont**

43 *Le dire en communauté : l'Église comme mise en scène de l'Évangile*
**Christophe Paya**

57 *Quand le réel interroge notre parole*
**Antoine Nouis**

67 *Dire l'Évangile dans une société laïque (postmoderne)*
**Erwann Cloarec**

85 *Une parabole d'aujourd'hui*
**André Pownall**

87 *Le Saint-Esprit et l'Église*
**Graham Tomlin**

*Suite au verso*

109 *Vous étiez morts... mais Dieu...*
**Olivier Keshavjee**

119 *Le Manifeste bleu*
*Rassemblement pour un renouveau réformé*

145 *Résumé du Manifeste bleu*

149 *Chronique de livres*

# Avant-propos

**par Gérard Pella,**
*pasteur,*
*Attalens (Suisse)*

En novembre 2015, une semaine après les attentats, s'est déroulé à Paris, dans le temple du Marais, un colloque organisé par la revue *Hokhma*. Il avait pour titre cette double question : « Que dire ? Et comment le dire ? »

Il s'agit d'une vraie question ! Elle a mûri dans le comité de rédaction, où se côtoient jeunes théologiens et pasteurs de longue date. Tous, nous avons conscience qu'il n'est pas facile de dire l'Évangile aujourd'hui, tant les mots sont usés, piégés ou inaudibles pour nos contemporains, comme le remarque Éric Jaffrain, spécialiste de la communication :

« Il est inutile de parler de péché à des personnes qui n'ont plus de culture chrétienne. Tout comme demander de se repentir à quelqu'un qui a plus besoin d'amour. Nos contemporains ne savent juste pas de quoi on parle. De plus, l'image résiduelle qu'ils ont du christianisme ne leur donne pas envie d'écouter. »[1]

Alors, que dire ? Et comment le dire ?

Il ne s'agit pas d'une question « purement » intellectuelle. Pas non plus d'une question « bassement » stratégique. C'est la question brûlante d'un berger qui recherche ses brebis. Comment rejoindre, par amour, nos contemporains ? Comment leur dire la bonne nouvelle incarnée en Jésus, le Christ ?

Une semaine après les attentats de Paris, notre question prenait un relief particulier : Que dire… face à tant de haine et de violence ? Nous avons prié avec les mots d'Anneline Vanseymortier :

*14 novembre 2015, lendemain des attentats de Paris*

[1] Éric Jaffrain dans *Christianisme Aujourd'hui*, mars 2014.

**Combattre par l'amour**

Ma prière pour l'Église en réponse aux attentats[2]

Je m'apprêtais à prendre un thé
Le lac Léman en contre-plongée.
Mon hôte de m'annoncer :
« Avez-vous appris, pour les attentats à Paris ? »

**Attentats. Paris. Hier. Vendredi.**
132 morts, 352 blessés,
Des milliers de personnes choquées
En France et à l'étranger.

On s'appelle. On s'écrit.
« Êtes-vous toujours en vie ?
Vous, votre famille et vos amis ? »

Et il reste ces vies,
Dont le souffle a été odieusement et tragiquement pris.
**Pourquoi tant de barbarie ?**

Traumatisés, secoués,
Face à l'innommable l'on se tait
On se terre et s'enterre
Que pouvons-nous donc bien faire ?

En fin de journée, dans l'intimité du lit
On se dit
Notre incompréhension, nos douleurs, nos peurs
Et l'on crie :
« Père par Ton Esprit
Donne-nous de prier
Selon Ta volonté ! ».

---

[2] Face à des actes d'une telle monstruosité, surtout lorsque cela est commis tout près de où l'on vit, on ressent un flux d'émotions, nourries par une masse d'informations.
Désemparés, nous ne savons que faire.
Nous taire, parler, et aussi et surtout à Dieu crier. Avec mon mari c'est ce que nous avons fait. Ce poème est le fruit de ce cri, de nos prières adressées avec désespoir et confiance à celui qui reste le même hier, aujourd'hui et éternellement. Notre cri, mais aussi sa parole qui en réponse jaillit.

**Je vois deux armées**
L'une blanche étincelante.
L'une noire rugissante.
Elles s'affrontent.
C'est une guerre sans pitié.

Il n'y a pas si longtemps,
Mon arrière-grand-père savait contre qui il se battait
Allemands, Français, les camps étaient marqués.

Aujourd'hui,
J'ai envie de maudire mais je ne sais pas qui dédire
J'ai envie de taper, mais je ne sais pas qui cogner
J'ai envie de résister mais contre quoi m'opposer ?
Daech c'est tellement abstrait, si terriblement concret !

**Seigneur, nous sommes ton armée**
Aide-nous à nous approprier cette vérité
Laisse la tiédeur faire place à la volonté,
À la combativité, la niake de, pour toi, gagner.

Ce soir je me sens tellement solidaire,
De ceux qui en Orient, sont mes sœurs, mes frères
Qui risquent leur vie, en payent parfois le prix
Pour que ton règne d'amour soit réalité.
Donne-nous de nous laisser par eux enseigner.

**Seigneur, je te vois agonisant en Croix,**
Toi, le Tout-Puissant, bras étendus sur le bois
Dieu, je sens ton cœur de Père
Serré de tristesse et de colère.

Je pense à tous ceux dont nous sommes les héritiers
Dont le sang a été versé
Pour que ton amour soit annoncé.

Qu'aujourd'hui par nos vies,
Nous puissions proclamer
Qu'ils ne sont pas morts en vain,
Qu'ils ne sont pas morts pour rien.

Mais que plus que jamais
Tu ES celui qui est,
Le Dieu de vie
Qui sauve, restaure, guérit, bénit !

Et nous demandons pardon,
Pour les dérapages militaires de nos pays
Pour ces exactions et crimes commis
En faisant alors du droit fi.

Et nous demandons pardon,
Pour nos tiédeurs, notre manque de foi
Être chrétien n'est pas un passe-droit, mais un choix
Et il faut que cela se voie !

Et nous demandons pardon,
Pour le mépris, le déni de l'autre dans nos propres vies,
Pour ces prochains parfois si durs à aimer,
À comme des êtres à ton image considérer.

**Seigneur, tu dis dans ta Parole**
Que si Ton peuple s'humilie, prie et te cherche,
Tu l'exauceras des cieux.

Qu'en ces temps obscurs, ô Dieu,
En communauté, nous fassions devant Ta majesté
Nos genoux et nos cœurs plier
Que cette prophétie de Joël soit d'actualité :
Que Tes paroles soient dans la bouche de nos filles
et fils placées
Que tu puisses par des rêves à nos vieillards te révéler.
Que la puissance de Ton Esprit soit pleinement manifestée.

**Nous nous attendons à toi, nous soupirons après toi.**
**Seigneur, viens au secours de notre faible foi !**

Je vois,
**La vague blanche la tache noire happer**
La victoire est assurée
Le Roi de l'Univers va triompher.
Pour cela hâter,
À nous de nous mobiliser.

Et qu'avec nos frères et sœurs du monde entier,
Nous puissions, comme le Christ nous l'a enseigné,
Prier :

*Notre Père qui est aux cieux*
*Que ton nom soit sanctifié*
*Que ton règne vienne*
*Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel*
*Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour*
*Pardonne-nous nos offenses*
*Comme nous pardonnons à ceux*
*qui nous ont offensés*
*Et ne nous soumets pas à la tentation*
*Mais délivre-nous du mal !*

Le comité *Hokhma* remercie de tout cœur les cinq personnalités qui ont bien voulu nous apporter leur contribution, orale à Paris, écrite dans ce numéro spécial. Un immense merci également à la paroisse du Marais qui nous a reçus si généreusement.

Au sommaire de ce numéro, vous trouverez donc les cinq exposés du colloque, complétés par quelques « perles » récoltées lors des échanges avec les participants ou lors des tables rondes. Nous avons ajouté également trois documents de styles très différents, qui contribuent chacun à sa manière à répondre à notre question :

- un article de Graham Tomlin sur le Saint-Esprit et l'Église
- une prédication d'Olivier Keshavjee
- et le *Manifeste bleu* du Rassemblement pour un renouveau réformé (R3)

Bonne lecture !

■

Ḥokhma 109/2016, pp. 9-30

# Témoins de l'Évangile dans le monde : une perspective johannique

**par Nicolas Farelly,**
*pasteur, docteur en théologie, professeur associé de NT à la Faculté Libre de Théologie Évangélique (FLTE) de Vaux-sur-Seine*

## Introduction

Dans les récits des trois Évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc), les disputes légales, les procès et autres jugements jouent bien un rôle important. Ces trois Évangiles relatent par exemple combien, pendant son ministère, Jésus de Nazareth a pris part à certaines controverses, parfois houleuses, avec des groupes religieux tels les pharisiens ou les sadducéens, à propos notamment de l'interprétation de la Torah. Chacun de ces Évangiles synoptiques relate également comment, à la fin du récit, Jésus a été arrêté, puis fut victime d'une parodie de procès devant le Sanhédrin et devant Pilate, avant d'être finalement condamné à mort et crucifié par les Romains.

En cela, l'Évangile selon Jean n'est pas foncièrement différent des Évangiles synoptiques, car en Jean comme dans les synoptiques, ces divers éléments juridiques se retrouvent au fil du récit. Le récit que Jean relate de la vie de Jésus est aussi fait de controverses, d'une arrestation, d'un procès devant Pilate et d'une mise à mort. Et pourtant, le quatrième Évangile se distingue des autres, tant tous ces aspects et ces thématiques juridiques prennent une place bien plus importante dans le récit. Ce n'est pas simplement que l'auteur de notre Évangile donne plus de place que d'autres à ces notions. Non, l'évangéliste va plus loin en adaptant le récit traditionnel (synoptique), élaborant et disposant son récit pour que les thématiques juridiques et légales deviennent des éléments centraux et même capitaux pour la compréhension de son récit. En effet, comme plusieurs exégètes l'ont

remarqué ces dernières années[1], la métaphore légale – et plus précisément celle d'un grand procès cosmique entre Dieu et le monde – est une des façons majeures dont l'évangéliste interprète la vie et le sens du ministère de Jésus. C'est de cette métaphore dont il sera largement question dans la suite de cet essai.

En Jean, la mission de Jésus est pensée premièrement en termes de témoignage. En effet, c'est pour être le témoin principal dans ce grand procès métaphorique que Jésus a été envoyé dans le monde (Jn 18,37). La mission que le Père lui a confiée est donc une mission foncièrement juridique, une mission de témoignage. De plus, notre Évangile présente un nombre important de personnages dont la mission de témoignage devra elle-même procéder de celle de Jésus. C'est le cas des disciples qui, à la suite de leur maître, seront appelés à devenir des témoins. Jn 20,21 explicite bien cette procession : « Jésus leur dit à nouveau : Que la paix soit avec vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie ». C'est également le cas de l'Esprit Saint, du Paraclet, dont la mission procède aussi en ce sens de celle de Jésus. Dans notre Évangile, donc, la mission de témoignage de Jésus n'est pas une fin en soi. C'est une mission qui devra être poursuivie et développée par ses disciples, par ses « successeurs ».

Dans le cadre d'un colloque théologique intitulé « Que dire et comment le dire ? », il peut paraître étonnant de parler d'un procès. Mais c'est justement parce que la place du témoignage est si importante dans ce récit biblique qu'il nous a semblé intéressant d'étudier plus en profondeur ces notions. Dans le récit de l'Évangile selon Jean, les témoins sont non seulement nombreux, mais ils sont aussi appelés à dire l'Évangile. Plus encore, ils sont enseignés et façonnés sur la façon de le dire. C'est ce qui retiendra précisément notre attention dans ce qui suit car nous argumenterons que les intentions rhétoriques du récit de l'Évangile selon Jean vont dans ce sens. Le récit est construit, élaboré, non seulement pour présenter la vie et la mission de Jésus dans le monde, pour affermir ses lecteurs dans leur foi et leur compréhension de l'identité du Christ, mais bien plus encore, pour renforcer ses lecteurs et surtout les préparer à un témoignage toujours plus fidèle et véridique dans le monde.

C'est précisément pour cela que le quatrième Évangile est d'une grande pertinence pour répondre à la question : « Que dire et comment le dire ». C'est un Évangile qui existe pour encourager et exhor-

---

[1] Andrew T. Lincoln, *Truth on Trial: The Lawsuit Motif in the Fourth Gospel* (Peabody, MA, Hendrickson, 2000) ; George L. Parsenios, *Rhetoric and Drama in the Johannine Lawsuit Motif* ; WUNT 1/258 ; Mohr Siebeck, Tübingen, 2010.

ter ses lecteurs au témoignage, en lui donnant un cadre métaphorique utile et pertinent pour penser la mission chrétienne dans le monde d'aujourd'hui.

## I. La mission de Jésus et l'intrigue du récit

Une intrigue est ce qui rend un récit intéressant, voire fascinant pour ses lecteurs. Or en Jean, ce qui fait que les lecteurs sont tenus en haleine par le récit, c'est qu'ils sont amenés à se poser la question suivante : Jésus parviendra-t-il à accomplir la mission que le Père lui a confiée ?

Comme je l'ai argumenté par ailleurs[2], tout le récit est effectivement axé autour d'une intrigue qui permet de résumer le récit ainsi : Jésus est *missionné* par son Père, mais la réalisation de cette mission est *compliquée* par différents facteurs, des facteurs qu'il parviendra néanmoins à dépasser pour l'accomplir ou la *résoudre*. Nous trouvons donc le triptyque traditionnel de bien des intrigues narratives : Mission/Complication/Résolution.

### *1. Mission*

Le quatrième Évangile montre que la mission de Jésus a plusieurs facettes. En Jn 18,37, tout d'abord, Jésus exprime devant Pilate la raison de sa venue dans le monde : « Moi, si je suis né et si je suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la vérité » (cf. Jn 3,32-33). La mission de témoignage de Jésus est donc fondamentale et elle est première. C'est pour cela qu'il est venu dans le monde, c'est pour cela que le Logos s'est fait chair (Jn 1,14). Mais sa mission ne s'arrête pas là. En Jn 9,39, Jésus explicite que « Moi, je suis venu dans le monde pour un jugement : afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles ».

Le témoignage et le jugement sont donc deux facettes particulièrement saillantes de la mission de Jésus. Celles-ci résument à elles deux et englobent tous les autres aspects du ministère de Jésus dans notre récit. Par exemple, si Jésus est envoyé comme témoin de la vérité, c'est pour qu'il révèle, à travers l'ensemble de son ministère, qui est Dieu. Comme le déclare le prologue : « Personne n'a jamais vu Dieu ; celui qui l'a annoncé [révélé/mis en récit], c'est le Dieu fils unique qui est sur le sein du Père » (Jn 1,18).

---

[2] Nicolas Farelly, *The disciples in the Fourth Gospel: A Narrative Analysis of their Faith and Understanding*, WUNT 2/290, Tübingen, Morh Siebeck, 2010, pp. 162-75.

De même, que Jésus ait été envoyé pour remplir un rôle de juge, signifie qu'il est appelé à rendre un verdict, c'est-à-dire de rendre possible la vie, de la déverser sur ceux qui croient. Le verdict que rend Jésus est un verdict de vie. Cette idée est très clairement exprimée, par exemple, en Jn 5,26-27 : « En effet, tout comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, et il lui a donné le pouvoir de faire le jugement, parce qu'il est fils d'homme ». C'est aussi ce que nous retrouvons dans le fameux Jn 3,16 ou encore en 10,10 : « Moi, je suis venu pour qu'ils aient la vie et l'aient en abondance ».

## *2. Complication*

Évidemment, si le récit de l'Évangile de Jean est si fascinant, ce n'est pas simplement parce que Jésus a une mission à accomplir. C'est aussi (et même surtout) parce que l'accomplissement de cette mission n'est pas de tout repos ! Cet aspect de *complication* de l'intrigue correspond avant tout à la résistance, à l'opposition qu'il reçoit de la part des représentants du « monde » incroyant : les prêtres et les pharisiens, « les Juifs », le diable, Judas, ou encore Pilate. Cette opposition de leur part prend des formes variées, mais tout comme la mission de Jésus est d'ordre juridique (il est témoin et il est juge), l'opposition offerte à Jésus l'est également. Ses opposants l'accusent et l'interrogent, ils tentent de l'arrêter et de le lapider, jusqu'à ce qu'un verdict de mort soit clairement déclaré par le sanhédrin, puis que Jésus soit finalement arrêté par une cohorte de soldats, qu'un procès ait lieu devant Pilate, qu'il soit condamné à mort et finalement crucifié.

## *3. Résolution*

Finalement, et c'est là un parfait exemple d'ironie johannique, la résolution de l'intrigue se trouve dans un magnifique retournement de situation. Alors que l'opposition semble avoir définitivement vaincu Jésus en le clouant sur une croix, la mort de Jésus n'est pas dépeinte dans le récit comme sa défaite, mais bel et bien comme l'aboutissement, l'accomplissement de sa mission de témoignage et de jugement. À la croix, Jésus est l'exemple parfait du témoin fidèle dans un monde hostile. Et c'est là également que le verdict du juge véritable peut être rendu : un verdict de vie pour ceux qui croient. En Jn 19,31-37, de l'eau et du sang, symbolisant la vie de l'Esprit, jaillissent de son sein à la croix. Pareillement, la mort de Jésus est dépeinte comme une victoire sur le diable (Jn 12,31) et sur le monde qui lui est hostile

(le monde dans son incrédulité). Jésus, en Jn 16,33, déclare effectivement : « Dans le monde, vous connaissez la détresse. Mais prenez courage, moi j'ai vaincu le monde ».

## II. Le projet de Dieu pour le monde et la métaphore du procès

Mais quelle est, au juste, la raison profonde, le pour quoi, de la mission de Jésus selon l'Évangile de Jean ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire d'étudier davantage le motif du procès car celui-ci est indicatif des intentions et du projet de Dieu pour le monde.

La métaphore d'un grand procès cosmique entre Dieu et le monde n'est pas un motif nouveau dans la littérature biblique. Des antécédents fameux, comme les livres des grands prophètes Ésaïe et Osée[3], ont aussi mis en scène des procès entre Dieu et son peuple. Dans ces prophéties, Dieu fait un procès à son peuple, il accuse son peuple, parce qu'il désire que celui-ci reconnaisse ses torts et se tourne à nouveau vers lui, afin qu'il reçoive non seulement sa grâce et son pardon, mais aussi pour qu'il redécouvre sa vocation. Dans l'Évangile selon Jean, quelque chose de tout à fait similaire est en jeu.

Nous avons déjà noté la place très importante que prennent divers éléments de vocabulaire juridique tout au long de cet Évangile : loi, vérité, mensonge, témoin/témoignage, convaincre, justice/juge/jugement, Paraclet. De plus, de nombreuses scènes ont elles aussi un caractère juridique : interrogatoires, accusations, verdicts, sentences/mises à mort, etc. Il fait peu de doute qu'une telle affluence encourage nécessairement le lecteur à lire le récit sous l'angle d'un grand et long « procès ». Et c'est bien de cela dont il s'agit dans cet Évangile.

### *1. Un procès pour quoi faire ?*

Mais de quel procès s'agit-il ? Quelle est sa raison d'être et quelles en sont les causes ? Nous touchons là à la question du projet de Dieu pour sa création.

---

[3] L'influence d'Ésaïe sur cet Évangile est, de manière générale, assez conséquente. Il y a par exemple des citations d'És 40,3 en Jn 1,23 ; d'És 53,1 en Jn 12,38 ; et d'És 54,13 en Jn 6,45. D'autres images issues du prophète sont aussi présentes dans l'Évangile, comme la lumière (*e.g.*, És 42,6 ; 49,6 ; 51,4s), l'eau (És 43,20 ; 48,21), ou l'image pastorale (És 40,11 ; 43,13). Voir Alison A. Trites, *The New Testament Concept of Witness*, SNTSMS 31, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.

Dans notre Évangile, Dieu, dès le Prologue, est décrit comme le créateur du monde et la source de la vie (ζωὴ) des humains (Jn 1,1-4). Dieu a la vie en lui-même (Jn 5,26), ce que n'ont pas les humains. Pour qu'ils aient la vie, ceux-ci doivent nécessairement la recevoir de Dieu. Mais, dans le Prologue, une distinction entre deux types de vies est clairement posée : « À tous ceux qui ont reçu la Parole, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu – à ceux qui mettent leur foi en son nom. Ceux-là sont nés, non pas du sang, ni d'une volonté de chair, ni d'une volonté d'homme, mais de Dieu » (Jn 1,12-13). Ici, l'auteur distingue la procréation ordinaire – sexuelle, humaine – conduisant à la naissance d'enfants, et la naissance « d'en haut » – une naissance spirituelle, divine (cf. Jn 3,3-8).

Or, la grande différence entre ces deux types de vies est que l'une est empreinte de finitude, alors que l'autre est vie éternelle. Cette dernière, en Jean, est une relation de foi au Dieu éternel, une relation de confiance qui perdure jusqu'après la mort (Jn 5,24-29). Si cette vie « éternelle » n'est effectivement jamais clairement définie dans notre Évangile, elle est néanmoins décrite en termes de « lumière » qui éclaire et donne une direction (Jn 1,4 et 9-13 ; 8,12) ou en termes de vérité et d'amour (Jn 3,19-21). C'est la « vie abondante » que Christ est venu apporter (Jn 10,10). C'est cette vie-là que l'auteur désire que ses destinataires expérimentent toujours davantage, selon Jn 20,31.

Ainsi, si tous les humains sont animés de vie « ordinaire », tous n'expérimentent pas la vie éternelle, parce qu'ils se sont détournés, séparés de leur Créateur. Façonnés par Dieu, ils sont devenus étrangers à leur créateur et cette rupture ne leur permet pas d'expérimenter la vie pleine et entière de Dieu. Ils sont donc à la fois physiquement vivants *et* spirituellement morts. C'est d'une détresse relationnelle dont il est question. Le monde a besoin d'une relation de foi avec Dieu – une relation décrite à travers l'Évangile par les métaphores de la « soif », de la « faim » – mais ceux qui refusent cette relation sont cantonnés à leurs « ténèbres »[4].

En Jean, les ténèbres évoquent l'ignorance, le péché et la mort. Le monde fuit la clarté de la lumière de Dieu et de sa vie, préférant l'ombre et la nuit de la mort : « La lumière est venue dans le monde, et les humains ont aimé les ténèbres plus que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises », déclare Jn 3,19. C'est en fait cela que Jean appelle « péché ». Le péché est une puissance qui asservit :

---

[4] Sur ces notions, voir le traitement concis de Craig R. Koester, *The Word of Life: A Theology of John's Gospel*, Grand Rapids, MI, Eerdmans, 2008, pp. 59-65.

« Quiconque fait le péché est esclave du péché » (Jn 8,34). C'est le contraire de la foi, d'une relation à Dieu et à sa vie. Le péché est donc synonyme de mort spirituelle et relationnelle pour le pécheur.

Ainsi, si la vie éternelle est relation à Dieu, ceux qui sont hostiles à Dieu se séparent de la source de la vie. À moins d'accepter la main tendue de Dieu, c'est la mort, la séparation finale avec Dieu qui les attend : « C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; en effet, si vous ne croyez pas que, moi, je suis, vous mourrez dans vos péchés » (Jn 8,24).

Or Dieu, connaissant ce besoin des humains, leur détresse relationnelle et leur esclavage, veut y remédier ! C'est pour cela qu'il « porte plainte » contre le monde incrédule. Cela peut surprendre, mais c'est parce qu'il désire mieux et plus pour les humains, représentés par son peuple, qu'il leur intente un procès. Les motivations de Dieu dans ce procès sont donc des motivations bienveillantes : le but de sa démarche est le don de la vie éternelle. Par amour pour le monde (Jn 3,16 !), il désire une relation avec le monde. Il ne veut pas condamner le monde, mais au contraire être réconcilié avec lui, le reconquérir. Jésus dira : « C'est moi qui suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera jamais dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jn 8,12).

Jésus est donc envoyé dans le monde pour libérer le monde incrédule de l'emprise des ténèbres sur lui. Le Père envoie son Fils Jésus-Christ pour renouveler sa relation avec le monde, pour intenter un procès au monde. Il l'envoie avec toute son autorité (Jn 4,34 ; 7,28-29 ; 8,29), afin d'accomplir cette mission – une mission de témoignage et de jugement – dans le monde.

## *2. Le déroulement du procès*

### ***La question de la vérité***

Comment ce procès se déroule-t-il ? Avant de répondre à cette question, il faut se souvenir que tous les personnages de l'Évangile vont prendre part à ce procès. Oui, parce que tous, finalement, sont amenés à se positionner vis-à-vis de la *vérité*.

La vérité, dans le contexte d'un procès, c'est ce que l'on recherche et c'est ce qui permettra d'aboutir à un verdict juste. La question de Pilate lors du procès de Jésus, « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jn 18,37-38) est en ce sens une question ô combien fondamentale dans notre récit, dans sa métaphore du procès en particulier.

De quelle vérité est-il question dans cet Évangile ? Dans le procès relaté par l'Évangile selon Jean, c'est avant tout l'identité véri-

table de Jésus qui est en question. Tout l'enjeu, à travers l'ensemble du récit – lors des différentes disputes entre Jésus et « les Juifs » par exemple, mais aussi lors du procès devant Pilate – est de savoir s'il est véritablement le Messie, le Fils de Dieu et s'il est « un » avec le Père. Car si Jésus n'est pas ce qu'il clame, il est alors un faux-prophète qui conduit le peuple à sa perte (Jn 7,47-52), un blasphémateur (Jn 5,17-18 ; 10,30-39) et même un ennemi de la nation juive (Jn 11,46-53). Autant de charges prononcées par des juges/procureurs humains dans le procès, des charges et des accusations contre lesquelles Jésus devra bien évidemment se défendre.

***Les témoignages***

Pour sa défense, plusieurs témoins sont donc appelés à comparaître en faveur de Jésus[5]. Et, tout comme il y a sept signes et sept discours de Jésus dans la première partie de l'Évangile, il y a aussi sept mentions explicites de témoins de la vérité :

– Jean le Baptiste (Jn 1,19.32.34 ; 3,26.28 ; 5,33)
– Jésus lui-même (Jn 8,14)
– les œuvres de Jésus (Jn 5,36)
– Dieu le Père (Jn 5,36)
– les Écritures (Jn 5,39)
– la femme samaritaine (Jn 4,39)
– et la foule (Jn 12,17).

Bien sûr, dans le procès qui l'oppose à ses juges, Jésus est présenté comme le témoin principal, défendant et proclamant la vérité sur Dieu et sur sa propre personne. Par exemple, Jésus ne dira pas moins de vingt cinq fois « Amen, Amen » pour appuyer la véracité de ses déclarations dans le procès.

Mais bien plus, dans son discours d'adieu, il ira jusqu'à dire : « Je suis la vérité, le chemin et la vie » (Jn 14,6). Jésus est donc lui-même la vérité qui est recherchée dans ce procès[6]. Or, comme dans tout procès, il est bien évident que si elle n'est ni connue ni reconnue, le verdict qui sera rendu ne pourra pas être le bon. C'est là toute l'ironie de la situation lorsque Pilate, faisant face à la vérité incarnée, Jésus lui-même, lui demandera ce qu'est la vérité.

---

[5] Sur l'importance du témoignage et des témoins dans cet Évangile, voir *e.g.* Édouard Cothenet, *La chaîne des témoins dans l'évangile de Jean. De Jean-Baptiste au disciple bien-aimé* ; Lire la Bible 142, Paris, Cerf, 2005.

[6] Pour une étude approfondie sur le lien entre la vérité et le Christ, voir Nicolas Farelly, « 'Je suis la vérité' dans l'Évangile de Jean », *La Revue Réformée* 235 (2005), pp. 1-20.

***Les jugements***

Comme évoqué ci-dessus, une autre particularité de cet Évangile est que Jésus y est non seulement présenté comme témoin principal du procès – le témoin qui dit et incarne la vérité – mais aussi comme juge. C'est lui-même qui déclare en Jn 5,22, 30 : « De plus, le Père ne juge personne, mais il a remis tout le jugement au Fils […] Moi, je ne peux rien faire de moi-même : je juge selon ce que j'entends ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (cf. Jn 9,39 ; 12,47-48).

Le terme « jugement » peut être perçu aujourd'hui comme étant assez ambigu, parce qu'un jugement peut être à la fois positif (quand on est déclaré « non coupable ») et négatif (quand on est condamné). En Jean, croire en Jésus, c'est accepter son témoignage, et c'est recevoir la vie qu'il offre. Jésus dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui met sa foi en moi. Comme dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. Il dit cela au sujet de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui mettraient leur foi en lui[7] » (Jn 7,37-39). Croire, c'est donc être au bénéfice de la vie de Christ. Croire, c'est recevoir un jugement de vie de la part du juge véritable, de la part de Jésus.

Mais par contre, toujours en Jean, refuser ce témoignage, refuser de croire, c'est demeurer dans sa propre condamnation : « Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger/condamner le monde, mais pour que par lui le monde soit sauvé. Celui qui met sa foi en lui n'est pas jugé/condamné ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé/condamné, parce qu'il n'a pas mis sa foi dans le nom du Fils unique de Dieu » (Jn 3,17-18).

Il y a donc, dans le ministère de Jésus, une anticipation du jugement dernier (cf. Jn 5,24-29). La vie éternelle, dès aujourd'hui, est offerte à ceux qui croient. Pour les autres, par contre, rien ne change :

---

[7] La traduction que nous proposons place la ponctuation (inexistante dans les manuscrits grecs anciens) de telle sorte qu'elle fait ressortir que c'est bien du sein de *Jésus* que couleront des fleuves d'eau vive (et non du sein des croyants). Cette interprétation semble en effet cohérente avec la scène de la crucifixion, où le côté de Jésus est transpercé par une lance pour que jaillissent de l'eau et du sang, symbolisant la vie de l'Esprit (Jn 19,34). De plus, dans le récit, Jésus est dépeint comme ayant non seulement les paroles de la vie éternelle, mais comme ayant la vie en lui-même (1,4 ; 5,26-27) et comme étant la vie (Jn 11,25 ; 14,6). Pour une analyse approfondie de Jn 7,37-39, voir G. Bienaimé, « L'annonce des fleuves d'eau vive en Jean 7, 37-39 », *Revue Théologique de Louvain* 21 (1990), pp. 281-310 ; et Craig R. Koester, *Symbolism in the Fourth Gospel: Meaning, Mystery, Community*, 2nd ed., Minneapolis, Fortress, 2003, pp. 13-14, 192-200.

ils demeurent dans leur condamnation, dans leur séparation d'avec Dieu. Ainsi, avant même la conclusion du procès intenté à Jésus par ses opposants, le lecteur se rend compte que ce n'est pas tant Jésus qui est sur le banc des accusés, mais ses juges ! Ce sont eux qui sont même d'ores et déjà condamnés.

***Les verdicts***

Ainsi, sachant que la foi ou l'incrédulité comme réponses au témoignage de Jésus impliquent un jugement (la vie, d'une part, ou la condamnation, d'autre part) il va sans dire qu'il est dans l'intérêt des juges de Jésus de rendre un verdict approprié. C'est d'ailleurs ce que Jésus leur rappelle : « Ne jugez pas selon l'apparence : que votre jugement soit juste ! » (Jn 7,24). Pourtant, malgré un tel avertissement, les chefs des Juifs déclareront en Jn 19,15 qu'ils n'ont de roi que l'Empereur ! Pilate, de même, condamnera Jésus à la crucifixion tout en reconnaissant par trois fois qu'il n'avait aucun élément à charge contre Jésus (18,38 ; 19,4.6). La culpabilité de ces juges est des plus flagrantes, des plus odieuses. Ils proclament un verdict de mort sur Jésus. Ils mettent à mort la vérité qu'ils étaient censés rechercher dans le procès.

Or, tout le génie de l'évangéliste sera de permettre à deux verdicts radicalement opposés d'être rendus au même moment et au même endroit. Jésus est déclaré coupable et il est mis à mort sur une croix. Mais c'est justement lorsqu'il se soumet à la sentence déclarée à son encontre qu'il parachève la mission que le Père lui avait donnée. Là, du haut de sa croix, il peut s'écrier : « Tout est accompli » (Jn 19,30). Ainsi, dans un merveilleux renversement de situation, le jugement juste et véritable du procès, le verdict de vie est rendu par Dieu lui-même. C'est du haut de cette croix que Jésus révèle suprêmement qui est Dieu (Jn 17,1-5). C'est du haut de cette croix qu'il révèle l'étendue de son amour pour le monde (Jn 3,16)[8]. C'est du haut de cette croix qu'il déverse sa vie sur ceux qui croient. Oui, du haut de la croix, quand un soldat a percé le sein de Jésus pour s'assurer qu'il était bien mort, c'est de l'eau et du sang, symboles de la vie de Dieu, de la vie de l'Esprit, qui ont jailli (Jn 19,34).

---

[8] Comme le remarque fort justement Francis J. Moloney, *Love in the Gospel of John: An Exegetical, Theological, and Literary Study*, Grand Rapids, MI, Baker Academic, 2013, p. 157-58, Jean n'utilise pas de verbes ou de noms associés au thème de l'amour en 18,1–19,42 (sauf pour parler du disciple bien-aimé). Pourtant, l'ensemble de sa passion – son arrestation, son interrogatoire devant Anne, son procès romain, sa crucifixion et sa mise au tombeau – met en récit sa déclaration préalable : « Personne n'a de plus grand amour que celui qui se défait de sa vie pour ses amis » (15,13).

## III. Un procès qui se poursuit

C'est bien à la croix que Jésus accomplit sa mission et que le verdict de vie est rendu dans le procès métaphorique opposant Dieu au monde. Et pourtant, quelque chose de surprenant a lieu dans cette scène de la crucifixion. Alors qu'à la croix, le procès est arrivé à son terme et que le récit aurait dès lors pu s'arrêter, juste après que de l'eau et du sang sont sortis du côté de Jésus le narrateur inclut son propre témoignage sur ce qui vient de se passer : « Celui qui l'a vu en a témoigné, et son témoignage est vrai. Lui, il sait qu'il dit vrai, pour que vous aussi vous croyiez » (Jn 19,35). La mention de ce témoignage du narrateur est étonnante. Pourquoi était-il encore nécessaire de rendre témoignage alors que le verdict a déjà été rendu ?

### *1. Les disciples appelés à devenir témoins dans le procès*

Quelques mots sur le contexte historique dans lequel a été écrit cet Évangile sont nécessaires à ce stade de notre étude. Les chrétiens pour qui avait été écrit cet Évangile passaient très probablement par de graves souffrances et difficultés à cause des autorités religieuses de leur époque. Tout porte notamment à croire que ces chrétiens, d'origine juive, étaient sous le coup d'exclusion des synagogues, ce qui pouvait impliquer pour eux bien plus qu'une exclusion religieuse, mais aussi une exclusion sociale, financière et familiale, etc. (cf. Jn 9,22 ; 12,42 ; 16,2).

Si ces hypothèses sont correctes sur les difficultés que ces chrétiens rencontraient, nous avons là une explication au témoignage que rend le disciple bien-aimé après le verdict de la croix. Les relations de la communauté, pour qui a été écrit cet Évangile, au monde incroyant, et plus spécifiquement à la synagogue, étaient des relations tendues. Ces chrétiens souffraient de rejets et d'exclusions religieuses et sociales. Donc, d'une certaine manière, c'est un procès que leur faisaient encore les autorités religieuses de l'époque : le procès d'une foi qu'elles contestaient. Ainsi, le propre vécu des destinataires de l'Évangile n'était pas éloigné du cadre métaphorique de l'Évangile selon Jean : le cadre d'un procès. Eux-mêmes étaient en plein procès. Quand le disciple bien-aimé rend témoignage à la croix, il encourage donc les chrétiens dans leur propre procès. Il leur rappelle que le Christ est mort, que le verdict a été rendu, et que ce verdict est un verdict de vie pour ceux qui croient.

Quelques chapitres avant la croix, Jésus avait d'ailleurs passé une part significative de son discours d'adieu à évoquer la continua-

tion du procès après son départ vers Père. C'est précisément en Jn 15,18–16,15 qu'il a prédit à ses disciples la haine du monde : « Si vous étiez du monde, le monde serait ami de ce qui est lui est propre. Si le monde vous déteste, c'est parce que vous n'êtes pas du monde, alors que, moi, je vous ai choisis du milieu du monde » (Jn 15,19). Selon Jésus, le monde n'aime que ce qui lui est conforme. Or, en choisissant ses disciples comme « amis » (Jn 15,12-17), Jésus les a retirés du « monde », de cette sphère de l'incrédulité et du rejet de Dieu. Et puisque les disciples mettent en œuvre une attitude et une vie en contradiction avec l'incrédulité du monde, le monde ne se reconnaît plus en eux. Il hait les disciples.

De quelle haine s'agit-il ici ? Le verbe « détester » (μισέω, *miseo*) ne désigne pas seulement un sentiment d'antipathie extrême, mais aussi un agir, un comportement qui se concrétise dans des gestes violents à l'égard de la communauté de foi. En Jn 15,19, cette haine n'est pas présentée comme une situation hypothétique, mais comme une réalité indéniable, une réalité que les disciples ne sauraient présentement esquiver, ou à l'avenir modifier. Envers Jésus, cette haine du monde s'était concrétisée par la violence de la croix. Pour les premiers disciples, ainsi que pour la communauté à laquelle l'auteur de l'Évangile écrit, cette haine se matérialisait sous forme de persécutions (Jn 15,20) et d'expulsions des synagogues (Jn 16,2).

Ainsi, ce que l'Évangile selon Jean fait ressortir, c'est que dans ce contexte de haine du monde qui perdure, la cause du Christ doit être continuellement défendue. Le procès et son enjeu demeurent : le monde continue de faire un procès à Jésus, comme si le procès n'était pas encore terminé et comme si un verdict n'avait pas déjà été rendu. Or, c'est à présent sur les représentants et successeurs de Jésus, sur les disciples/croyants, que se concentrent la haine et le rejet de Dieu.

Voilà pourquoi, au lieu de se taire, au lieu de se retirer ou de se mettre à l'abri, les premiers disciples avaient été préparés par Jésus à rendre activement et fidèlement témoignage dans le monde : « Et vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement » (Jn 15,27). Les disciples et l'Église – ceux qui, par la parole des disciples, placeront leur foi en Jésus (Jn 17,20-23 ; 20,29) – doivent dire et vivre leur foi en Jésus dans un contexte d'hostilité, de ténèbres et d'opposition à Jésus.

Le procès cosmique continue donc dans le monde, et les disciples, la communauté johannique comme l'ensemble des croyants, doivent y prendre une part active en tant que « témoins » de Christ. À la suite du disciple bien-aimé (Jn 19,35 ; 21,24), les croyants sont

appelés à témoigner dans le monde du verdict de vie rendu à la croix. Ils sont appelés à témoigner, dans leur aujourd'hui, de la vérité.

La métaphore du procès permet donc de faire le lien entre la mission de Jésus, la mission de ses disciples et celle des lecteurs croyants de l'Évangile. Comme leur Maître a été envoyé par son Père pour rendre témoignage à la vérité, les disciples sont à leur tour envoyés par le Fils pour rendre témoignage à cette même vérité : Jésus-Christ, Fils de Dieu.

## *2. Le Paraclet*

C'est une mission, une charge lourde qui est donnée aux disciples. Mais dans cette entreprise, ils ne sont pas seuls. Jésus a annoncé à ses disciples : « Moi, je demanderai au Père de vous donner un autre défenseur pour qu'il soit avec vous pour toujours, l'Esprit de la vérité » (Jn 14,16). Puis, un chapitre plus loin : « Quand viendra le défenseur, celui que, moi, je vous enverrai du Père, l'Esprit de la vérité, qui provient du Père, c'est lui qui me rendra témoignage » (Jn 15,26).

Jésus, pendant son ministère public, avait déjà fait référence à la Loi de Moïse qui prévoyait que deux témoins – outre l'accusé – étaient nécessaires lors d'un procès (Dt 19,15). Cette convention, explique Jésus, sera bien observée dans le procès cosmique qui continue entre Dieu et le monde : les disciples et le Paraclet seront ensemble témoins de la cause de Christ.

### *Comment traduire « Paraclet » ?*

Qu'est-ce qu'un « paraclet » et quelle est la fonction de ce personnage dans le récit ? Souvent, ce terme a été rendu par « consolateur[9] », ce qui est une traduction tout à fait possible. Il est vrai que l'Esprit aura ce ministère de consolation envers les disciples qui souffrent de solitude face à l'absence de Jésus. L'Esprit « consolera » les disciples livrés à eux-mêmes. En Jn 14,18, Jésus déclare : « Je ne vous laisserai pas orphelins », puis il évoque la « tristesse » des disciples (16,6), avant de les rassurer en leur rappelant qu'il enverrait le Paraclet.

Pourtant, si « consolateur » est une traduction admissible du terme, elle n'est certainement pas la plus ajustée au contexte de l'Évangile selon Jean. Étant donné l'importance de la métaphore du procès déjà longuement évoquée, le fait que la plupart des dictionnaires pro-

---

9 Par exemple, les traductions de Darby (1885), Segond (1910), la Colombe (1978), ou la Nouvelle Édition de Genève (1979).

posent que *parakletos* soit un terme à connotation juridique doit retenir notre attention. *Parakletos* signifie littéralement « appelé auprès de », et dans l'usage, « défenseur » ou « intercesseur »[10].

Ce sont donc plutôt les traductions à caractère juridique, en particulier la traduction « défenseur », qu'il nous faut privilégier. Les différents passages où le Paraclet est mentionné en Jn 14–16 viennent très largement confirmer, telle une évidence, le sens forensique, juridique, de *parakletos*.

***Son rôle de défenseur***

Un défenseur dans un procès est là pour accompagner et défendre des accusés. Le Paraclet, annonce Jésus, sera bien aux côtés des disciples pour défendre la cause de Christ, la vérité. De plus, en tant qu'« Esprit de la vérité », c'est lui qui guidera les disciples dans « toute la vérité » (Jn 16,13). La vérité incarnée par Jésus et toutes les implications de cette vérité seront comme mises à disposition des disciples pour leur activité de témoignage. Et en tout cela, le Paraclet œuvrera à la suite de Jésus en tant que guide et enseignant : « Il vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que, moi, je vous ai dit » (Jn 14,26).

L'idée n'est pas tant que l'Esprit rappellera aux disciples les paroles exactes prononcées par Jésus, afin que ceux-ci puissent les répéter textuellement dans le procès. Ceci n'est certes pas au-delà de ses capacités, mais il semble bien plus probable que sa fonction sera d'aider les disciples à percevoir la signification, le sens véritable des paroles de Jésus, en vue de leur propre témoignage. Puisque le Paraclet « rappellera » aux disciples les paroles de Jésus, ceux-ci pourront les traduire dans leur situation (dans le procès qui continue) et les utiliser en vue d'un témoignage véritable.

***Son rôle de procureur***

Remarquons néanmoins que le rôle du Paraclet ne s'arrête pas là. Celui-ci vient aussi en aide aux disciples à travers son rôle de procureur dans le procès, une fonction clairement indiquée en 16,7-11 :

> Cependant, moi, je vous dis la vérité : il est avantageux pour vous que, moi, je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le défenseur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Quand il sera venu, lui, il confondra le monde en matière

---

[10] Sur le sens du terme *parakletos*, voir notamment Gary M. Burge, *The Anointed Community: The Holy Spirit in the Johannine Tradition*, Grand Rapids, Eerdmans, 1987, pp. 3-45.

de péché, de justice et de jugement : en matière de péché, parce qu'ils ne mettent pas leur foi en moi ; en matière de justice, parce que je m'en vais vers le Père, et que vous ne me verrez plus ; en matière de jugement, parce que le prince de ce monde est jugé.

Le Paraclet saura établir la culpabilité du monde incrédule et fermé à la révélation de Dieu en Jésus-Christ. Voilà quelle est la promesse de Jésus. Au verset 8, le verbe ἐλέγξει (*elegxei*, établir la culpabilité, confondre) a une double portée. Premièrement, celle de dévoiler, de mettre à nu (en l'occurrence le comportement coupable du monde). Deuxièmement, celle de condamner (l'Esprit est, comme Christ avant lui, agent du jugement eschatologique).

Comme nous l'avons déjà remarqué, le monde a eu tort dans son rejet de Jésus, tort dans ses conclusions sur le péché, la justice et le jugement. Ce monde incrédule et rebelle est donc, de fait, déjà, condamné (cf. Jn 3,18-21). Mais l'Esprit, accompagnant les disciples dans leur témoignage, saura convaincre et établir la culpabilité du monde dans ces trois domaines.

– En matière de péché, parce qu'alors que le monde considère que Jésus était lui-même un pécheur (Jn 8,46 ; 9,24), le Paraclet saura convaincre que c'est le monde, et non Jésus, qui est pécheur, qui est incrédule.
– En matière de justice : alors que le monde considère que justice a été rendue à travers la mise à mort de Jésus, le Paraclet saura dévoiler que cette mort est le lieu de l'accomplissement de l'œuvre de Christ, le lieu de son élévation auprès du Père, de sa justification dans le procès.
– En matière de jugement, finalement : alors que monde pense que la croix a condamné définitivement Jésus et que cela correspond à sa malédiction, le Paraclet démontrera que c'est en fait la puissance du mal qui domine sur le monde qui a été définitivement condamnée, vaincue à la croix. Elle n'a donc plus à dominer sur l'humanité.

À travers le témoignage des disciples, c'est donc bien le Paraclet qui agira dans le cœur d'hommes et de femmes incrédules[11]. C'est

[11] *Contra, e.g.*, Raymond E. Brown, 2 vols, AB 29 & 29a, Garden City, NY, Doubleday, 1966, 1970, pp. 704-14 du vol. 2, qui pense que les arguments pourvus par le Paraclet contre le monde sont simplement pour le bénéfice des disciples/croyants, pas du monde incroyant. Pour une discussion et une critique de ➡

lui qui confondra, c'est lui qui convaincra. La vie, les œuvres, la proclamation, le témoignage de la communauté de foi seront les moyens utilisés à cette fin, mais c'est l'Esprit qui sera l'agent véritable du changement. C'est lui qui sera le véritable agent de la transformation.

Il y a là un magnifique message d'espérance que Jésus donne à ses disciples : il n'y a pas lieu de désespérer pour le monde. S'il est esclave du « prince de ce monde », s'il est enfermé dans son rejet de Christ, la lumière et la vie sont plus puissantes que les prisons de péché et de haine. Ce message d'espérance est aussi une promesse. La communauté de foi est appelée à suivre Christ, coûte que coûte, mais elle ne sera jamais seule, jamais abandonnée dans sa vie au service de Christ : l'Esprit sera là pour agir, à travers elle, dans le cœur des humains. Et quand bien même les croyants prendront part à l'humiliation, à la persécution et à la haine que Christ a lui-même subies dans le monde, l'Esprit saint rendra témoignage (à eux comme au monde) que Christ est véritablement Seigneur, que Christ est le chemin, la vérité et la vie (14,6).

## IV. Conclusion

Pour conclure, j'aimerais rappeler que ce message de Jésus pour ses disciples, cette mission de témoignage qui leur a été confiée, demeure bien la mission de l'Église, aujourd'hui encore. Mais il ne faut pas oublier que le cadre métaphorique du procès cosmique demeure lui aussi. Il y a dans cette métaphore une réalité qui me semble fondamentale et que l'Église doit recouvrer. Si elle la recouvre et si elle apprend à vivre en conséquence, elle réalisera aussi que le monde dans lequel elle vit et dans lequel elle est appelée à témoigner de Jésus-Christ n'est pas un monde « neutre » vis-à-vis de son message et vis-à-vis de Dieu.

En effet, dans cette métaphore, de par son incrédulité, le monde est « ténèbres » qui refuse la lumière de Christ. Il vit « dans le mensonge » et ne reçoit pas la vérité. Il marche vers la mort et n'entre pas dans la vie abondante de Dieu. Ainsi, toutes ces dualités johanniques, parsemées au fil du récit et prenant tout leur sens dans le cadre d'un grand procès cosmique, ne fonctionnent-elles pas pour l'Église comme un grand « réveille-matin » ? L'Église n'a-t-elle pas perdu le sens de l'urgence dans l'annonce de son message en oubliant que le monde

---

cette interprétation, voir John Aloisi, « The Paraclete's Ministry of Conviction: Another Look at John 16:8-11 », *Journal of the Evangelical Theological Society* 47/1 (2004), pp. 55-69.

incrédule est *déjà* condamné ? De même, l'Église n'a-t-elle pas perdu quelque chose de la radicalité de son message de vie, d'amour, de vérité, en se voilant la face quant à la réalité spirituelle du « monde » dans lequel elle est appelée à vivre et témoigner de l'Évangile ?

En relisant le récit de l'Évangile selon Jean, justement, les lecteurs sont aujourd'hui encore fortifiés et appelés à retrouver non seulement leur foi et leur compréhension de l'identité et de l'œuvre de Jésus-Christ, mais aussi leur sens de la mission, une mission de témoignage qui proclame, à la suite de Christ, que Dieu est amour, que son verdict de vie a été rendu à travers la croix de son Fils Jésus-Christ et que la foi en ce Fils permet de sortir de la condamnation pour trouver la vie abondante.

Il y a là, dans la simplicité de ce message, quelque chose d'absolument radical. En Jean, être témoin, c'est dire, c'est proclamer, mais c'est aussi défendre l'identité et l'œuvre de Jésus-Christ dans un monde qui se trouve dans les ténèbres, dans le mensonge, et qui se dirige vers la mort éternelle. Du coup, être témoin dans ce monde-là, c'est faire preuve d'un certain courage. C'est fièrement faire briller cette lumière de Christ autour de nous, alors même que beaucoup aimeraient que cette lumière s'éteigne. Cette mission de témoignage n'est certainement pas de tout repos. Elle n'a rien d'anodin et elle n'est pas une option pour l'Église. C'est une responsabilité, c'est un devoir pour elle.

Certes, parler du « monde » en ces termes, et parler du témoignage chrétien dans ce monde-là, peut surprendre, voire choquer. De même, considérer notre mission de témoignage dans ce cadre métaphorique du procès, peut faire peur aux chrétiens. C'est pourquoi nous devons sans cesse revenir à ces magnifiques paroles de Jésus, dans son discours d'adieu, en Jn 15,16 :

> Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et institués pour que, vous, vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure ; afin que le Père vous donne tout ce que vous lui demanderez en mon nom.

Ces paroles nous rappellent en effet que c'est Jésus qui a choisi ses disciples. Oui, leur présence dans la communauté de foi est de *son* fait. Jésus en prend toute la responsabilité, c'est son honneur qui est en jeu. À travers cette parole, il voulait donc certainement encourager les disciples et implicitement leur dire qu'il était là, avec eux. Qu'il les accompagnerait par son Esprit dans leur tâche et qu'il ferait tout pour les aider à devenir des témoins fidèles.

Cette parole est aussi une promesse, une promesse que « le Père leur donnera tout ce qu'ils lui demanderont en mon nom ». Quand bien même les disciples – et l'Église après eux – pourraient se sentir incapables de témoigner et de porter du fruit dans un monde qui rejette Dieu, la promesse est qu'ils pourront toujours se tourner vers Dieu, qui entend leurs prières et qui y répond. Oui, Dieu donne, Dieu pourvoit à tout ce dont les disciples ont besoin pour un témoignage vivant, fidèle et véritable dans le monde.

■

## Quelques perles de la table ronde qui a suivi l'exposé de Nicolas Farelly

*(vendredi 20 novembre 2015 à Paris)*

**Question :**

*Si nous sommes appelés à juger, ne passerons-nous pas pour des oiseaux de malheur ?*

**Nicolas Farelly :**

Je ne sais pas si nous sommes appelés à juger. C'est le rôle de Jésus qui est de donner ce jugement. Nous ne sommes pas en mesure de juger et encore moins de condamner. Comme j'ai essayé de l'expliquer, la condamnation est là, cette rupture relationnelle du monde avec Dieu. Le monde se trouve de fait dans une condamnation. Il est condamné. C'est sa situation présente. Par contre, ce que nous sommes appelés à proclamer, c'est que le verdict de vie que le jugement qui donne la vie a été rendu par Christ. Et nous témoignons de ce fait là. Nous nous adressons à un monde qui vit dans des ténèbres relationnelles, qui va vers sa mort spirituelle et éternelle. Et nous proclamons que le jugement de vie a été rendu, qu'une main tendue est là et qu'il suffit de la saisir. Nous ne sommes pas appelés à juger et encore moins à condamner, mais à témoigner de la vie. L'emphase est tout autre.

**Erwan Cloarec :**

Je ne suis pas sûr de délivrer une pensée très claire. Les missiologues disent que l'homme postmoderne est sensible à la qualité de la vie aujourd'hui. Il fait peu de cas de la question de l'espérance, de la vie après. Cette notion de vie éternelle est peu définie. Dans

notre annonce de l'Évangile, dans notre communication sur le péché, l'emphase doit être mise davantage sur cette dimension de la vie abondante, de la lumière ici et maintenant, de la qualité de la vie présente que Christ nous offre. Plutôt qu'en terme forensique et juridique. Alors, dans le cas d'un processus de discipulat suivi, où l'on va amener ceux qui découvrent l'Évangile à découvrir le tout de l'Évangile, on va leur faire petit à petit découvrir tout cela évidemment. Mais je pense que là, autour de ces notions de vie éternelle, de vie abondante, dans la postmodernité, il faut mettre l'emphase sur le déjà du salut, sur l'aujourd'hui, sur la vie abondante, sur la qualité de la vie avec Christ.

**Nicolas Farelly :**

Je suis entièrement d'accord. L'Évangile selon Jean a été écrit à des chrétiens pour enseigner des chrétiens, pour leur donner un cadre dans lequel penser leur vie, leur témoignage. Ce n'est donc pas quelque chose qui est écrit et qui peut être communiqué tel quel à des non-croyants, au monde incrédule pour leur dire : « Voilà, Dieu vous fait un procès ». Non. C'est un cadre métaphorique qui est offert à des chrétiens pour les aider à penser leur témoignage.

Je ne suis pas en train de dire : « Allons et expliquons ce grand procès métaphorique à des non-croyants ». Par contre, ce grand procès métaphorique m'aide dans ma relation au monde, dans mon témoignage. Il m'aide à comprendre, à me savoir aussi équipé et accompagné de l'Esprit. Il me rappelle toutes ces vérités qui m'encouragent et qui m'exhortent.

**Gilles Boucomont :**

Par rapport aux questions que les gens ne se posent pas et auxquelles souvent nous répondons, je pense qu'en fait, très souvent, le déficit chrétien à l'heure actuelle consiste à ne pas employer les bons registres de vocabulaire ou à penser que les gens connaissent notre langue d'Église.

Typiquement, le mot « péché » n'est pas du tout compris par nos contemporains. Pour la plupart des gens, il a une signification morale, tandis que dans les Écritures il signifie une rupture existentielle avec Dieu et avec sa Loi. Ce n'est assurément pas une problématique morale ou en tout cas très secondairement. Quand on utilise un mot qui n'a pas le même sens pour ceux qui l'entendent, on risque le même malentendu qu'en parlant une langue étrangère et en employant un de ces mots un peu piégeant. Par exemple, le mot *déception* en français, quand il est utilisé en anglais, cela veut dire *tromperie*. On a l'impression de parler la même langue que les gens, mais

quand on parle de péché, en fait ils n'entendent pas du tout la même réalité que nous. L'enjeu est donc surtout pour nous de déplacer les catégories.

C'est vrai que la métaphore juridique peut paraître un peu complexe dans sa technicité. Mais en fin de compte, elle peut vraiment être utilisée dans la prédication, parce qu'il n'y a pas de personne qui n'ait pas fait l'expérience du procès intérieur. Vous savez, ce procès qui se déroule en général entre 23 h 30 et 4 h 30 du matin, dans les temps d'insomnie, et où nous circulons d'un rôle à l'autre à l'intérieur du tribunal de notre propre conscience, étant successivement l'accusé, l'accusateur, le procureur, l'avocat. On se défend puis on s'accuse et on s'inflige des peines symboliques. Soit c'est la fatigue qui a le dernier mot, soit, si on a la possibilité de faire l'expérience spirituelle de sortir de ce procès, on peut sortir de l'étage psychique de ce tribunal pour rejoindre l'étage spirituel d'un procès dont Dieu seul est juge. À ce moment-là, on arrive à s'en sortir. Typiquement, cette métaphore juridique peut très bien fonctionner au niveau existentiel pour parler de nos problématiques et de la coupure avec Dieu, mais il faut faire attention aux questions de vocabulaire qui sont totalement piégeantes.

**Question :**

*Comment les lecteurs apprennent-il à devenir des témoins de la vérité dans le procès ? Sont-ils formés à cela dans le récit de l'Évangile ?*

**Nicolas Farelly :**

Ce n'est pas une question sur laquelle je me suis attardé dans mon exposé. Mais c'est vrai que l'Évangile selon Jean, je le disais, a été écrit pour des chrétiens que l'Évangile veut former dans sa mission de témoignage. Comment cela se fait dans l'Évangile de Jean ? Cela se fait par un processus d'identification des lecteurs croyants avec les disciples.

Tout comme les disciples au tout début de l'Évangile sont croyants, mettent leur foi en Jésus, dès le premier chapitre, Jésus va les appeler à lui, les enseigner et les préparer, répondre à leurs questions et clarifier certains malentendus, etc. Il va les amener petit à petit, dans leur foi déjà présente, à une plus grande compréhension de ce qu'il est, lui, et de son ministère. Et du coup, puisque les disciples ressemblent dès le début au lecteur de l'Évangile, puisque les questions des disciples sont aussi les questions des lecteurs, puisque les

malentendus sont aussi les malentendus des lecteurs, ils vont être renforcés dans leur compréhension et, du même coup, dans leur sens de la mission. Si bien qu'à la fin de l'Évangile, quand Jésus envoie ses disciples en mission, en leur disant : « Recevez l'Esprit Saint. Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie », les disciples, croyants, lecteurs de l'Évangile jusqu'à aujourd'hui, se sentent aussi envoyés, renforcés, parce qu'ils ont été enseignés par l'Évangile. En s'identifiant aux disciples, ils s'identifient aussi à eux quand Jésus envoie ses disciples. Ils sont donc prêts, ou en tout cas mieux préparés, plus aptes à répondre à cet appel, à cet envoi dans le monde. Il y a donc tout un processus, certes assez complexe, et je pense que c'est une des intentions rhétoriques, premières de cet Évangile que d'enseigner, de fortifier des lecteurs croyants, non seulement dans leur compréhension de l'identité et du ministère de Jésus, mais aussi dans leur sens de la mission, dans leur rôle, leur responsabilité de témoignage. Oui, c'est clairement quelque chose de très présent dans cet Évangile.

**Question :**

*Quelle est la place de l'interreligieux dans ce procès qui condamne le monde ?*

**Erwan Cloarec :**

Je suppose que la question porte sur l'unicité de Jésus-Christ pour accéder au salut. Je ne sais pas si je réponds à la question mais, en tout cas, ce qui me frappe dans la présentation de cet Évangile, c'est son côté assez radical, pour le coup assez binaire. Je crois que la réponse est claire. Cette semaine, dans le cadre malheureux des attentats, j'ai été mobilisé dans l'interreligieux, à Lyon pour mon contexte. Nous avons adopté un texte composé ensemble lundi matin pour œuvrer à la paix et à la consolation. Mais dans un de ces textes – je vous passe les détails – à la fin, dernier paragraphe, était évoqué la mention de l'Éternel, l'appel à prier l'Éternel de qui nous avons tout reçu. Et je ne pouvais pas signer ce texte-là. L'Évangile de Jean est assez radical. C'est en Christ que nous connaissons Dieu. Je ne sais pas s'il est plus que les autres. Mais c'est assez clair.

**Nicolas Farelly :**

Oui, l'Évangile de Jean a souvent été taxé de dualisme. Il est effectivement binaire. En tout cas, il y a beaucoup de dualités (vérité/mensonge, vie/mort, etc.). Je crois qu'effectivement cette radicalité dans le message qui est proposé doit aussi, dans une certaine manière,

être notre propre radicalité. Nous devons être très clairs dans ce que dit cet Évangile. Nous croyons que Jésus est la Vérité, le Chemin et la Vie. Il n'y a que lui. Nous n'avons pas à avoir peur de l'exprimer, de le confesser, de le proclamer, mais en même temps, très clairement, ceci ne nous empêche pas d'œuvrer, d'intervenir dans le cadre de l'interreligieux, en s'expliquant avec des personnes qui ne pensent pas comme nous. L'un n'empêche pas l'autre. Dans le cadre de l'interreligieux, c'est justement un cadre où l'on peut se dire les choses, où l'on peut s'apprendre mutuellement, échanger nos points de vue, nos préjugés éventuels.

■

Ḥokhma 109/2016, pp. 31-41

# Dire, c'est faire

**par Gilles Boucomont,**
*pasteur de l'Église Protestante Unie de France (EPUdF) dans la paroisse du Marais à Paris*

N'étant pas un théologien en titre, mon intervention sera celle d'un praticien, préoccupé par la Bible et le ministère : « Dire, c'est faire. »

Qu'est-ce qui se passe quand une parole se fait entendre ?

Esaïe 28,23 : « Prêtez l'oreille et écoutez ma voix. Soyez attentifs et écoutez ma parole ». Une insistance à quatre reprises sur le fait que le Seigneur veut se faire entendre. C'est une conviction protestante fondamentale : la Bonne Nouvelle est à entendre. « La foi vient de ce qu'on entend et ce qu'on entend vient de la parole de Christ » (Romains 10,17). Malgré les siècles et l'essor technologique, nous ne réfléchissons pas aux conséquences de toute cette chaîne de transmission :

**Je comprends un message**. Je comprends ou… je ne comprends pas ! Je peux comprendre seulement que c'est dans une langue étrangère. Je peux imaginer dans quelle langue c'est dit. Je comprends que quelqu'un m'adresse une parole. Le non-verbal est assez explicite aussi : ce que les mots ne disent pas, mais qui est intelligible.

Même des gens qui n'ont pas suivi d'école biblique peuvent comprendre une partie d'un culte réformé ! Parfois ce ne sera que la parole d'accueil… mais pour ce qui concerne les débats entre Zwingli et Calvin, c'est plus difficile. Même les cantiques ne sont pas tout à fait intelligibles. Parfois on comprend que c'est… incompréhensible.

**Une fois que j'ai compris, j'agis en conséquence**. Quand j'ai compris, je suis mobilisé pour une action. La parole agit déjà puisqu'elle produit une action ou a minima une réaction. Cela peut

prendre la forme d'une émotion, par exemple : peur, joie, inquiétude. C'est la première conséquence. Puis j'agis en conséquence.

**J'ai entendu cette parole, en amont**. Il y a eu un phénomène auditif. Avec toutes les problématiques liées à l'audition, il faut du temps pour s'habituer à la voix d'une personne. Entendre n'est pas si évident que ça, surtout dans les Églises. Il y a même des surdités qui ne sont pas physiques.

**En amont encore, cette parole a été prononcée**.

Et c'est déjà un événement. Jean-Baptiste, lui, prêchait dans le désert. Personne ne l'écoutait. À qui parlait-il ? Le désert est le lieu de la vacuité humaine, mais lui parle aux puissances qui sont dans les déserts. Il annonçait la venue du Messie. Nous pouvons parler dans le vide et ce n'est pas une catastrophe. Les gens seuls se parlent à eux-mêmes. Quelque chose doit s'exprimer. C'est déjà bien en soi. Les athées considèrent notre prière comme étant un monologue et une litanie de paroles perdues.

En amont encore, il y a eu **la décision prise par le locuteur de parler**.

Je décide que quelque chose va passer par ma bouche. Parfois ça n'arrive pas à passer le cap de la bouche. « J'ai eu l'esprit d'escalier » est une des délivrances les plus capitales.

En amont encore, il y a eu **la recherche d'une formulation**.

Qu'allons-nous dire ? Comment le dire ? C'est un événement en soi : on peut passer une nuit entière à réfléchir à une phrase capitale à prononcer le lendemain.

Et en amont encore, il y a **l'intention d'une parole**. « Je pourrais peut-être dire… ».

*

**Toutes ces étapes sont des événements** : l'action de dire s'opère bien en amont de l'énoncé phonique. Parfois on peut lire à l'avance sur le visage de quelqu'un ce qu'il va dire. Il se passe quelque chose à chaque étape.



La parole est un événement et une action en soi. Elle crée quelque chose entre deux personnes par son advenue. Dire c'est faire.

La parole produit un point de contact dans l'entre-deux de la relation. Hébreux 11,3 « C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles ». Tout le processus de préparation de la parole, dans notre tête, est invisible. Quand cela se forme en parole, ça produit une action, cela génère un objet communicationnel. Cela crée ; la parole crée. Ces choses visibles, les actions et les objets sont produits par des choses invisibles. C'est la base de nombreuses convictions bibliques. C'est l'antithèse du matérialisme historique. Quelque chose de Dieu est produit par la parole et qui fait advenir le réel.

Psaume 33,6 : « Les cieux ont été faits par la parole de l'Éternel, et toute leur armée par le souffle de sa bouche ». Une des choses les plus belles qui puisse nous arriver est immatérielle : l'amour. Que d'influences dans le monde matériel, que d'effets. L'invisible produit le visible. Dans ce psaume, cette Parole crée les cieux et ceux qu'ils contiennent.

Colossiens 1,15-17 : « Le Christ est l'image visible du Dieu invisible ». L'incarnation c'est **le passage de l'invisible au visible**. « Car en lui ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, trônes, dignités, dominations, autorités. Tout a été créé par lui et pour lui. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui ». C'est pour cela que nous pensons que le sens de l'existence n'est pas dans la seule matérialité de la vie, mais plus en amont.

Cela étaye la **théologie créationnelle** de la Bible, même dans le prologue de Jean : « Au commencement la Parole existait déjà… Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle ». Nous savons par décryptage que cette Parole est Jésus, mais en soi, le prologue n'utilise que le terme de Logos, et nous instruit quant à cette production du matériel par l'invisible et l'immatériel. Dieu aurait pu créer l'ensemble des choses en se comportant comme un potier comme il le fait pour Adam dans le deuxième récit de création. Il « façonne » Adam. Mais en fait dans la première création, Dieu dit et la chose arrive. « Dieu dit… et ce fut le premier jour ». L'ensemble de l'action s'opère par la verbalisation. C'est l'axe principal de la création de Dieu. Il interagit et suscite les choses. Il n'autorise pas la **dissociation entre la parole et les actes**.

Psaume 33,8-9 : « Que toute la terre craigne l'Éternel ! Que tous les habitants du monde tremblent devant lui ! Car il dit, et la chose arrive ; Il ordonne, et elle existe ». Il y a cette contiguité dans

le processus créationnel. C'est immédiat. Il y a une efficacité et une performativité de la Parole de Dieu.

De nombreux proverbes parlent de l'adéquation des paroles aux actes. En français il faut « passer de la parole aux actes », ce qui signifie qu'il n'y a pas d'immédiateté entre les deux. C'est la principale différence entre Dieu et nous. « Facile à dire, difficile à faire », avec un autre écart. « Avec des 'si' on mettrait Paris en bouteille ». « Flèche et parole lancées ne reviennent pas ».

Cette **dissociation du dire et de l'agir** n'est pas répandue dans les cultures non hellénistiques ou latines, et j'ignore pourquoi cette schizophrénie nous est propre.

Hébreux 4,12 : « La parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée quelconque à deux tranchants, pénétrante jusqu'à partager âme et esprit, jointures et moelles ; elle juge les sentiments et les pensées du cœur ». Il ne s'agit pas seulement du processus créationnel. L'activité de la Parole de Dieu est forte en nous. Il y a là une pastorale de la prédication. Il y a une efficacité d'une parole qui est prononcée par Dieu ou par l'humain et qui est propulsée par le Saint-Esprit, et qui trouve des canaux pour être reçue en nous, jusqu'à rejoindre des lieux où à l'époque biblique on ne pouvait pas intervenir, entre moelle et jointure, entre âme et esprit. Cette parole de Dieu est efficace pour créer des choses en nous. Elle suscite la possibilité de naître de nouveau. Elle peut susciter la repentance, la conversion, l'engagement dans nos existences.

Si Christ est venu, c'est pour mettre une loi nouvelle qui a pour but de restaurer cette contiguité de la parole et des actes, cette immédiateté entre ce que l'on dit et ce que l'on fait. Jésus est comme Dieu puisqu'il dit et la chose arrive : « Sois guéri » et la personne est guérie. Il parle à une puissance mauvaise et elle déguerpit. Il envoie un démon dans 3000 cochons et l'économie de la Décapole est détruite en l'espace de quelques secondes. Quelle efficacité ! On aimerait bien faire ça avec Monsanto.

La conformation des actes et des paroles est **un nouveau langage du salut**. Jésus est venu recaler les choses. Jésus élargit la loi pour l'amener du social et du comportemental au psychique et au spirituel. Dans les Dix commandements, seul le dernier fait référence à quelque chose qui n'est pas comportemental. Mais Jésus étend la compétence de la loi de Dieu du physique au psychique et au spirituel.

Matthieu 5,22 : « Mais moi, je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère mérite d'être puni par les juges ; que celui qui dira à son frère : Raca ! mérite d'être puni par le sanhédrin ; et que celui qui lui dira : Insensé ! mérite d'être puni par le feu de la géhenne ». C'est une parole qui est punie, et pas seulement un comportement. On considère que la parole est une arme.

Matthieu 5,28 : « Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis un adultère avec elle dans son cœur ». La loi nouvelle sollicite en nous une réadéquation de toute cette chaîne des intentions vers les actions en passant par les pensées et la parole. Jésus remet d'un même bloc, d'un même cœur, d'un même corps, jusqu'à sonder les intentions. La reconformation des actes à la parole. C'est tout ce qui nous traverse qui importe. Ton corps, ton cœur, tes intentions, parlent et font. Ce que Jésus est venu apporter, c'est l'intériorisation de cette loi et non pas seulement son impact extérieur.

Ce qui frappait les gens, c'était cette **autorité de l'adéquation de la parole et des actes** de Jésus.

Marc 1,27 : « Qu'est-ce que ceci ? Une nouvelle doctrine ! Il commande avec autorité même aux esprits impurs, et ils lui obéissent ! »

Marc 4,41 : « Ils furent saisis d'une grande frayeur, et ils se dirent les uns aux autres : Quel est donc celui-ci, à qui obéissent même le vent et la mer ? »

Qu'un rabbin arrive à faire obéir des humains, c'est possible. Des démons ? Plus étonnant ! Mais la mer et le vent ? ! La performativité de la parole de Jésus est subjuguante. Il ne sépare pas le dire et le faire.

« De quelle autorité » est la question posée par les pharisiens et les maîtres de la loi.

L'action de Jésus est une participation au geste créationnel de Genèse 1 par le réordonnancement de la lumière et de la ténèbre, du mouillé et du sec. Dieu remet de l'ordre dans le tohu-bohu originel. Eh bien **Jésus remet de l'ordre dans le tohu-bohu du judaïsme** de son époque. La religiosité, l'hypocrisie religieuse est devenue la norme. Les esprits mauvais ont toute latitude d'agir et interagir, jusque dans la synagogue ! C'est un démon qui sera le premier à donner l'identité de Jésus.

Jésus réordonne la création. C'est le processus de création. Il marche sur les eaux comme l'Esprit planait sur les eaux. Jésus est

bien la Parole qui crée le monde ou le recrée, en réinstallant l'ordre de Dieu. Le salut en Christ est beaucoup plus qu'un acte sotériologique de rachat, mais il a une dimension créationnelle. Paul reprendra Ésaïe en disant : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles » (2 Corinthiens 5,17). Il nous recrée. Il y a quelque chose dans le salut qui est de l'ordre de la nouvelle création.

Cette idée de nouvelle création et de nouveauté est aussi dans le Premier Testament.

Esaïe 43,18-19 : « Ne pensez plus aux événements passés, Et ne considérez plus ce qui est ancien. Voici, je vais faire une chose nouvelle, sur le point d'arriver : Ne la connaîtrez-vous pas ? Je mettrai un chemin dans le désert, Et des fleuves dans la solitude ».

Apocalypse 21,5 : « Voici je fais toutes choses nouvelles ». Nous aspirons à rénover la Jérusalem terrestre avec la COP 21 alors que l'Écriture nous dit que la Jérusalem céleste descendra d'en haut. Cela ne sera pas une restauration, mais bien une création nouvelle, d'en haut. C'est vrai dans l'eschatologie et la théologie du salut.

Jean 14,12 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père ».

Si c'est prêcher, je veux bien, mais si en plus il faut faire ? Et faire plus ? Cette autorité du Christ devient l'autorité du chrétien. Le chrétien écoute les promesses et les ordres du Seigneur. Il devient ambassadeur du Royaume sur la terre et agit dans le monde comme Jésus agissait. Si nous sommes chrétiens c'est que nous sommes de petits Christ. Notre mode opératoire est supposé être le même.

Marc 16,17-18 : « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris ». Tous ceux qui auront cru produiront donc les mêmes actions que Christ. Cela ne me semble pas être exactement le programme dominical d'une Église réformée. Si on poursuit la finale de Marc, malgré son absence de quelques manuscrits, on lit que « Le Seigneur travaillait avec eux, et confirmait la parole par les miracles qui l'accompagnaient… »

Le type d'agir de Christ est de plusieurs types : **Jésus parle, Jésus fait des miracles, Jésus guérit et délivre, Jésus marche**. Prenez une couleur par type d'action et colorez un Nouveau Testa-

ment, vous obtiendrez le ratio d'activité supposé donner modèle à l'emploi du temps de tout pasteur de la Fédération Protestante de France.

Il semble que la partie de la Parole soit légèrement surévaluée par rapport au programme proposé par Jésus. L'autorité du chrétien suggérée par la finale de Marc est l'autorité de l'Église aussi, puisque l'autorité de Christ est transférée à l'Église épouse de Christ : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils » (Jean 14,13).

Matthieu 16,18-19 : « Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ». Lier et délier est manifestement une des préoccupations majeures de Jésus pour l'Église. Des paroles et des actes, voilà ce que Christ nous propose. Mais si les paroles ne transforment pas le réel de l'Église et de la création, cela ne sert à rien.

Les actes vont avec la prédication : la guérison et la libération, sous toutes leurs formes, pas seulement « charismatiques »

Dans notre pastorale et notre liturgie, nous devons nous demander si les gens qui nous rejoignent et qui entendent le texte biblique lu et la parole prêchée ont le sentiment que dans le lieu où ils se trouvent, les choses prêchées adviennent. Sinon ce sont de fausses promesses ou des paroles en l'air. Ce sont des espérances religieuses, au sens le pire de ce terme : des choses qui n'ont pas d'acuité dans le réel. C'est pour cela que beaucoup de nos Églises se vident, parce que nous ne tenons pas nos promesses. Christ tient les siennes, mais nous, nous ne voulons pas assumer cette réconciliation profonde entre nos actions et nos paroles, que le Christ est venu pourtant opérer au milieu de nous de la part du Père.

Merci Luther et Calvin de nous avoir fait redécouvrir la Parole.

Merci Jésus-Christ de nous avoir rappelé que les actions devaient être conformes à la Parole.

■

## Questions à Gilles Boucomont (après son exposé)

*(samedi 21 novembre 2015 à Paris)*

**Question** :

*Vous nous invitez à assumer le fait que la Parole que Jésus nous donne réalise ce qu'elle énonce. Je n'ai pas bien compris pourquoi, à la fin, vous remettiez deux niveaux, à savoir : la parole, la prophétie, etc., dans l'ordre de la parole ; et ensuite : la guérison, la délivrance, etc., dans l'ordre des actes. J'ai l'impression que toute votre compréhension conduirait à ce que toute notre parole soit* performative, *y compris la prédication et la prophétie ?*

**G. Boucomont** :

C'est pour dire que souvent on s'arrête entre la première et la deuxième ligne : en fait, on a souvent des paroles fortes dans les synodes, mais la parole met un peu de temps à avoir ses effets. Beaucoup de chrétiens de ce siècle ne veulent pas croire la réalité des choses. On passe beaucoup de temps à prendre le discours biblique comme une métaphore, pour lui enlever de sa substance et sa capacité de transformer le réel. On le *métaphorise* et on en fait des figures poétiques, mais il cesse d'être une parole performative. En faisant de la totalité de la Bible une espèce de grand poème, certes superbe en soi, on se protège de la possibilité que Dieu intervienne, et le résultat est qu'on est reparti vers une acception exclusivement spirituelle ou psychologisante de la réalité des choses qu'opérait le Christ. Si je prêche sur la guérison d'un malade, et qu'il y a effectivement un malade dans la salle, qu'est-ce que je fais ? Quand j'étais étudiant en théologie, j'avais défendu, dans un mémoire, l'idée que la foi des charismatiques était une psychopathologie, et j'ai eu 18 sur 20. Et voilà que deux ans après, le Saint-Esprit m'est tombé dessus, et j'ai rejoint le clan des psychopathes !!! Avant je ne priais pas pour les malades, et il n'y avait pas de guérison dans ma paroisse… mais depuis, je prie pour les malades, et il y a des guérisons. Je ne dis pas qu'il n'y a plus de malades dans ma paroisse. C'est là qu'est la question : on fait de la théologie, on réfléchit comment ça s'articule, mais qu'est-ce qu'on peut faire de manière opératoire et performative, par exemple, de l'exposé d'hier soir sur l'Évangile comme métaphore de la justice ? Aujourd'hui, c'est quoi la justice, dans notre société, comment est-ce que nous avons une parole et action de salut en matière de justice, pour aujourd'hui ? Il ne s'agit pas que de le dire. C'est

certes important pour en prendre conscience, mais la question est : « Qu'est-ce qu'on va en faire ? »

**Question** :

Même dans les milieux « réveillés » il y a un écart entre ce que faisait Jésus et ce qu'on peut voir aujourd'hui. Jésus dit que le chemin est étroit et qu'il y en a peu qui le trouvent. Aujourd'hui quelle analyse peut-on faire de ce chemin ?

**G. Boucomont** :

J'interprète le « chemin étroit » à l'aide de Jean 10. Quand il est dit dans Jean 10, que la porte est étroite, cela veut dire qu'il n'y a pas d'autre porte pour aller à Dieu que Jésus. Quant à la première partie de la question : la différence est due au fait que nous ne voulons pas croire la réalité de ce que Jésus promet. Je suis né dans un milieu rationaliste… Quand on commence à croire, on est perturbé par rapport à sa raison, et c'est difficile d'assumer cela socialement et c'est également difficile d'assumer que le Seigneur puisse faire encore des miracles aujourd'hui. En milieu protestant, on n'est pas aidé par la pensée cessationniste de la 2$^{e}$ génération calviniste. Puisque le Saint-Esprit ne peut plus agir, sauf dans sa médiation pour nous faire comprendre l'Écriture, Dieu n'a pas de raison d'intervenir de façon spéciale et spectaculaire dans nos communautés. Cela constitue un décalage par rapport au projet de Jésus. Cela nous questionne par rapport à notre foi ? Est-ce qu'on est prêt à faire le grand saut ? Est-ce qu'on est prêt à faire comme Pierre, à sortir du bateau ? C'est la puissance de Dieu qui le fait marcher sur l'eau, mais sortir du bateau est une décision qui n'appartient qu'à lui. Et donc, qu'est-ce que ça veut dire, sortir de notre bateau dogmatique, confessionnel, rationaliste, pour rejoindre d'autres espaces où le Saint-Esprit a plus de liberté. Je pense que le Saint-Esprit souffle dans toutes les Églises, mais il ne peut souffler qu'en fonction du débit que nos câbles lui autorisent. C'est comme avec internet, on peut avoir la 2G, la 3G… Avec le Seigneur on pourrait avoir la 8G !!! Mais on n'a pas le bon abonnement, on a un moindre débit !!! Ça produit des effets différents. Ça produit des convictions de salut. C'est très bien, mais si on est appelé, c'est pour aller plus loin dans la sanctification, pas simplement pour réveiller 10 % du fichier paroissial ! Donc comment peut-on aller plus loin ? Il faut laisser le Seigneur faire, comme Jésus le faisait : dans son humanité, il était l'image visible du Dieu invisible. Dans son humanité, il était dépendant à chaque instant de son

Père. Est-ce que nous le désirons, au-delà de nos confessions de foi ? Souvenons-nous que les disciples jusqu'à Pentecôte, n'ont rien compris ou à peu près. Ils n'ont pas compris la croix, etc., mais après la Pentecôte, ils se montrent intelligents et performants. Le paralysé de la Belle Porte est guéri, Eutychus est ressuscité !!! Dès le moment où leur moteur n'est pas seulement la connaissance, dès qu'ils sont investis de l'Esprit de Dieu, leur ministère change totalement, et ils peuvent vivre sans la présence physique de Jésus, mais avec sa présence spirituelle ; tout à coup, ils peuvent faire, selon la promesse de Jean 14, des œuvres similaires à celles que Jésus a faites. C'est certes très bien que nos Églises œuvrent à favoriser la rencontre des gens avec Jésus, c'est même essentiel. Mais si l'on veut que l'Évangile rejoigne les confins de la terre, il faut un peu plus. Parce qu'avant la Pentecôte, cela n'a pas été plus loin que les confins de la Judée.

**Question :**

Vous avez parlé de guérisons physique, spirituelle, etc., mais il y a aussi d'autres aspects, par exemple la liberté chrétienne qui ne laisse pas s'élever de murs, qui donne l'espérance…

**G. Boucomont** :

Oui, l'opération de la Parole est plus large : dans le Premier Testament, on parle de guérison du pays ! Au sujet de l'efficacité de ce qu'on dit, je voudrais dire ceci : Durant ce mois de novembre, avant les attentats, on a prêché pendant plusieurs dimanches, en suivant le lectionnaire, sur « N'ayez pas peur », mais suite aux attentats, la réaction de plusieurs paroisses a été de supprimer le culte le dimanche qui suivait, par peur. Notre témoignage consiste à demander comment on va manifester qu'il n'y a en nous aucune peur ? Comment peut-on porter et signifier cette Bonne Nouvelle ? Pour nous cela a consisté à maintenir notre formation en arabe pour une centaine de chrétiens d'origine musulmane, le dimanche après les attentats. Le samedi, la police nous l'a interdit, mais pas le dimanche. Si on commence à avoir peur, on ne fait rien ! Et il s'est passé que quand ils étaient ici, dimanche dernier, à 19 heures, a lieu une fausse alerte : une ampoule a sauté près du canal Saint-Martin, un policier en civil a sorti son arme, et ça a été la panique. 2000 personnes ont commencé à prendre la fuite et à courir en tous sens. Certaines sont arrivées jusqu'ici (pourtant il y a plusieurs stations de métro) en criant : « Ils arrivent !!! avec des flingues ! » La police nous a demandé de fermer les portes et de garder les gens dans l'église. On a obéi, mais sans

peur. Parce qu'il était important dans ces moments-là, de signifier la performativité de ce qui avait été prêché, de ne pas avoir peur ! C'était un témoignage. Nos Églises ne sont pas assez motivées de former les gens à être des témoins pertinents, dans les lieux où ils passent l'essentiel de leur temps, comme la famille ou le travail ! On se préoccupe qu'ils soient bien ajustés théologiquement, ou capables de vendre des confitures avant Noël… Mais le potentiel de changement que cela peut générer dans leur environnement professionnel et familial… on l'évoque dans la prière d'intercession, mais dans le concret, qu'est-ce qu'on fait ?

■

Ḥokhma 109/2016, pp. 43-56

# Le dire en communauté : l'Église comme mise en scène de l'Évangile

par **Christophe Paya,**
*professeur de théologie pratique à la Faculté Libre de Théologie Évangélique, Vaux-sur-Seine*

## Introduction : la place de l'Église dans l'annonce de l'Évangile

Si les chrétiens ont quelque chose à dire comme je le crois et comme le thème du colloque *Hokhma* 2015 le suggère, je fais ici l'hypothèse que ce quelque chose doit être « dit ensemble », la communication de l'Église étant davantage celle d'un chœur, d'une chorale ou d'un orchestre, que celle d'un, d'une ou de plusieurs solistes. Plus encore, l'Église, et c'est la réflexion que je vais vous proposer maintenant, est appelée à dire l'Évangile non seulement dans son discours oral, mais aussi dans sa façon d'être et de vivre. On dit assez couramment que l'Église fait partie du salut ; mais j'ajouterai, pour le sujet qui nous intéresse aujourd'hui : l'Église fait partie de la communication du message du salut ou du message de l'Évangile. Voilà ce dont je voudrais parler…

Aujourd'hui, dans les cercles qui réfléchissent sur la pratique chrétienne, on admet généralement l'importance du rôle de l'Église dans l'annonce de l'Évangile. Au cours du dernier tiers du XXe siècle, on a commencé à mettre en avant l'idée d'*évangélisation par l'Église*, puis on a mis la communauté chrétienne et ses activités au cœur de la démarche d'évangélisation, jusque dans les cultes et les divers groupes d'activité, qui sont devenus des lieux clés de la communication de l'Évangile. De ces lieux clés, la démarche s'est étendue à toute la communauté chrétienne, devenue aujourd'hui une communauté en mission, porteuse d'un message qu'elle dit en paroles et en actes.

Cette évolution n'a pas été sans questionnements, et nous poserons la question, après avoir donné quelques détails supplémentaires sur ces tendances récentes, des fondements bibliques et théologiques de ces approches. Puis nous donnerons deux exemples de la manière dont l'Église peut mettre en scène l'Évangile par ses paroles et ses actes, à condition, et ce sera le dernier point, qu'elle soit nourrie dans son imaginaire et dans sa différence.

C'est l'image de la mise en scène qui va guider notre réflexion. J'ai bien conscience que cette image est à double tranchant et que le rôle de l'acteur n'est pas très loin du rôle de l'hypocrite dans le vocabulaire biblique. Mais je vous suggère d'aborder cette image de la pièce de théâtre, du rôle et de la mise en scène positivement, avec plusieurs théologiens d'aujourd'hui.

## I. Les tendances d'aujourd'hui

### *La minimisation du rôle de l'Église*

David Peterson, dans son livre *En Esprit et en vérité*, qui est une théologie biblique de l'adoration, a cette formule que je reprends à mon compte : « L'Église figure au cœur du plan divin pour le salut de l'univers[1]. »

Pourtant, cette place de l'Église dans le plan divin et surtout, pour le sujet qui nous intéresse aujourd'hui, dans la communication de l'Évangile, n'est pas une évidence. Si elle est à la base des tendances que je viens de mentionner et que je vais détailler dans un instant, elle est aussi contestée, explicitement ou implicitement, de plusieurs côtés.

Les nombreux *mouvements para-ecclésiaux et transconfessionnels* protestants et en particulier évangéliques qui sont nés après la 2e guerre mondiale[2], plus compétents que l'Église locale dans leur domaine de spécialité, assez souvent liée à l'évangélisation, plus dynamiques et réactifs que l'Église locale, ont placé la communauté chrétienne face à son incapacité à dire quelque chose au monde. Il serait injuste de dire que ces mouvements sont en dehors du « dire ensemble » de l'Église, ne serait-ce qu'à cause de leur formidable capacité à unir les croyants au-delà des limites confessionnelles. Mais ils ont interrogé le rôle de l'Église dans la communication de l'Évangile, souvent à juste titre, ont parfois remplacé l'Église dans ce rôle

---

[1] David Peterson, *En Esprit et en vérité*, Charols, Excelsis, 2005, p. 232.

[2] Avec parfois des prémices antérieures.

de communication de l'Évangile au monde ; et ils ont ensuite, positivement, eu une influence dans l'évolution vers un « dire ensemble » ecclésial local plus actif.

La place de l'Église dans la communication de l'Évangile a été également contestée, de façon très différente, dans *certains courants missiologiques des années 1970*, où la notion de *Missio Dei*, pourtant fort utile, a conduit à considérer la mission de Dieu comme indépendante de l'Église. Dieu étant à l'œuvre dans le monde, dans les processus historiques du monde, processus « d''humanisation' et de 'révolution' pendant les années 1960, ou de 'libération' pendant les années 1970 », comme le note Hannes Wiher, la communication de l'Évangile est noyée dans « une relation générale entre Dieu et l'humanité[3] ». Dieu est à l'œuvre dans le monde ; et non seulement il peut se passer de l'Église, mais il s'en passe effectivement.

On retrouve cette tendance dans les courants chrétiens qui se situent dans un rapport à la culture qu'on appelle parfois « *transformationniste* », modèle dans lequel les chrétiens agissent dans le monde par la mise en œuvre de leur vocation (c'est-à-dire de leur métier ou de leur activité), dans le domaine qui est le leur, en vue de la transformation de la société[4]. Même si ce n'est probablement pas inhérent au modèle, sa logique aboutit parfois à une sous-évaluation du rôle de l'Église dans le rapport au monde, les chrétiens accomplissant cette mission individuellement.

On pourrait citer de même le déplacement bien intentionné qu'opère parfois la théologie pratique lorsqu'elle place en son centre autre chose que l'Église, par exemple, comme le fait Bernard Kaempf, la foi[5], ou, comme le propose Fritz Lienhard, la « communication évangélique[6] ». L'Église étant « suscitée par la parole » (p. 61), note Lienhard, elle ne peut venir qu'en second, ce qui n'est pas illogique. Mais l'effet secondaire, qu'on rencontre dans une partie de

---

[3] Hannes Wiher, « *Missio Dei* : de quoi s'agit-il ? (2e partie) », *Théologie évangélique* 14/2, 2015, p. 57.

[4] Timothy Keller, *Une Église centrée sur l'Évangile. La dynamique d'un ministère équilibré au cœur des villes d'aujourd'hui*, Charols/Genève, Excelsis/Évangile 21, 2015, pp. 292-303, qui résume utilement ce modèle, le rattache à Abraham Kuyper.

[5] Bernard Kaempf, *Introduction à la théologie pratique*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1997, pp. 9-10.

[6] Comme le fait Fritz Lienhard, *La démarche de théologie pratique*, Bruxelles, Novalis, 2006, p. 54 ; par « communication évangélique », il faut entendre la communication du contenu de l'Évangile, de manière « évangélique » (dans l'esprit de l'Évangile).

la théologie pratique d'aujourd'hui, est de donner l'impression que l'Église n'existe que par intermittence, de minimiser le rôle de l'Église et de suggérer qu'elle n'est qu'un des lieux de l'action et de la communication chrétienne.

Finalement, et cela de manière indépendante de la théologie, la *recherche spirituelle* tous azimuts de nos sociétés modernes se passe souvent de l'Église. On cherche dans diverses directions, mais l'Église n'est repérée ni comme un panneau indicateur fiable ni comme une étape du cheminement.

## La valorisation du rôle de l'Église

Ces dernières décennies, en revanche, comme je le suggérais dans l'introduction, plusieurs tendances repérables sont allées dans le sens de notre réflexion. L'évangélisation par l'Église, représentée par exemple par le livre de l'évangéliste anglican Michael Green, *Evangelism through the Local Church* (paru en 1990 pour la 1re édition), est devenue une évidence pour une bonne part du monde chrétien. Ce qui était parfois extérieur à la communauté locale et délégué à des organisations spécialisées, a non seulement été réintégré par l'Église, mais a aussi fait son chemin jusqu'au cœur de la vie de l'Église.

Les courants ecclésiaux orientés vers les personnes en recherche, depuis les années 1980-1990, dont la fameuse Église américaine de Willow Creek, à Chicago, est le porte-drapeau, nous ont rappelé que les lieux classiques de la vie de la communauté chrétienne, comme le culte ou les groupes d'étude biblique, pouvaient être des lieux de communication de l'Évangile. L'Église Willow Creek Community Church organisait son premier culte en 1975, mais ce n'est évidemment que bien des années plus tard, au cours des années 1980-1990, que son influence sur le monde chrétien allait se faire sentir. Dans cette approche, le culte est conçu comme une mise en scène complète et volontaire de l'Évangile. La logique est poussée assez loin. L'Église invite le monde à venir voir jouer l'Évangile. Les chrétiens, dans cette approche, ont d'autres lieux pour vivre les aspects plus internes de leur foi. On reprochera parfois plus tard à Willow Creek d'avoir mis l'accent sur l'évangélisation au détriment de l'édification.

Aujourd'hui, dans la lignée de Willow Creek, la tendance est plutôt à bâtir une Église qui vit l'Évangile en présence du monde. Plutôt que de mettre en scène l'Évangile pour des spectateurs non-chrétiens, on cherche davantage à vivre l'Évangile en ayant conscience de la présence de non-chrétiens. Le culte étant conçu à la fois comme

un lieu d'édification de la foi de l'Église et comme un lieu d'évangélisation des non-chrétiens. C'est ce que propose par exemple aujourd'hui Timothy Keller, dans son livre *Une Église centrée sur l'Évangile*, avec suggestion d'une démarche concrète concernant notamment le culte : un culte qui doit être compréhensible pour les non-chrétiens, un culte auquel sont invitées les personnes qui sont extérieures à l'Église, et un culte qui propose de cheminer jusqu'à l'engagement de foi[7]. Il s'agit ici d'une mise en scène du type de celle des spectacles qui font participer le public, comme aimait à en proposer Robert Hossein…

Plus fondamentalement, c'est le concept d'Église missionnelle qu'il faut mentionner : l'Église est en mission et chaque chrétien est concerné, pour résumer le concept en une formule. Un concept qui place l'Église au cœur de la mission dans le monde[8].

## II. Des convictions aux paroles et aux actes

### *Une Église en action*

Le systématicien américain Kevin Vanhoozer est connu pour avoir largement utilisé, appliquée à la théologie, l'image du théâtre[9]. L'Église, dit-il, nourrie de la doctrine et des pratiques chrétiennes, devient capable de *speaking understanding*, de dire l'intelligence, donc de dire ce qu'elle a compris et intégré (il paraphrase la formule d'Anselme, la foi en quête d'intelligence, **fides quaerens intellectum ; *en anglais*** *faith seeking understanding*). L'Église est une « Bible vivante », ajoute Vanhoozer[10] ; en marchant à la suite du Christ, elle « joue » l'Évangile d'une manière à la fois fidèle à l'Écriture et adaptée à la situation présente.

Les épîtres du Nouveau Testament pourraient cependant donner une autre impression, c'est pourquoi les données bibliques doivent être évoquées. Elles nous montrent des apôtres très actifs, qui disent l'Évangile au monde et effectivement le mettent en scène, dans leurs réussites comme dans leurs souffrances. Paul parle par exemple du rapport de ses souffrances apostoliques aux souffrances du

---

7 Timothy Keller, *Une Église centrée sur l'Évangile*, ch. 23.

8 Pour un utile état des lieux, voir Craig van Gelder et Dwight J. Zscheile, *The Missional Church in Perspective. Mapping Trends and Shaping the Conversation*, Grand Rapids, Baker Academic, 2011.

9 Tout récemment dans : *Faith Speaking Understanding. Performing the Drama of Doctrine*, Louisville, Westminster John Knox, 2014.

10 Kevin Vanhoozer, *Faith Speaking Understanding*, p. 3.

Christ (Col 1,24) et, même si le texte est difficile à interpréter, il suggère au minimum un rapport entre les deux qui permet de dire que l'observateur attentif verra dans les souffrances de Paul le reflet des souffrances du Christ, et donc bien un reflet vécu de l'Évangile. Mais, à côté de ces apôtres, on voit des Églises très occupées par leurs problèmes internes, dans lesquelles les chrétiens parlent seulement entre eux, et donc ne disent pas grand-chose au monde.

Il n'est pas faux de dire que les Églises du Nouveau Testament sont bien occupées par leurs problèmes internes mais, d'une part, ce n'est pas ce à quoi les épîtres appellent l'Église et, d'autre part, ce n'est pas non plus la totalité du tableau. Je voudrais citer rapidement quelques arguments montrant que les Églises du Nouveau Testament sont, avec les apôtres, dans une dynamique missionnaire, qu'elles vivent et disent l'Évangile, qu'elles le vivent et le disent sous le regard du monde, et qu'elles sont en tout cas appelées à le faire.

**a) Les épîtres du Nouveau Testament :**

Dans les épîtres, on peut noter que, si les apôtres sont dans une dynamique missionnaire, ils appellent l'Église à faire de même, en les imitant. En Romains 1,1, par exemple, Paul est « appelé à être apôtre et choisi pour proclamer la Bonne Nouvelle de la part de Dieu » (Rm 1,1, BS) ; « par lui, [il a] reçu la grâce d'être apôtre pour amener, en son nom, des hommes de toutes les nations à lui obéir en croyant » (Rm 1,5, BS). Or, juste après, au v. 6, Paul dit aux croyants de Rome : « Vous êtes de ceux-là, vous qui, ayant reçu l'appel de Dieu, appartenez à Jésus-Christ » (BS). Autrement dit, les chrétiens de Rome sont liés à Paul par un même appel. Cet appel a fait de l'apôtre un « missionnaire » auprès de toutes les nations ; de même, la foi des chrétiens de Rome est missionnaire, car « on parle de votre foi dans le monde entier » (Rm 1,8). Et parallèlement à cette foi dont on parle dans le monde entier, Paul annonce la Bonne Nouvelle du Fils (Rm 1,9). Donc un même appel, qui prend évidemment des formes différentes – tous les chrétiens ne sont pas apôtres – mais qui a dans tous les cas une dimension missionnaire, et dont les formes distinctes s'enchevêtrent dans le propos de Paul.

Je pense pouvoir dire que ce texte est représentatif d'autres, mais il faudrait évidemment le démontrer[11].

---

[11] C'est ce que j'ai cherché à faire dans : « La mission est-elle un ministère de l'Église ou sa nature même ? », in Evert Van de Poll, sous dir., *L'Église locale en mission interculturelle. Communiquer l'Évangile au près et au loin*, REMEEF, Charols, Excelsis, 2014, pp. 29-49.

**b) Les images du Nouveau Testament :**

Les images néotestamentaires de l'Église peuvent également être sollicitées pour confirmer la vocation missionnaire de la communauté chrétienne, même si ce n'est pas toujours cette dimension que la tradition a mise en avant :

- Les images du *sel* et de la *lumière* (Mt 5,13-16) font de la communauté des disciples un groupe actif, visible et audible dans le monde, qui vit le Sermon sur la montagne et donc donne à l'Évangile de la chair sous les yeux de la foule (Mt 5,1-2).
- L'image du *peuple de Dieu* inscrit l'Église dans le prolongement d'un plan qui remonte à Abraham, pour la bénédiction des nations : le peuple de Dieu béni pour la bénédiction, donc qui vit le salut pour le salut du monde.
- L'image du Temple et l'image du corps, qui contiennent l'idée de croissance et de développement. L'Église se construit, grandit, portant à la connaissance du monde, visible et invisible, la sagesse de Dieu (Ép 3,10).

## Le dire ensemble

Après ce bref état des lieux et ce rappel de quelques données bibliques, entrons un peu plus dans le concret de la vie de la communauté chrétienne en nous demandant quels sont les traits de la vie de l'Église qui mettent en scène l'Évangile. On pourrait dire tous, et suggérer que même dans ses échecs et égarements, l'Église dit quelque chose de l'humanité perdue, donc de l'Évangile. Mais nous allons nous concentrer seulement sur deux caractéristiques : l'Église comme communauté de relations, tout d'abord, comme incarnation du message de réconciliation de l'Évangile, réconciliation des personnes au sein d'une humanité brisée par le péché. Et l'Église comme communauté d'espérance, deuxièmement, qui vit dans le présent la réalité de l'avenir.

### *a) L'Église comme communauté de relations*

L'Évangile de Matthieu y consacre un chapitre (ch. 18), les Actes l'intègrent dans les quatre éléments fondamentaux de la vie de la première Église (Ac 2,42), les épîtres y consacrent une place très importante : l'Église est une communauté de relations, c'est-à-dire un groupe dont les membres sont en communion les uns avec les autres ; elle est « la communion de croyants confessant leur foi en

Christ[12] ». « Celui qui accueille l'Évangile ne devient pas un individu isolé qui se suffirait de sa relation immédiate à Dieu. En les joignant au Christ, l'Esprit unit les croyants les uns aux autres en un seul corps (1 Co 12,13). La communion entre le Christ et chaque croyant est inséparable de la communion des croyants entre eux[13]. » L'amour des croyants les uns pour les autres est donc d'autant plus significatif de l'Évangile qu'il est la manifestation de la communion des croyants avec Dieu.

Cette communion fraternelle, dans le Nouveau Testament, est explicitement mise en rapport avec la communication de l'Évangile. « À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13,35). Dans les Actes, la communion fraternelle et la solidarité qu'elle implique sont associées à d'autres dimensions de la vie de l'Église pour susciter la crainte et la louange du peuple, et le salut de ceux que le Seigneur sauve (Ac 2,42-47 ; 5,12-14, avec cependant une forte insistance sur les signes et prodiges des apôtres ; peut-être d'ailleurs dans un contexte de communion fraternelle).

La relation fraternelle, avec ce qu'elle comprend de pardon, d'accueil de l'autre, de respect, etc., est une question interne à l'Église (Mt 18, par exemple, est adressé aux seuls disciples) mais elle rend visible l'Évangile pour le monde.

Rodney Stark, dans son livre sur la croissance de l'Église des premiers siècles, *L'essor du christianisme*, rappelle une des facettes de la réalité concrète de cette communion. Au cœur des grandes épidémies qui frappaient le monde romain des premiers siècles, alors que les païens – et on peut les comprendre car ces épidémies tuaient des gens par milliers – chassaient les malades et fuyaient leurs proches lorsqu'ils étaient touchés, les chrétiens prenaient soin de leurs malades et de leurs mourants, même au-delà de leurs cercles, et assuraient des sépultures décentes aux défunts, au péril de leur vie. Stark cite par exemple le médecin Galien, non-chrétien, qui a survécu à une terrible épidémie, en quittant Rome et en « se retirant dans une propriété à la campagne en Asie Mineure jusqu'à ce que le danger soit passé[14] ».

---

[12] Alain Nisus, *L'Église comme communion et comme institution*, p. 467.

[13] Alain Nisus, *ibid.*, p. 404.

[14] Rodney Stark, *L'essor du christianisme. Un sociologue revisite l'histoire du christianisme des premiers siècles*, Charols, Excelsis, 2013, pp. 106-108, et tout le ch. 4 (citation p. 108).

La préoccupation fraternelle des chrétiens les uns pour les autres fut un des facteurs de croissance de l'Église : l'Évangile était mis en scène, dans des conditions extrêmes, sous les yeux du monde.

Le lien social, dont on dit que le monde moderne manque cruellement, existe dans l'Église sous une forme qui ne se limite pas à la proximité humaine, ni même à l'entraide ou à l'amitié, ni même à une expérience commune – même si toutes ces choses y sont présentes – mais qui prend la forme d'une participation, par le Saint-Esprit et en Christ, à la relation d'amour qui unit entre elles les personnes de la Trinité divine, et qui s'exprime concrètement par l'amour des croyants les uns pour les autres. Et qui est donc une mise en actes de l'Évangile et de ses effets.

Cette caractéristique essentielle de l'Église, cette communion relationnelle, fait l'objet d'affirmations bibliques et théologiques que résume ainsi l'Engagement du Cap :

> Une caractéristique puissante et convaincante de la vérité de l'Évangile réside dans le fait que les croyants chrétiens sont unis dans l'amour en dépit des barrières que constituent les divisions invétérées du monde : barrières de race, de couleur, d'appartenance sexuelle, de classe sociale, de privilège économique ou d'obédience politique (9A).
>
> Jésus appelle tous ses disciples à former ensemble une seule famille parmi les nations : une communauté réconciliée où toutes les barrières de péché sont brisées par la grâce de la réconciliation. Cette Église est une communauté de grâce, d'obéissance et d'amour dans la communion de l'Esprit Saint, où les attributs glorieux de Dieu et les caractéristiques de grâce du Christ se reflètent et où la sagesse multicolore de Dieu est mise en évidence. L'Église qui est l'expression actuelle la plus vive du royaume de Dieu, est la communauté des êtres réconciliés qui ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour le Sauveur qui les a aimés et qui s'est livré lui-même pour eux (9C).

Mais le verbe « appeler » est employé à juste titre dans ce texte, car cette caractéristique de l'Église doit faire aussi l'objet d'exhortations. En effet, à l'œuvre divine au sein de l'Église qui brise les obstacles et coordonne les différences, s'opposent des résistances humaines fortes et tenaces. André Pownall, dans un article intitulé « Église et multiculturalité », évoque les différents ségrégationismes chrétiens des XIXe et XXe siècles, et leur équivalent actuel, bien qu'involontaire, qui conduit à ce que des Églises se constituent selon

des critères culturels, faute d'accueil mutuel des croyants[15]. On pourrait ajouter, jusqu'à aujourd'hui, la résistance de l'Église à la reconnaissance de l'égalité hommes/femmes en son sein.

Mais les relations qui s'établissent dans l'Église, malgré les résistances, et au-delà des différences et des barrières de culture, de langue, de parcours, témoignent de l'Évangile et de sa capacité d'action et donnent à goûter au message de réconciliation universelle, sous l'autorité du Christ, qu'annoncent les Écritures (Ga 3,28 ; Ap 7,9-10).

Au monde, cette Église-communauté de relation peut donner accès à une participation partielle à son expérience relationnelle. Elle permet ainsi à des personnes en recherche de goûter ce qu'elles entendent proclamer, de faire l'expérience de la communion chrétienne tout en apprenant ce qui en est l'origine et la raison d'être, en un « va-et-vient entre ce qui est vécu et ce qui est dit », pour reprendre l'heureuse formule d'André Fossion[16]. Le Parcours *Alpha classic* en est aujourd'hui une illustration très concrète, qui rappelle que l'Église ne peut pas parler sans vivre ce qu'elle dit, sans le mettre en scène dans son vécu ordinaire.

### *b) L'Église comme communauté d'espérance*

L'Église, deuxième exemple, vit dans le présent la réalité de l'avenir. Elle est la tête de pont du monde à venir dans le monde présent. 2 Corinthiens 5,17 évoque le présent de la nouvelle création future, « si quelqu'un est en Christ, il y a nouvelle création », suggérant la présence de la nouvelle création dans le monde ancien, par l'Église. La fameuse tension biblique entre le « déjà » et le « pas encore » en est une autre formulation. L'Église, lorsqu'elle met en scène l'Évangile dans sa vie et sa mission, manifeste dans le temps du « pas encore » la « présence du futur ». Elle est alors pour le monde la « communauté des temps de la fin[17] », ou la communauté dans laquelle on apprend à vivre la réalité présente telle qu'elle est, dans la dynamique de la nouvelle création.

---

[15] André Pownall, « Église et multiculturalité », in Christophe Paya et Bernard Huck, sous dir., *Dictionnaire de Théologie Pratique*, Charols, Excelsis, 2011, p. 299-301 (article p. 296-301).

[16] André Fossion, *Dieu toujours recommencé. Essai sur la catéchèse contemporaine*, Théologies pratiques, Lumen Vitae – Novalis – Cerf – Labor et Fides, 1997, p. 84.

[17] Gordon Fee, *Paul, the Spirit and the People of God*, Londres, Hodder & Stoughton, 1996, ch. 5.

Ce changement d'époque fait de l'Église une communauté d'espérance. Mettre en scène cette réalité est difficile, car elle est le fruit d'un subtil équilibre que l'Église a souvent eu du mal à trouver. La page est certes tournée, l'ordre ancien passé, l'étape nouvelle inaugurée, mais tout n'est pas complètement là. Cette notion de période intermédiaire, ou de temps entre les temps, vécue par l'Église, dit quelque chose au monde sur sa difficulté à vivre les contraintes de l'existence présente et sur son aspiration permanente au changement. « Le cadre eschatologique de la vie en Christ donne à l'existence chrétienne son étrange sensibilité temporelle, sa capacité surprenante à connaître simultanément la joie au cœur de la souffrance et l'impatience à l'égard du présent état des choses[18]. »

Si l'Église ne fait pas l'erreur de rejoindre l'un des deux pôles de la tension, soit en niant les contraintes du présent pour ne vivre que d'un avenir imaginaire, soit en misant tout sur le présent au risque de mentir sur les effets de l'Évangile, alors elle ouvre une voie inédite pour le monde, celle d'un présent marqué par l'avenir.

L'Église vit ainsi collectivement un message d'espérance. Ce message a probablement une dimension individuelle, mais il est foncièrement collectif : seule la communauté peut trouver la voie du temps entre les temps, de l'avenir dans le présent. Seule la communauté peut vivre le poids de la faiblesse présente, le fardeau des difficultés d'aujourd'hui, dans l'avant-goût de la vie éternelle, par le Saint-Esprit.

## III. Quelques propositions

### *Nourrir l'imaginaire chrétien*

L'image de la mise en scène est à double tranchant[19]. Elle peut être très belle, mais mettre en lumière aussi l'hypocrisie de l'Église et la piètre qualité de son jeu de scène. Il faut dire que le jeu de la communauté chrétienne relève davantage d'une improvisation que d'un script bien écrit.

---

[18] Richard B. Hays, *The Moral Vision of the New Testament*, New York, HarperSanFransisco, 1996, p. 198.

[19] Pour une critique de l'image du théâtre, voir par exemple Ben Witherington, *Indelible Image. The Theological and Ethical Thought World of the New Testament*, vol. 2, *The Collective Witness*, Downers Grove, IVP, 2014, pp. 437-438, même s'il utilise la notion d'improvisation.

Le décor est immense, ce n'est pas seulement l'Église, mais aussi le monde dans lequel l'Église est en mission[20]. Or le monde ne cesse de changer ; il ne cesse d'inventer de nouvelles manières de s'opposer à l'Évangile ; il ne cesse de soulever de nouvelles questions. Ce qui veut dire que l'Église joue son rôle dans un décor mouvant, qui l'oblige à reconsidérer sans cesse son positionnement.

Ce qui veut dire aussi que le script n'est jamais entièrement écrit et que nous ne pouvons nous contenter de regarder en arrière pour reproduire le jeu de nos prédécesseurs. En fait, lorsque l'Église met en scène l'Évangile dans sa vie et ses actions, le plus souvent elle improvise.

N.T. Wright propose cette image : celle d'une pièce de théâtre en quatre actes, dont le cinquième acte a été perdu[21]. Les quatre premiers actes sont d'une grande richesse, il y a une intrigue, il y a du suspense, et tout le monde est d'accord pour dire que cette pièce doit être jouée. Et pourtant, personne n'ose écrire un cinquième acte qui serait ajouté aux quatre premiers. Écrire un 5e acte, ça reviendrait à attribuer à l'auteur d'origine un acte qui ne serait pas de lui. Alors comment faire ? Le mieux, ce serait de donner les rôles à des acteurs qui connaissent bien la pièce, qui en connaissent l'auteur, qui connaissent très bien les quatre premiers actes, qui sont sensibles au style de l'auteur, à sa façon d'écrire, à sa façon de communiquer, bref, de donner les rôles à des acteurs qui aiment cette pièce ; le mieux, ce serait de laisser ces acteurs s'immerger dans les quatre premiers actes ; et puis, de les laisser improviser, directement sur scène, le cinquième acte. Ne serait-ce pas ce que fait l'Église ?

Craig Dykstra, dans ses livres de théologie pratique, parle de « l'imagination ecclésiale » que l'Église doit développer. Nous pourrions parler de l'imaginaire chrétien qui doit être nourri, de sorte que les paroles et les actes de la communauté soient des improvisations fidèles à l'Évangile. Cet imaginaire chrétien, qui permet ensuite d'improviser de manière juste, est nourri par l'enseignement, bien sûr, par la prédication de la Parole de Dieu. Il est aussi nourri par la liturgie du culte, par la Sainte Cène, par les occasions spéciales comme les services de baptêmes, donc par les enseignements et les pratiques de l'Église, par toutes ces paroles et tous ces actes qui nous disent qui nous sommes et qui structurent notre foi, qui définissent notre iden-

---

[20] Christopher Wright, intitule la 4e partie de son livre *La mission de Dieu*, « Le théâtre de la mission ».

[21] L'auteur utilise plusieurs fois cette image. Voir en particulier N.T. Wright, *The New Testament and the People of God*, Minneapolis, Fortress, 1992, p. 140-141.

tité et qui orientent notre action. C'est-à-dire qu'en mettant en scène l'Évangile dans le culte, dans nos temps de communion fraternelle, dans telle ou telle activité, nous nourrissons notre jeu de scène pour le reste de la pièce, nous structurons notre rôle dans le 5e acte de la grande pièce de l'histoire du salut. Tous ces actes et ces paroles de l'Église nous apprennent à être une communauté de relations et une communauté d'espérance, pour reprendre les deux exemples utilisés plus haut, afin que nous puissions ensuite vivre en communauté de relations et d'espérance, en présence du monde.

Les acteurs chrétiens sont, dans cette image de l'improvisation du 5e acte, des êtres libres et responsables. Ils acceptent d'entrer dans l'histoire telle qu'elle est, de s'en imprégner, d'essayer d'en comprendre le fil conducteur et les enjeux, puis de parler et d'agir en faisant preuve à la fois de créativité et de fidélité à l'esprit de l'auteur.

Le Seigneur nous donne à la fois une grande liberté et une grande responsabilité : il ne nous a pas donné le scénario de notre vie présente, mais il nous a donné suffisamment, les 4 premiers actes, pour que nous puissions mettre en œuvre nos dons et avancer dans la bonne direction.

Qu'est-ce qui fait que le 5e acte est bon ? C'est son lien avec les quatre premiers actes, ceux qui font autorité. Il n'y a pas de garantie de réussite. Nous savons, par expérience, que les chrétiens ne sont pas toujours de bons acteurs. Il y a toujours un risque, parce que le scénario du 5e acte n'est pas écrit. Mais cela ne signifie pas que la tâche est impossible.

## *Cultiver la différence*

Dans ce rôle, l'Église se révèle comme distincte du monde, à cause de l'Évangile. Cette distinction du monde est diversement interprétée, entre deux pôles : la proximité maximale, supposée montrer au monde la crédibilité de l'Église, au risque de la confusion ; et le repli identitaire, supposé préserver la pureté de l'Église, au risque de la séparation. Mais si l'Église doit mettre en scène l'Évangile pour le communiquer au monde, il faut parler de « cette différence *du* monde comme d'une différence *pour* le monde[22] ».

L'Église ne cherche pas à être différente pour s'éloigner du monde, mais pour que le monde puisse percevoir la réalité du royaume de Dieu. Il n'est pas rare qu'on entende des échos de cette différence

---

[22] Bryan Stone, *Evangelism after Christendom. The Theology and Practice of Christian Witness*, Grand Rapids, Brazos, 2007, p. 177.

pour le monde dans des témoignages de personnes en recherche, qui disent avoir rencontré dans l'Église ou dans tel groupe chrétien à la fois la spécificité et la normalité. Spécificité : « Je me suis rendu compte que les chrétiens avaient quelque chose de particulier que je n'avais pas » ; normalité : « Ils avaient le même âge que moi » ; « Ils se posaient les mêmes questions que moi ».

L'Église ne cherche pas à jouer son rôle à la manière d'une mise en scène avant-gardiste à laquelle personne ne comprend rien… Elle joue l'Évangile parce que c'est son rôle, c'est sa mission, c'est sa raison d'être. Et elle le joue pour le monde, pour montrer que dans le monde une autre voie est possible, une autre vie.

■

# Quand le réel interroge notre parole

par
**Antoine Nouis,**
*pasteur, docteur en théologie, Conseiller théologique de l'hebdomadaire* Réforme

Soit une énigme. Pour la poser, un effort d'imagination. Vous êtes un médecin, vous vivez dans la deuxième moitié du premier siècle et vous avez reçu comme vocation – où vous vous êtes donné à vous-mêmes comme vocation – de raconter l'histoire de la première Église. Vous ignorez que vous êtes en train d'écrire le tout commencement du mouvement qui a le plus influencé l'histoire de l'humanité depuis deux mille ans, mais vous en avez l'intuition. Vous avez une contrainte : vous disposez de peu de place. Dans ma Bible, le livre des Actes des Apôtres fait une cinquantaine de pages alors que, de nos jours, les livres d'histoire font en général entre 500 et 800 pages. Vous avez donc cinquante pages pour décrire un événement immense. Vous avez beaucoup de choses à dire et peu de pages. Il va falloir vous restreindre. Maintenant voici l'énigme. Si Luc a dû opérer une sélection douloureuse dans ce qu'il a écrit – s'il y avait beaucoup de choses qu'il voulait dire et qu'il a tues par manque de place – pourquoi a-t-il répété certains événements, et notamment deux épisodes qu'il a racontés à deux ou trois reprises ? Ce n'est certainement pas par inadvertance, mais bien pour un motif théologique. Je pose l'hypothèse que ces deux événements sont, pour Luc, les deux piliers de son témoignage.

Le premier récit qui est raconté deux fois est la rencontre de Pierre avec Corneille.

## La rencontre de Pierre et Corneille

L'histoire est la suivante. Pierre est en prière dans la ville de Joppé lorsqu'il a une extase dans laquelle il voit un drap sur lequel

se trouvent des animaux impurs. Une voix lui ordonne de tuer et de manger, mais Pierre refuse car il n'a jamais rien mangé d'impur. La voix lui dit alors : *Ce que Dieu a rendu pur, toi, ne va pas le déclarer immonde*[1]. Pierre sort de son extase et se demande quel est le sens de cette vision, lorsque trois hommes frappent à la porte de la maison dans laquelle il se trouve. L'Esprit dit alors à Pierre de les suivre. L'apôtre les accompagne et apprend que ce sont des serviteurs d'un centurion appelé Corneille qui a reçu la visite d'un ange lui ordonnant d'aller chercher un dénommé Pierre dans telle maison à Joppé. Pierre comprend que tout concorde, il entre chez Corneille, annonce l'Évangile et l'Esprit tombe sur la maisonnée du centurion.

Si nous résumons le récit, il a fallu quatre interventions de l'Esprit saint – une extase envoyée à Pierre, une interprétation lui demandant de suivre les envoyés de Corneille, un ange qui a visité Corneille et l'Esprit qui tombe sur sa maisonnée – pour que Pierre en vienne à comprendre que l'Évangile s'adressait aussi aux Grecs.

Ce récit se trouve au chapitre 10 du livre des Actes des Apôtres. Et pour être sûr qu'on a bien lu ce qu'on a lu, Luc répète une deuxième fois la même histoire au chapitre 11 ! Lorsque Pierre est retourné à Jérusalem, les membres de l'Église lui ont demandé des comptes, et Pierre a raconté ce que le lecteur du livre des Actes sait déjà. Luc aurait pu se contenter d'écrire : « Pierre raconta à l'Église de Jérusalem les événements qui s'étaient déroulés à Joppé et chez Corneille », ça lui aurait permis d'économiser une page. S'il a répété le texte, c'est assurément qu'il avait une visée théologique.

Avant d'en venir à l'interprétation, deux remarques.

• Ce récit est important, car il nous aide à entendre l'épaisseur des murs de séparation entre les Juifs et les Grec[2]. Il a fallu trois interventions de l'Esprit pour que Pierre mette les pieds chez Corneille. Qui était Corneille ? Un païen ? Même pas, mais un craignant Dieu dont le texte dit qu'*il comblait de largesse le peuple juif et invoquait Dieu en tout temps*[3]. Et Pierre n'est pas allé chez Corneille pour parler de la pluie et du beau temps, mais pour lui annoncer l'Évangile. Ce récit nous permet de porter un autre regard sur les récits des évangiles dans lesquels Jésus se propose d'aller dans la

---

[1] Ac 11,9.

[2] Ép 2,14.

[3] Ac 10,2.

maison d'un autre officier royal qui avait un serviteur malade[4], ou celui dans lequel il partage la table des collecteurs d'impôts[5].

• Ce récit est probablement l'explication d'un épisode qui n'est pas raconté dans le livre des Actes des Apôtres. Au début du livre, nous voyons clairement que c'est Pierre qui est le responsable de l'Église de Jérusalem. Et puis, à partir d'un moment, on s'aperçoit que l'Église de la ville sainte n'est plus dirigée par Pierre, mais par Jacques, le frère du Seigneur. Le récit de la rencontre avec Corneille se trouve entre la dernière fois où Pierre est cité comme responsable de l'Église, et la première fois où c'est Jacques. L'explication traditionnelle est que Pierre a confié la direction de l'Église au frère du Seigneur afin de se consacrer pleinement à son ministère d'évangélisation. C'est possible, mais une autre hypothèse n'est pas impossible. Lorsque Pierre a fait son rapport à l'Église de Jérusalem, le livre des Actes écrit : *À ces mots, les auditeurs retrouvèrent leur calme et ils rendirent gloire à Dieu : « Voilà que Dieu a donné aussi aux nations païennes la conversion qui mène à la vie ! »*[6] Ils se sont peut-être réjouis, mais ils n'ont pas aimé avoir à leur tête un homme qui frayait avec les païens, et ils ont confié la responsabilité de l'Église à un dirigeant qui était plus respectueux de la séparation entre les Juifs et les Grecs.

Après avoir été raconté à deux reprises, ce récit va servir d'argument à Pierre au moment de l'assemblée de Jérusalem.

L'histoire est la suivante. Un conflit est apparu à Antioche à propos du baptême. Peut-on baptiser ceux qui ne sont pas circoncis comme l'ont été Corneille et les siens ? Certains membres de l'Église de Jérusalem se sont rendus dans les Églises fondées par Paul pour dire que les baptisés devaient être circoncis. La question soulevée n'est rien de moins que le lien entre la nouvelle Église et le judaïsme.

En refusant de baptiser ceux qui ne sont pas circoncis, les envoyés de Jérusalem inscrivent la nouvelle Église à l'intérieur du judaïsme, ce qui revient à dire qu'il faut commencer par être Juif si on veut être chrétien.

En acceptant de baptiser des non-circoncis, les Églises pauliniennes se présentent comme un nouveau peuple de Dieu qui rassemble tous ceux, Juifs et Grecs, qui partagent la foi en Jésus-Christ.

La question est fondamentale et la première Église a eu la sagesse de réunir une assemblée pour la trancher. On imagine que les

---

4 Lc 7,6.

5 Lc 5,29-30.

6 Ac 11,18.

deux partis ont affûté leurs arguments bibliques et théologiques pour présenter la défense la plus intelligente de leur position. Ils se préparent à en découdre lorsque Pierre prend la parole et… raconte sa rencontre avec Corneille[7]. Si l'Esprit a été envoyé à des incirconcis, il est difficile d'exiger de leur part la circoncision.

Après l'intervention de Pierre, Jacques a pris la parole et il a réinterprété théologiquement le discours de Pierre en le mettant en lien avec un passage du livre d'Amos qui décrit les temps messianiques par l'ouverture à toutes les nations.

Les deux modèles avaient leur légitimité et l'on peut trouver des arguments pour justifier l'un ou l'autre. C'est l'événement, le réel, qui a permis de trancher en faveur du second, lequel a ensuite été réinterprété théologiquement.

Le second événement raconté plusieurs fois dans le livre des Actes est la conversion de Paul.

## La conversion de Paul

L'autre doublet du livre des Actes est un triplet. C'est le récit de la conversion de Paul qui est raconté une première fois au chapitre 9, lors de l'événement lui-même ; puis qui est raconté par Paul à deux reprises, au moment de sa défense devant la foule de Jérusalem au chapitre 22 et lors de son témoignage devant le roi Agrippa au chapitre 26. Là encore, Luc aurait pu se contenter de dire « Paul raconta sa conversion ». Le lecteur aurait compris de quoi il parlait, et il aurait économisé quelques lignes.

Comme pour le récit de Corneille, la répétition a une raison théologique qui est de souligner l'importance de la théologie de la grâce. Cet épisode est en effet la signature de la théologie de Paul qui repose sur l'échec de l'économie religieuse de la loi.

Pour l'interpréter, il faut entendre qu'au commencement de la foi de Paul, se trouve une tragédie au sens premier du terme. Paul était persécuteur des chrétiens. Le livre des Actes ne cache rien de son comportement lorsqu'il écrit : *Saul ravageait l'Église, il pénétrait dans les maisons, en arrachait hommes et femmes et les faisait jeter en prison*[8]. On a le droit de faire mémoire des souffrances des victimes du persécuteur Saul.

---

[7] Ac 15,7-11.

[8] Ac 8,3.

S'il persécutait les chrétiens, ce n'est pas par perversité – la suite de son histoire montre que ce n'était pas un pervers –, mais parce qu'il était convaincu qu'il agissait au nom de Dieu, et que ce dernier lui demandait de combattre l'hérésie par tous les moyens. Et voici que, soudainement, sur le chemin de Damas, Paul fait une expérience spirituelle qui lui fait comprendre que ce qu'il croyait honnêtement faire pour Dieu, il le faisait en fait contre Dieu : *Saoul, Saoul, pourquoi me persécutes-tu*[9] ?

Nietzsche a dit que toute philosophie est une autobiographie, « mais une autobiographie déguisée et qui s'ignore ». Dans le cas de Paul, le lien entre sa théologie et sa biographie n'a rien de déguisé. Les grands points de sa pensée peuvent se relire comme une conséquence de cette expérience fondatrice, à commencer par sa lecture critique de la loi et sa théologie de la grâce.

Lorsque, dans l'épître aux Romains, Paul écrit à quelques versets de différence que *la loi est sainte juste et bonne*[10], mais que *le commandement qui mène à la vie se trouva pour moi mener à la mort*[11], il ne fait pas de la théorie, il fait écho à son expérience de vie. On comprend pourquoi il a été d'une grande intransigeance face à toutes les tentatives de vouloir remettre de la loi dans la première Église.

Il en est de même pour sa théologie de la grâce. Lorsque le Christ s'est révélé à Paul, ce n'est pas parce que ce dernier le méritait : la seule chose qu'il méritait est la colère de Dieu puisqu'il persécutait son Église. Si Paul, en tant qu'homme, ne méritait rien – bien au contraire – le don de Dieu qu'il a reçu sur le chemin de Damas est… un pur fruit de la grâce. Cette expérience l'a conduit à poser la grâce au commencement de sa théologie.

L'affirmation de la grâce première et la relativisation radicale de la loi ne sont pas pour Paul des opinions, elles se sont imposées à lui sur le chemin de Damas. Tout le travail théologique de Paul que l'on trouve dans ses épîtres est une interprétation de cet événement fondateur. Là encore, la construction théologique de Paul peut se considérer comme une tension entre cet événement et sa réinterprétation.

Dans le Premier Testament, nous trouvons la même articulation entre la pratique et l'élaboration théologique. Je voudrais l'illustrer avec la relecture du livre de Ruth.

---

[9] Ac 26,14.

[10] Rm 7,12.

[11] Rm 7,10.

## Le livre de Ruth

Ce livre est une histoire de migration et de fidélité. C'est une famille – un père, une mère, et deux garçons – qui s'exile au pays de Moab parce que la famine règne à Bethléem. Les deux garçons épousent des Moabites, mais le malheur s'abat sur cette famille. Le père et les deux garçons meurent. Restée seule, Naomi décide de rentrer à Bethléem. Une de ses belles filles l'accompagne. De retour au pays, Naomi envoie sa belle-fille glaner dans le champ d'un cousin. Comme ce dernier est généreux, Naomi envoie sa belle fille se coucher à ses pieds pour le séduire. Booz épouse Ruth. Un enfant est né de cette union et le texte dit qu'il a été élevé par Naomi qui l'a nourri.

Je me souviens d'une étude biblique dans l'Église dans laquelle j'étais pasteur et dont 75 % des membres étaient d'origine africaine. Au bout d'un moment une femme, béninoise, a dit : « Si je comprends bien, le livre de Ruth, c'est l'histoire de deux femmes qui font alliance et qui s'exilent pour ne pas mourir de faim. La plus âgée dit à la plus jeune : Essaye de trouver un riche. Débrouille-toi pour le séduire et épouse-le pour qu'on ne meure pas de faim. » Le résumé est un peu rapide, mais il n'est pas faux. La femme a ajouté : « Des histoires comme celle-là, dans les milieux de l'immigration, on en connaît tous ! » Et toute la table, composée d'émigrés, d'acquiescer !

Cette remarque pose une question redoutable. Si cette histoire est d'une banalité confondante… que fait-elle dans la Bible ? La question a été posée par les commentaires rabbiniques qui suggèrent que la réponse se trouve dans les derniers versets du livre[12]. Le livre de Ruth a été intégré dans le Canon pour nous expliquer pourquoi David avait une arrière-grand-mère moabite. Ce fait est à mettre en tension avec un verset du Deutéronome qui dit : *L'Ammonite et le Moabite n'entreront pas dans l'assemblée du Seigneur ; même leur dixième génération n'entrera pas dans l'assemblée du Seigneur. Il en est ainsi pour toujours*[13].

D'un côté la Torah, la partie la plus importante de la Bible hébraïque, déclare que le Moabite n'entrera jamais dans l'assemblée du Seigneur et de l'autre, le roi David, qui est une figure messianique, a une arrière-grand-mère moabite !

L'histoire de Ruth a permis une réécriture théologique que nous trouvons dans la réaction des habitants de Bethléem, qui déclarent à Booz : *Que par la descendance que le Seigneur te donnera de cette*

---

[12] *Le Midrash Rabba de Ruth*, Paris, Gallimard (Collection Tel), 2009, p. 14.
[13] Dt 23,4.

*jeune femme, ta maison soit comme la maison de Pèrèç que Tamar enfanta à Juda*[14].

Comment interpréter les propos des habitants de Bethléem ? Certes, dans le Deutéronome, il est écrit que jamais Moab n'entrera dans le peuple, mais, dans la Genèse, Tamar qui était une Cananéenne, qui en plus a été incestueuse comme la mère de Moab, et courtisane, est déjà entrée dans la généalogie du Messie. Leur clé herméneutique pour entrer dans la Torah n'est plus l'exclusivité du verset du Deutéronome, mais l'inclusivité de l'histoire de Tamar et de Juda.

Tamar et Pèrèç sont cités comme les ancêtres de Booz dans les derniers versets du livre de Ruth. Tamar partagera avec Ruth l'honneur de faire partie des quatre femmes que l'on trouve dans la généalogie de Jésus qui ouvre le Nouveau Testament[15].

## La théologie questionnée par le réel

En guise de conclusion, je voudrais schématiser ce que nous avons vu. D'un côté nous avons un pôle théologique autour de problématiques :

- Faut circoncire les Grecs convertis ?
- Quelle est la place de la Loi dans la première Église ?
- Comment maintenir la pureté de son identité ?

Ensuite le vécu s'invite dans cette réflexion théologique :

- L'Esprit est descendu sur Corneille et les siens alors qu'ils n'étaient ni circoncis ni baptisés.
- Sur le chemin de Damas, Paul entend que ce qu'il croyait faire au nom de Dieu, il le faisait contre lui.
- L'arrière-grand-mère de David était moabite.

Cette confrontation de la théologie avec le vécu a été à l'origine d'une réélaboration théologique.

- Jacques, dans le livre des Actes des Apôtres, a mis en valeur le message d'Amos pour souligner que l'Église était appelée à une ouverture sur l'universel.
- Paul a trouvé dans la figure d'Abraham un modèle de foi qui était antérieur à la loi, et sur lequel il a pu construire sa théologie.

---

[14] Rt 4,12.

[15] Mt 1,3.5.

- L'auteur du livre de Ruth a trouvé dans l'exemple de Tamar une justification de l'accueil des étrangers suite à une démarche de conversion, même si on appartient à un peuple exclu.

La tension entre deux pôles relève de la figure géométrique d'une ellipse qui aurait deux foyers qui sont en corrélation. Cette image de la corrélation a été utilisée pour évoquer la médiation entre la théologie et le réel.

Une théologie qui ne tiendrait aucun compte du réel serait autiste et se réduirait assez vite à n'être qu'une idéologie.

Une prise en compte du réel sans l'interroger par la révélation biblique donnerait une théologie qui serait *flottante et entraînée à tout vent de doctrine*[16]. Nous sommes appelés à maintenir ferme la tension entre notre enracinement dans les Écritures et l'écoute de ce que l'Esprit dit à notre temps.

■

## Questions à Antoine Nouis (après son exposé)

**Question :**

*Dans le cas de Job, le réel était douloureux, terrible. Et dans un sens, il a bien fait de ne pas tenir compte des circonstances qu'il a traversées. Je suis d'accord avec vous sur l'importance du réel, mais n'y a-t-il pas des exceptions ?*

**A. Nouis :**

Ma question était : « Comment le réel vient-il interroger ma théologie ? ». Dans le cas de Job, c'est la théologie de la rétribution de ses amis que le réel est venu interroger. On peut résumer leur discours ainsi : « S'il arrive tellement de malheurs, c'est par ta faute ; repens-toi et Dieu aura pitié de toi ». Discours théologique dominant, naturel (« Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il m'arrive tout cela ? ») ; et dans lequel Job refuse d'entrer, qu'il combat, parfois pathétiquement. Même s'il se reconnaît pécheur, il refuse d'articuler faute et épreuve. Son réel, c'est que même en tant que juste, il a été éprouvé.



[16] Ép 4,14.

Réel qui vient contester la théologie naturelle de la rétribution. Lu ainsi, le livre de Job peut illustrer mon propos.

**Question :**

*Les exemples ne manquent pas de réels qui viennent heurter nos convictions et nos dogmes. Puisque nous réfléchissons à la manière de communiquer l'Évangile à nos contemporains, ne faudrait-il pas poser cette question « en interne » avant d'interpeller nos contemporains ? Par exemple, au sujet de la peur que nous pouvons éprouver au quotidien et qui interroge notre confiance en Dieu. Il en est de même des fruits de l'Esprit que nous ne portons pas !*

**A. Nouis :**

La question se pose à deux niveaux ! D'abord à toutes nos Églises : comment est-ce que le message que je proclame rencontre la réalité ? Et ensuite à chacun d'entre nous. Nous ne sommes pas là pour débiter simplement un discours spirituel, aussi fin, juste et équilibré soit-il.

Où sont les lieux en Église où nous pouvons poser ce genre de question, confier les difficultés de notre foi ? Des lieux à la fois intimes et bienveillants pour aborder des questions pas faciles à entendre, et qui contestent le discours dominant de l'Église. Selon les confessions, différentes réponses sont apportées (groupes de partage, Églises de maison, communautés, etc.).

**Question :**

*Quelle serait « l'expérience fondatrice » de Jacques qui a justifié la rédaction de son épître et l'articulation qu'il fait de la foi et des œuvres, de la grâce et de la loi ?*

**A. Nouis :**

Quand, à la fin des Actes, Paul arrive à Jérusalem pour y apporter le fruit de la collecte récoltée au profit des pauvres de l'Église qui s'y trouvent, il rencontre Jacques et les anciens, relate les fruits de son ministère (qui prendra fin avec son arrestation à Jérusalem). Ses interlocuteurs lui disent que des milliers de Juifs y ont rejoint l'Église (Ac 21,20). À ce moment-là, il est probable que le nombre de membres de l'Église de Jérusalem dépassait celui des Églises

fondées par Paul. Le ministère de Jacques a eu une vraie fécondité, dans le cadre d'un christianisme resté attaché aux règles du judaïsme. Nous savons qu'historiquement, le modèle de Paul a fini par s'imposer et devenir le modèle dominant (« grâce » à Vespasien et Titus qui par le sac de Jérusalem en 70 ont décimé l'Église jérusalémite). En tant que protestant, je suis « enfant de Paul » mais j'entends aussi toute la valeur de Jacques. Flavius Josèphe évoque le martyre de Jacques dans l'un des rares passages où il parle de l'Église primitive. Même les pharisiens ont protesté auprès du Gouverneur romain contre sa mise à mort.

■

# Dire l'Évangile dans une société laïque (postmoderne)

par Erwann CLOAREC,
*pasteur de la Fédération des Eglises Évangéliques Baptistes de France à Lyon*

## Introduction

J'ai été frappé, en mai 2015, par l'intervention du pasteur Laurent Schlumberger, président de l'Église protestante unie de France, par laquelle il expliquait aux médias les motifs de la décision récente du synode de cette Église, autorisant la bénédiction des couples de même sexe[1] : « L'Église cherche par là à mieux aller à la rencontre de nos contemporains, à les rencontrer là où ils en sont dans leurs questions et leurs interrogations ». Et expliquant la démarche missionnaire afférente à cette décision, Laurent Schlumberger de rajouter : « Nous passons (ainsi) d'une Église de membres, dans l'entre soi, à une Église de témoins ».

Toute légitime que cette démarche missiologique soit – vouloir contextualiser l'Évangile, s'adapter au contexte dans lequel nous nous situons pour mieux atteindre nos contemporains –, elle met néanmoins en lumière pour nous les possibles écueils et les tensions afférents à tout travail de contextualisation du message de l'Évangile, pris en tension entre deux pôles, deux exigences : le pôle contextuel (exigence d'adaptation, de souplesse, d'efficacité, de créativité) et le pôle biblique (exigence de fidélité). Et au regard de cette tension, dans le travail de communication qui nous occupe, notre meilleur allié sera la démarche dite de la *contextualisation critique*.

Une méthode qui assume bien sûr l'importance d'analyser, de connaître et de s'adapter au contexte culturel dans lequel nous évoluons. Mais sans s'y plier pour autant. Sans faire de concession. Intégrant ainsi une évaluation critique de la culture à la lumière de l'Écriture. Autrement dit, elle implique une démarche de communication transculturelle qui est à la fois attentive aux données contextuelles *et*

[1] Décision du synode de *l'EPUdF* en date du 17 mai 2015.

aux données bibliques. Ceci dans le cadre d'un processus de discipulat progressif et suivi, par lequel nous allons bien chercher nos contemporains là où ils sont, là où ils en sont, les appréhendant avec leur vision du monde, leurs représentations, mais pour les conduire progressivement, par étapes, vers une vision biblique du monde. Apprentissage patient et exigeant pour chacune des parties.

Ce préalable étant fait, *quel est notre contexte aujourd'hui, celui dans lequel nous sommes appelés à dire l'Évangile de Jésus-Christ ?*

Pour le dire à grands traits, il est celui d'une société sécularisée, postchrétienne, laïque (c'est-à-dire, où Dieu est absent de l'espace public, de la production des savoirs, des valeurs et des normes communes). Une société dite postmoderne qui a opéré, indubitablement, un changement de paradigme notable et durable depuis les années 60. Changement qu'il nous faut intégrer dans notre communication de l'Évangile, et que Brian McLaren, figure controversée de l'Église émergente, résume ainsi, et plutôt bien :

« Depuis Descartes et le Siècle des lumières, les hommes ont cru à la toute-puissance de la raison. Ils pensaient que la vérité était universelle et accessible à l'homme. Mais les temps modernes touchent à leur fin. Aujourd'hui, nous entrons progressivement dans la postmodernité, qui abandonne l'illusion de la connaissance universelle, aussi bien en morale qu'en religion, mais aussi en science. Ce rejet de toute connaissance universelle provient de la prise de conscience du fait qu'il n'existe aucun point de vue de nulle part. Toute connaissance est située, c'est-à-dire s'inscrit dans un contexte, dans une situation historique, dans des conditions socio-économiques. C'est toujours MA connaissance et non pas LA connaissance. Ainsi, toute approche est partielle et fragmentaire. Cela va de pair avec la valorisation de l'expérience subjective, personnelle, contre l'exaltation du raisonnement universel, typiquement moderne. Au final, on ne demande plus : Est-ce vrai ? Mais est-ce pertinent ? Est-ce authentique ? »[2].

Là où la prémodernité était déterminée par le passé, la tradition ; là où la modernité avait la passion de l'avenir, du progrès, par la raison triomphante qui devait amener à coup sûr l'humanité vers des lendemains qui chantent, l'homme postmoderne ne s'intéresse qu'au présent. Ce qui compte pour lui, c'est l'expérience présente, ici et maintenant. Il vit dans l'immanence, sans référence à un au-

---

[2] Cité par Lydia Jaeger, « Entre modernité et postmodernité, faut-il réinventer l'Église ? », *La Revue Réformée*, 243/2007, p. 35.

delà ou un au-deçà de soi. Il est là et il veut vivre, et bien vivre. C'est la fin des métarécits, des idéologies. Le champ de l'espérance se rétrécit. Les structures de pensées globales et les structures d'autorité se dissolvent. Chaque personne devient un microcosme moral et philosophique singulier, aux convictions « liquides », contradictoires et changeantes ; chacun sculptant son projet d'existence comme on sculpte son corps, sans référence à une quelconque vérité objective qui nous précéderait ou nous dépasserait.

Ce qui compte finalement, c'est que *ma* vérité existentielle puisse être en phase avec les besoins de ma personne, en phase avec mes aspirations profondes pour une vie épanouie, dans le concret de mes conditions d'existence. Appliquée à la spiritualité, cela donne ce qu'en exprime André Comte-Sponville : « Au fond, la spiritualité sert à vivre le mieux possible l'expérience du présent, l'ici et maintenant qui est aussi une expérience d'éternité »[3].

En contrechamp, contrastant sévèrement avec cette approche relativiste, pluraliste, immanente et expérientielle de l'existence, l'offre religieuse traditionnelle, et d'une manière générale tout discours religieux, philosophique, moral prétendant à l'universalité, devient suspect. Il se retrouve immédiatement discrédité, perçu comme délétère, facteur de division et de cloisonnements insupportables.

L'apologète chrétien Alister McGrath l'exprime ainsi : « Une prétention à une vérité normative doit être censurée comme étant impérialiste et facteur de divisions… La prétention de quelque groupe ou individu que ce soit de détenir exclusivement la vérité doit être traitée comme l'équivalent intellectuel du fascisme »[4].

Dans ce contexte à la fois sociopolitique, épistémologique et philosophique nouveau, comment pouvons-nous donc annoncer l'Évangile, *que dire et comment le dire*, et dans quelles sphères même est-il d'ailleurs encore possible de le faire ? Autrement dit, quelles sont les implications de ce contexte quant à la possibilité même du témoignage chrétien dans notre société, alors que nous observons depuis quelques années des crispations autour de la laïcité ? Nous chercherons d'abord que dire et comment réagir face à ce contexte. Puis nous examinerons les implications de ce contexte laïc postmoderne (je tiens les deux ensemble pour dire la spécificité de notre contexte français) quant à la forme et au contenu de notre témoignage personnel et communautaire.

---

[3] André Comte-Sponville, « Moi, athée, qui me délecte des mystiques », *Actualité des Religions*, mai 2001, p. 19.

[4] Alfred Kuen, *Les défis de la postmodernité*, Saint-Légier, Bayard, 2006, p. 90.

## 1. La possibilité du témoignage chrétien en contexte de laïcité

Je le disais, nous assistons ces dernières années à un durcissement notable dans l'interprétation et l'application du principe de laïcité, malheureusement abondamment relayé et légitimé dans les discours médiatiques et politiques. L'actualité est chaude en la matière : port des signes religieux, prières dans la rue, questions de la célébration des fêtes religieuses et des menus dans les cantines, crèches de Noël, polémique autour de la question du genre, charte de la laïcité à l'école, éviction des religieux du Comité consultatif national d'Éthique, etc. La tendance générale est à l'évacuation de l'expression religieuse de l'espace visible et au renvoi de celle-ci dans la sphère de l'intime. « Restez discrets et vous serez bien vus » pourrait résumer l'adresse de la postmodernité aux religieux de toutes sortes. C'est la religion hors du champ social, ou « Cachez ce saint que je ne saurais voir ». Les libertés sont clairement malmenées dans cette compréhension malheureuse (et falsifiée !) de la laïcité. Liberté de culte, de religion, de conscience, d'expression. Michel Onfray exprime bien ainsi l'air du temps : « La laïcité se bat pour permettre à chacun de penser ce qu'il veut, de croire à son dieu, pourvu qu'il n'en fasse pas état publiquement »[5].

Or, la laïcité n'est pas cela ! Bien au contraire, son plus beau combat devrait être la défense de nos libertés fondamentales : liberté de croire ou de ne pas croire, liberté de le dire dans tous les cas… et de vivre en conséquence, sans être inquiété ou intimidé d'une quelconque manière, ni sommé de vivre sa foi en secret ou d'avoir honte de ses convictions essentielles. Il y a là un combat à mener : travailler à la réhabilitation, dans la société comme dans l'Église, d'une juste compréhension de la laïcité. Rappeler, revaloriser ce principe de liberté qu'était la laïcité en ses origines, dans la voie d'apaisement qu'elle avait choisi en 1905 en France. L'enjeu spirituel n'est pas mince : beaucoup de nos paroissiens ou de nos amis croyants semblent comme tétanisés, rendus muets par cette chape de plomb indue qui leur est imposée. Intimidés, ils n'osent pas, ils n'osent plus.

Dire l'Évangile dans une société laïque, c'est, ainsi, d'abord travailler à pouvoir le dire, et se sentir libre de le dire et de le vivre dans la société, à visage découvert, au nom même de la laïcité, précisément. Cessant de nous laisser intimider, de nous autocensurer bien souvent, ou de nous laisser tromper dans tous les cas par une pré-



[5] Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Paris, Grasset, 2006, p. 278.

sentation falsifiée de celle-ci. Ce réapprentissage doit commencer d'abord, je le crois, dans nos Églises, par un enseignement adapté qui vise à décomplexer la parole de témoignage des croyants. En donnant des clefs de compréhension et de communication utiles pour habiter ensemble d'une manière juste, intelligente, informée, et en même temps respectueuse, l'espace de la laïcité. Ceci dans toutes les sphères de la vie sociale : à l'école, à l'université, au travail, dans la rue, etc. Il y a là certainement un levier, je le crois, pour revitaliser et décomplexer le témoignage des croyants.

Aussi, reprenant un condensé du petit livre que j'ai écrit sur le sujet[6], et me référant à Jean Baubérot et Micheline Milot[7], deux autorités académiques incontestables en la matière, j'aimerais donner rapidement maintenant quelques éléments sur cette question.

## *1.1. Les quatre points cardinaux de la laïcité : deux moyens, deux résultats*

Je crois que si nous tentions un sondage auprès de nos concitoyens pour saisir ce qu'ils entendent par cette notion de laïcité, c'est très probablement le principe de séparation de l'Église et de l'État qui en ressortirait. Pour autant, la laïcité n'est-elle que cela ? Ce dispositif de séparation constitue-t-il l'alpha et l'oméga de la laïcité, ou seulement un moyen utile en vue d'atteindre d'autres buts ?

Jean Baubérot et Micheline Milot montrent bien dans leur ouvrage que dans les différents contextes nationaux qui ont présidé à la naissance de ce principe laïc, l'idée de séparation de l'Église et de l'État n'est en réalité venue que dans un second temps. Et ceci pour servir d'autres finalités premièrement recherchées dans l'histoire. Autrement dit, et c'est ce qui, pédagogiquement, est résolument pertinent dans leur présentation, c'est que cette séparation est loin d'être le critère ultime, voire le principe absolutisé (idolâtré ?) de la laïcité. Toute utile qu'elle soit, la séparation de l'Église et de l'État n'est finalement qu'un moyen dont celle-ci se dote pour servir un bien plus grand. Ce bien, quel est-il alors ?

### *1.1.1. Deux fins : la liberté de conscience, l'égalité entre tous les citoyens*

Ce bien recherché se décline en deux parties fondamentales et

[6] Erwin Cloarec, *Laïcité : athéisme d'État ou principe de liberté*, coll. Croire et Lire, Paris, Croire-Publications, 2015.

[7] Jean Baubérot et Micheline Milot, *Laïcités sans frontières*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.

fondamentalement solidaires, qui correspondent ainsi aux deux buts (et aux deux valeurs essentielles) de la laïcité : *la liberté de conscience* et *l'égalité entre tous les citoyens*.

Après des siècles d'histoire occidentale, au cours desquels l'Église et l'État se sont partagés, de manière imbriquée, le règne sur les individus et leurs consciences, émerge au XVI^e siècle, avec l'humanisme et le mouvement de la Réforme protestante, une nouvelle donne. De nouvelles façons de penser émergent. Se pose ainsi une question nouvelle : Comment gérer politiquement cette pluralité de consciences émergente ? Comment faire et vivre ensemble lorsqu'on ne pense plus de la même façon ?

Le premier réflexe, afin de faire face à cette pluralité émergente, va être de « confessionnaliser » les territoires, de les marquer théologiquement. À tel prince, telle religion. Des ghettos confessionnels se forment ainsi partout en Europe, précipitant dès lors le continent dans les tristement célèbres guerres de religion, qui marqueront tragiquement son histoire (nous parlerions aujourd'hui de « choc des civilisations » ; gageons que nous saurons résoudre autrement notre situation actuelle...).

Considérant cet échec amer de la *confessionnalisation* des territoires, émerge alors au XVIII^e siècle – avec Locke, Voltaire, Jefferson et d'autres – l'idée de pouvoir vivre en un même lieu avec des convictions théologiques pourtant différentes, sans écraser l'autre ni souhaiter le bouter hors de « son » territoire. Le concept politique de la *liberté de conscience* vient alors au jour. Avec son corollaire, indispensable : le *principe de l'égalité entre tous les citoyens*. Autrement dit, le fait de garantir à chaque ressortissant sur le territoire national une égalité de traitement, quelles que soient ses convictions ou ses appartenances. Sans être inquiété, sommé de se conformer ou de partir. Autrement dit, l'assurance pour les minorités de n'être pas seulement *tolérées*, mais de jouir d'une pleine citoyenneté et d'une pleine liberté, celle de croire, de partager sa foi et de vivre en conséquence avec celle-ci.

#### *1.1.2. Deux moyens : la séparation de l'Église et de l'État, et le principe de neutralité de l'État.*

À partir de là, la pensée politique s'est progressivement étoffée au fil de l'histoire. Afin de permettre à chacun de bénéficier *concrètement* de ces nouvelles valeurs de liberté et d'égalité, l'État se devait alors nécessairement de renoncer à se lier d'une manière préférentielle à tel ou tel groupe dans le corps social. Renoncer à définir sa politique ou la loi commune en fonction des valeurs particulières de

celui-ci. En somme, renoncer à être prescripteur d'une vérité ou d'une moralité particulière, pour se concentrer sur le cœur de sa mission : mettre en place les conditions de la vie commune et organiser matériellement le vivre ensemble, en considération de l'intérêt général.

Ainsi, au fil du temps, les principes de *séparation entre les pouvoirs politique et religieux* et de *neutralité de l'État* (c'est-à-dire son impartialité à l'égard de toutes les appartenances philosophiques ou spirituelles) se sont élaborés et ont pris corps progressivement dans le corpus de la loi commune comme les deux moyens nécessaires à l'établissement de ce régime de liberté.

C'est ainsi que l'État, dans les différents contextes de l'émergence de ce nouveau principe d'organisation de la vie sociale, s'est affranchi petit à petit, et de manière concrète, de la tutelle religieuse, permettant par là-même aux religions de gagner en liberté, l'État renonçant à se mêler des affaires confessionnelles. Pour le bénéfice de chacun, une ligne de démarcation s'est ainsi construite – un *mur de séparation*, comme le dira Thomas Jefferson –, entre d'un côté l'Église et de l'autre l'État. À charge pour celui-ci d'édicter la loi commune ; à charge pour celle-là de prescrire ce qui relève de la transcendance, de l'espérance, du sens et de la vie bonne.

En outre, par le principe de la neutralité de l'État, il nous est dit que celui-ci renonce à prendre parti pour telle ou telle option spirituelle, philosophique ou religieuse. Il est impartial entre toutes. Cela implique aussi l'absence d'attitude négative ou d'hostilité de la puissance publique à l'égard des cultes et des pratiques religieuses. Couplée au principe de séparation, c'est la garantie pour chaque citoyen de disposer entièrement de sa liberté de conscience et d'expression sans être inquiété, intimidé ou menacé d'une manière ou d'une autre dans l'exercice de ses droits et libertés fondamentales : vivre et exprimer ses convictions essentielles, qu'elles soient croyantes ou non-croyantes.

Je crois que nous avons là, grâce à cette remise en perspective d'une juste compréhension de la laïcité au service des libertés, une clef de communication utile pour mettre à mal cette chape de plomb que l'on voudrait nous imposer, ce silence que l'on voudrait nous intimer.

Dire l'Évangile dans une société laïque, c'est possible… Mais il va falloir y travailler ! Et en bonne contextualisation critique, ne pas le faire en jetant le bébé de la laïcité avec l'eau du bain, mais plaider pour la liberté de la foi, à partir et au nom même de la laïcité. En mettant en résonance dans notre communication la valeur de liberté que nos contemporains recherchent (promue par une laïcité bien comprise), et

celle qui est au cœur de l'Évangile. L'Évangile de liberté, l'Évangile qui nous invite à un choix. La rencontre avec un Dieu qui ne s'impose pas, mais qui aime et nous invite à la vie, et une vie libre avec lui.

Terminons en questionnant, dans ce sens, deux concepts clefs, sans cesse brandis par les tenants d'une laïcité « musclée », et fort mal compris au demeurant : les notions de *sphère publique* et de *sphère privée.*

## *1.2. Sphère privée et sphère publique*

Une émission « culte » du service public de la télévision en France, *Vie privée, vie publique*, mettait en scène sous forme d'interview des confidences de célébrités. À cette occasion, elles ôtaient le voile et nous révélaient des éléments de leur intimité. Le masque de l'acteur tombait et nous accédions alors aux profondeurs de l'humain. De plus en plus, dans le discours médiatique et politique, certains invoquent ces deux notions – celle de *vie publique* et de *vie privée*, ou encore de *sphère publique* et de *sphère privée* – pour justement tenter de refouler l'expression religieuse dans la sphère de l'intime : dans le for intérieur (le cœur), au domicile (privé) ou entre les quatre murs des lieux de culte. L'homme croyant est ainsi coupé en deux, sommé de garder dans le secret, pour soi, ce qui le constitue en profondeur et de présenter, tel un acteur, un masque lisse et conforme pour la vie en société. Celui de la République, égal entre tous. Avec pour intention foncière, pensons-nous, de gommer les particularités, ou en tout cas de faire comme si elles n'existaient pas. Ceci visant à consolider dans l'imaginaire social la pensée selon laquelle nous serions identiques, et par là unis (c'est une unité à bon marché !).

Pour aller à contresens, ce qui peut nous aider ici dans notre communication, c'est de pointer le fait que la mobilisation de ces deux notions de sphère publique et de sphère privée dans le but de comprimer les libertés d'expression religieuse procède d'un contresens radical.

Je m'explique. Bien loin d'être en réalité des catégories *spatiales* (distinguant entre les lieux où nous pouvons *être avec nos particularités*, et les lieux où nous devons jouer notre rôle social, présenter le masque de la conformité, dire les choses qu'il faut dire ou encore s'habiller comme il convient), ces deux notions ont d'abord été, dans le vocabulaire de la philosophie politique, des concepts d'ordre juridique.

*Qu'est-ce à dire ?* Tout simplement qu'il y a et doit y avoir, dans une juste compréhension de la laïcité : d'un côté ce qui relève

de la *sphère publique* (celle de la loi *commune* à tous – autrement dit le sanctuaire de l'État, de la Loi et des institutions publiques, sanctuaire qui ne saurait être approprié ou déterminé par une religion ou un groupe confessionnel particulier), et de l'autre ce qui relève de la *sphère privée* (c'est-à-dire ce qui est *propre* à chacun : ces libertés irréductibles des citoyens auxquelles, par définition aucune restriction ne saurait être admise, si ce n'est le respect de l'ordre public et des libertés d'autrui).

L'idée de porter atteinte aux libertés religieuses au nom de ces notions est donc une aberration. Au contraire, le dispositif de la laïcité par ces notions de *sphère publique* et de *sphère privée* est là pour permettre à chacun, sous cet espace juridique commun, et dans l'espace de sa liberté propre, de vivre sa foi et de la partager sans restriction. Et ceci dans toutes les sphères de la vie sociale. Là encore, un bon travail de contextualisation critique nous invite à parler le langage de la liberté, de la laïcité. De se saisir de ces concepts légitimes – sphère privée, sphère publique – mais en les réorientant vers l'usage de la liberté de la foi.

Je le redis, l'enjeu spirituel n'est pas neutre, il en va de la vitalité de notre témoignage et de l'essor de l'évangélisation en France. Même si Dieu évidemment n'est pas lié à un contexte favorable et paisible pour diffuser son Évangile, n'oublions pas que nous sommes tout de même invités à prier et agir dans ce sens par Paul : « Je recommande donc, avant tout, qu'on fasse des demandes, des prières, des supplications, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et tous ceux qui détiennent l'autorité, afin que nous menions une vie calme et paisible en toute piété et dignité. Voilà ce qui est beau et agréable aux yeux de Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité »[8].

Travailler à pouvoir dire, d'une manière décomplexée, paisible et libre l'Évangile dans un contexte laïc, à partir du langage de la laïcité, c'est possible. Nous venons de le voir.

Nous aimerions maintenant, dans une seconde partie, nous intéresser, toujours dans un effort de contextualisation critique, aux implications de ce contexte laïc postmoderne sur les formes et le contenu de notre témoignage chrétien.

---

[8] 1 Tm 2,1-3 (TOB).

## 2. Les formes et le contenu du témoignage chrétien dans une société laïque postmoderne

Appuyé sur des réflexions empruntées au mouvement de l'Église émergente, j'aimerais dans cette partie esquisser quelques réflexions et pistes utiles pour penser le témoignage de l'Église dans le contexte de notre société française. Nous travaillerons dans trois directions :

- Le témoignage d'une Église « missionnelle » et « incarnationnelle »
- Le témoignage d'une Église hospitalière et expérientielle
- Le témoignage d'une Église pour s'engager

### 2.1. *Une Eglise missionnelle et incarnationnelle*

Le missiologue Jean-Georges Gantenbein exprime bien, me semble-t-il, les tentations qui traversent nos Églises aujourd'hui dans leur présence au monde : « La problématique de la séparation de la vie publique et de la vie privée dans nos sociétés européennes est traitée dans ce critère. Il convient d'éviter tout regard nostalgique en direction de la restauration d'une société 'chrétienne', ainsi que tout isolement des chrétiens dans la sphère privée. L'Évangile doit rester une vérité publique, sinon on le prive de l'annonce missionnaire même »[9].

S'il emploie les catégories sphère privée/sphère publique dans un autre sens que les concepts juridiques que nous évoquions tout à l'heure, Jean-Georges Gantenbein vise juste. Si l'interprétation postmoderne du principe de laïcité pousse l'Église au repli sur elle-même, l'invite à demeurer recluse entre ses quatre murs, nous serions fautifs de nous laisser enfermer dans cette conception.

Sans pour autant retomber dans nos vieux démons hégémoniques – cette fameuse tentation que dénonce Jésus de vouloir établir le Royaume de Dieu sur terre –, nous sommes pour autant appelés par l'Évangile à poser autour de nous les signes de ce Royaume dans la société présente. Être une Église se tenant à égale distance de la tentation de la puissance et de celle du retrait, mais présente. Une Église aimante, servante, une Église « sel et lumière », concernée et impliquée dans le tissu social, associatif et citoyen de sa ville, de son quartier. En un mot, une Église tournée vers la *praxis* et vers la vie

[9] Jean-Georges Gantenbein, « Mission en Europe », in *Bible et mission*, Charols, Excelsis, 2012, pp. 216-217.

présente. Et les réflexions sur l'Église émergente montrent bien combien la mentalité postmoderne est sensible à la *praxis* justement, à un principe de congruence entre l'être, le dire et le faire.

Nous l'avons vu en effet, de par son approche pragmatique et holistique de l'existence, et au regard de son exigence d'authenticité, l'homme postmoderne n'est plus intéressé par les grands récits, la tradition ou l'espérance qui console, mais il est intéressé par le réel. Il veut expérimenter une communauté et goûter à une spiritualité qui change la vie, ici et maintenant. Une spiritualité qui fait autant qu'elle dit, et qui va l'aider à vivre mieux. Il recherche non pas ce qui est vrai, mais ce qui fonctionne. Ce qui va lui faire du bien. Non pas ce qui est juste, mais ce qui sonne juste.

L'Église qui parviendra à toucher nos contemporains est ainsi une Église « missionnelle », une Église mettant en son cœur la mission, une Église parvenant à sortir d'elle-même pour aller sur le terrain de la vie et des besoins sociaux de son environnement immédiat. Une Église intentionnelle et « incarnationnelle » qui va rechercher, de manière créative, à être socialement et culturellement pertinente. Une Église qui n'aura pas peur de faire tomber les barrières entre le sacré et le profane. Bref, une Église présente pour le monde, qui n'hésitera pas à relever les manches, en considérant et en s'engageant face aux besoins de la ville, du quartier, des familles présentes dans son environnement. À défaut, son discours sonnera creux et échouera face aux exigences postmodernes.

À ce titre, les initiatives seront aussi diverses que les contextes socioculturels dans lesquels évolueront nos communautés. Les actions socialement et culturellement pertinentes ne seront ainsi pas les mêmes dans le quartier du Marais qu'en Seine-Saint-Denis, mais dans tous les cas, en paraphrasant Malraux, « l'Église du XXIe siècle devra offrir un témoignage incarné ou ne sera pas ».

Pour autant, si l'Église doit sortir d'elle-même, travailler à sa visibilité, sa corporalité sociale, la prise en compte du contexte contemporain nous invite à considérer néanmoins qu'aujourd'hui les actions d'évangélisation extérieures (prédication de rue, tractage, etc.) sont globalement perçues comme transgressives et agressives par nos contemporains. Il faut, me semble-t-il, y être sensible pour déployer l'essentiel de notre énergie au bon endroit. Voici ce qu'en dit André Pownall : « Nous avons été frappés par le témoignage d'Ernest Strupler. De la distribution de tracts, le porte-à-porte et la prédication dans la rue, il a fait évoluer ses méthodes d'action vers l'atelier de bougies, le stand de commerce équitable et la soirée crêpes. Son enfant spirituel, André Schwab, après avoir longtemps prêché dans la rue

avec son orgue de barbarie, a pris conscience qu'il ne touchait que les marginaux et les originaux, et s'est tourné vers une forme d'évangélisation moins directe, mais nettement plus porteuse, l'animation du bar 'L'équitable', où il propose aux clients 11 parfums d'expresso ! On observe que les hommes postmodernes ressemblent plutôt à des chats (ayant besoin de leur espace protégé, et préférant faire le premier pas vers l'autre) qu'à des chiens (qui se laissent approcher plus facilement) »[10]. Ainsi aujourd'hui, c'est plutôt le « viens et vois » dans la communauté (viens expérimenter, vivre avec nous, goûter) qui va fonctionner. C'est le témoignage et l'invitation à l'Église, dans le cadre d'une relation amicale, qui vont faire la différence. D'où l'importance d'œuvrer d'un côté à encourager les croyants à une parole de témoignage décomplexée dans les différents contextes de vie (ce que nous avions fait dans la première partie), tout en travaillant dans le même temps à ce que la communauté locale soit visible socialement et repérée positivement (ce que nous venons de voir dans cette section). Ce travail préalable accompli, c'est toute la question de l'accueil de ces personnes en recherche qui est maintenant posée.

## *2.2. Une Église hospitalière et expérientielle*

Là où les modernes étaient globalement méfiants à l'endroit de la spiritualité, l'homme postmoderne est plutôt ouvert et disponible à l'expérience, notamment à l'expérience spirituelle. C'est une bonne nouvelle ! Tout comme dans l'émission télévisée *Rendez-vous en terre inconnue*, avec Frédéric Lopez, nos contemporains partiront volontiers à l'aventure, ils sont ouverts au champ spirituel par nature. À partir du moment où ils l'inscriront dans une démarche librement choisie, ils ne rechigneront en effet pas à venir défricher, découvrir de nouveaux territoires. Voir, tester, expérimenter telle ou telle offre de spiritualité.

À cet effet, ce que suggèrent les réflexions sur l'Église émergente, c'est que le culte constitue la porte d'entrée naturelle pour le faire. Il est en effet le lieu par excellence où toute l'expression de la foi est disponible et où le tout de l'homme peut être impliqué : le corps, l'intelligence, les émotions dans des expériences aussi diverses et significatives que l'écoute et l'évaluation d'un discours, la prière participative, l'implication émotionnelle et corporelle dans le chant ou encore l'interaction sociale avec une communauté aimante (dimension

---

[10] André Pownall, « Les changements de la seconde moitié du vingtième siècle », in *La mission de l'Église au XXI*e *siècle*, Charols, Excelsis, 2010, p. 56.

holistique correspondant à l'attente postmoderne, l'intelligence ne constituant qu'une partie de l'expérience humaine). Le culte est ainsi le média par excellence pour *faire l'expérience* de Dieu et « tester », par soi-même, au milieu de la communauté de la foi, cette fameuse congruence que nous évoquions entre l'être, le dire et le faire.

Ainsi peut se réaliser le témoignage d'une communauté visible, ouverte, attractive et authentique qui manifeste et accueille la vie de Dieu au cœur de son culte. Sans fard, ni complexe. Exactement, au fond, comme l'Église de Jérusalem, qui ne déployait pas de programme spécifique d'évangélisation vers l'extérieur, mais qui manifestait en son sein la foi et les signes du Royaume et par là trouvait simplement la faveur du peuple. À cette communauté, Dieu ajoutait par là, chaque jour, ceux qui étaient sauvés[11].

Forts de cette conviction, faut-il alors que nous fassions évoluer nos cultes, par souci d'hospitalité, d'accessibilité, les mettre à la portée de nos contemporains en recherche, eux qui, sans arrière-plan chrétien bien souvent, n'ont pas accès à nos codes sémantiques et liturgiques ? Faut-il même faire du culte dominical, à la façon du modèle de l'Église *Willow Creek* à Chicago, un culte d'évangélisation, visant cet objectif et cet objectif seulement, les lieux d'édification de la foi des croyants étant pensés hors du culte ?

À cet effet, nous entendons beaucoup parler en ce moment de cultes alternatifs, pensés, d'une manière ponctuelle ou structurelle pour les non-croyants. Une fois par mois, par exemple, l'accent du culte est mis sur l'accueil, sur l'adaptation et l'innovation liturgique, le message adapté quant à sa forme et son contenu pour être culturellement pertinent. Tout ceci est évidemment à encourager mais il faut relever un écueil possible, une tension sur ce chemin, entre la nécessité d'hospitalité, de rendre notre culte le plus lisible et audible à nos contemporains (pour qu'ils n'en soient pas exclus), et la prise en compte du fait que ceux-ci viennent nous rencontrer et nous découvrir tels que nous sommes en vérité. Gardons en effet à l'esprit que les hommes et les femmes de la postmodernité ont à la fois une soif d'expérience (participative), mais aussi une exigence d'authenticité. Et cela implique toute une réflexion quant à la forme du culte en contexte postmoderne.

– Il doit être accessible (pour que l'expérience soit possible), sans pour autant sonner faux (il nous faut donc assumer ce que nous sommes et vivons habituellement). Nous ne sommes ainsi pas obligés de verser dans le pédagogisme de base ou de lisser/falsifier nos

11 Actes 2,42-47.

pratiques. Le postmoderne est même sensible à la catégorie du « mystère », du sacré ; s'il ne comprend pas tout, il ne nous en tiendra pas rigueur…

– Il doit être participatif, centré sur l'expérience, intégrer des éléments narratifs, des supports visuels et audiovisuels, offrir de la convivialité, de la relation, de la connexion (les uns aux autres, à l'Esprit Saint, voire au sens numérique du terme).

Voici ce qu'en dit le théologien adventiste Gabriel Monet qui a consacré sa thèse de doctorat à l'Église émergente : « La créativité liturgique étant une clé pour combler le fossé entre l'expérience ecclésiale et le reste de la vie… D'un point de vue concret, voici quelques-unes des pratiques mises en œuvre par ces Églises émergentes centrées sur l'innovation liturgique : une attention particulière à l'espace, l'environnement, l'ambiance et le contexte du culte ; un usage créatif des nouvelles technologies, du multimédia, des arts et du symbolisme ; une dynamique participative et une prudence vis-à-vis d'un leadership trop marqué ; une préférence pour les approches narratives et les témoignages par rapport aux sermons monologues ; un usage éclectique de toutes sortes de ressources liturgiques de différents lieux, de différentes traditions, de différentes époques ; un rétablissement de rites pour un vécu multisensoriel ; une grande ouverture à l'expérimentation et un goût pour le caractère provisoire des choses »[12].

L'image du repas et de l'hospitalité est ici intéressante pour signifier cette tension à garder dans la « confection » et le partage d'un culte *alternatif*. Lorsque nous invitons un « étranger » chez nous, c'est bien *chez nous* que nous l'invitons. Nous ne lui offrons pas autre chose que notre cuisine. Il ne nous vient pas à l'idée, par souci d'adaptation culturelle, de lui offrir la nourriture de chez lui. En revanche, nous faisons un effort particulier pour une occasion particulière. Nous « mettons les petits plats dans les grands ». Nous avons le souci d'expliquer nos pratiques, ce que l'on va vivre. Et surtout, nous partager ensemble ce repas. Il en est de même en ce qui concerne l'effort et l'innovation liturgique qu'impliquent nos cultes alternatifs. C'est chez nous que « ça se passe », et c'est bien notre nourriture que nous offrons. On ne triche pas. Mais, en même temps, on explique, on accueille, on exerce, chez soi, l'hospitalité. À ce sujet, je me souviens de cette réaction d'une jeune chrétienne lors d'une rencontre consacrée à une réflexion sur les cultes alternatifs : « On ne va pas prier,

---

[12] Gabriel Monet, « Les Églises émergentes, un état des lieux », *Cahiers de l'école pastorale*, n° 84/2012, p. 73.

tout de même : ce serait exclure les non-croyants… ». Pareillement pour la cène, souvent spontanément exclue de ce type d'événement « ouvert » (c'est typiquement le cas lors de nos cultes de baptême). Demeurons nous-mêmes. Les gens viennent nous rencontrer, certes *en terre inconnue*, mais c'est en nous rencontrant en vérité qu'ils verront Christ au milieu de nous.

Un dernier point, appuyé sur ce qu'a pu partager Gilles Boucomont dans son exposé – et ce sont là probablement aussi mes racines charismatiques qui parlent –, il me semble important, non seulement dans notre langage du salut et notre présentation théologique des concepts de base du salut, mais encore dans la mise en œuvre de la spiritualité chrétienne, de partir de la soif de nos contemporains de connaître une spiritualité qui change la vie, ici et maintenant. Leur apporter un Évangile qui communique un salut pour aujourd'hui, avec des effets concrets de l'ordre de la guérison et de la vie nouvelle pour aujourd'hui. Il est important de proposer l'expérience de la prière à ceux qui approchent l'Évangile avec cette attente, de leur permettre de goûter à la réalité de Dieu dans leur vie concrète, un Dieu qui est vivant et qui agit concrètement dans notre quotidien.

Cette réflexion rejoint aussi la tension que pointait Christophe Paya dans son exposé au sujet du *déjà* et le *pas encore* du salut. Bien sûr, dans le cadre d'un processus de discipulat progressif et suivi, une juste perspective théologique devra être communiquée, mais pas à pas. Si nous voulons, dans le cadre d'un effort de contextualisation critique, toucher juste, rejoindre nos contemporains, les atteindre, il faudra être capable, dans notre prédication, de leur signifier essentiellement que le salut n'est pas qu'un discours pour demain (pour l'au-delà), mais une puissance de vie pour aujourd'hui. Leur communiquer que le péché n'est pas un concept *moralisant*, une affaire seulement de culpabilité (ce qui fut un point focal de la prédication de la Réforme, reconnaissons-le), mais d'abord la rupture relationnelle et existentielle avec le Dieu de la vie, qui nous invite à la vie et à une vie autrement avec lui, une vie en abondance aujourd'hui (point focal d'une bonne contextualisation critique).

### *2.3. Une Eglise pour s'engager*

Si nos contemporains ne rechignent pas au mystère, nous l'évoquions tout à l'heure, ils ont une exigence de transparence quant aux structures et au fonctionnement. Ils refusent l'opacité des systèmes et des structures d'autorité. Ils resteront dans nos Églises s'ils peuvent imaginer s'intégrer dans un fonctionnement (coopératif) qui leur est

compréhensible (par exigence de verticalité et de lisibilité). S'ils s'imaginent pouvoir y trouver leur place et se sentent invités à s'engager concrètement. L'homme postmoderne veut agir, interagir, appartenir (importance des relations et de l'action qui change la vie). Cela nous engage à réfléchir à la définition et à la signalétique de nos structures et de nos fonctionnements, mais aussi aux processus d'intégration des personnes nouvelles dans nos communautés. *Belonging before believing* (« Appartenir avant de croire ») pourrait être ainsi le mot d'ordre de la postmodernité. Cet impératif vient questionner en effet nos représentations, nos habitudes et, pour le baptiste que je suis, mon ecclésiologie congrégationaliste. Ce vieux schéma ecclésial selon lequel il faut être « membre » – montrer patte blanche – avant de pouvoir s'engager dans une activité de l'Église. Serons-nous alors capables de réviser et assouplir nos fonctionnements afin de faire place dans nos communautés, jusque dans l'action, à ces personnes en recherche ?

## Conclusion

*Dire c'est faire*, comme nous l'a brillamment signifié Gilles Boucomont. J'adhère à cela sans réserve. Mais dire l'Évangile, c'est d'abord pouvoir le dire et travailler à décomplexer la parole de témoignage de nos chrétiens dans leurs diverses sphères de vie. Tout commence par là. Dire l'Évangile, c'est encore lui donner une visibilité. C'est ouvrir nos communautés. Refuser de se laisser enfermer dans le discours de la privatisation de la foi. C'est ainsi en faire des communautés missionnelles, incarnationnelles. Dire l'Évangile, c'est enfin le manifester à nos contemporains dans une vie communautaire hospitalière, relationnelle, expérientielle qui accueille et manifeste la vie et les signes du Royaume aujourd'hui.

J'aimerais clore cette intervention en relisant avec vous ce beau récit du livre des Actes déjà cité, ce portrait d'une Église en bonne santé, vivante, croissante, présente au cœur de la ville. Une Église communicatrice de vie : « Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. La crainte gagnait tout le monde : beaucoup de prodiges et de signes s'accomplissaient par les apôtres. Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun. Unanimes, ils se rendaient chaque jour assidûment au temple ; ils rompaient le pain à domicile, prenant leur nourriture dans l'allégresse et la simplicité de cœur. Ils louaient

Dieu et trouvaient un accueil favorable auprès du peuple tout entier. Et le Seigneur adjoignait chaque jour à la communauté ceux qui trouvaient le salut »[13]. Que notre Seigneur nous donne, à tous, de vivre cela.

■

[13] Actes 2,42-47.

# Une parabole d'aujourd'hui

par André Pownall

Il y a quelques années, nous avons acheté une maison à un couple âgé qui ne s'était absolument pas occupé du jardin. Et ce jardin était devenu une vraie misère : débris de verre, fouillis, mauvaises herbes, etc. Est-ce qu'on arriverait un jour à obtenir quelque chose de bon de cette terre ? Un jour, mon beau-père a débarqué, avec tout son outillage et son savoir-faire. Il a regardé l'état de ce jardin, et il a douté un moment ; mais après un quart d'heure d'examen, il a dit : « Ça mousse ! » En effet, en retournant la terre, à certains endroits du jardin, il a découvert la vie sous cette surface stérile.

Cette terre de France me fait penser à ce jardin. Bien des endroits sont en friche depuis des années et semblent définitivement stériles. Mais si on se met à la travailler en profondeur, la vie va renaître. Si mon beau-père s'était contenté de parole, il n'aurait pas tiré grand-chose de ce jardin. Mais si on témoigne de l'amour aux habitants de la France, alors la vie va renaître.

■

Ḥokhma 109/2016, pp. 87-107

# Le Saint-Esprit et l'Église

**par Graham Tomlin,**
*président de St Mellitus College (Londres) et évêque de Kensington*

*Cet article est tiré de l'ouvrage de Graham Tomlin,* The Prodigal Spirit, *qui présente différentes dimensions de l'œuvre du Saint-Esprit*[1]*. Il a été traduit de l'anglais par Raymond Pfister.*

Un groupe de chrétiens de Washington DC s'était réuni dans le but d'implanter une nouvelle Église. Pour ce faire ils ont soulevé un certain nombre de questions aussi fondamentales que judicieuses. La première question était : Quelle est la mission de cette Église ? En d'autres termes, quelle est sa vocation ? Quelle est sa raison d'être ? Quel est son objectif premier ? La deuxième question était : Avec quel genre de communauté peut-on s'investir dans une telle mission ? La troisième question était : De quelles disciplines spirituelles va-t-on avoir besoin pour mener à bien cette mission ? Ce faisant, ils ont probablement posé les questions dans le bon ordre. Ils ont commencé avec la mission de l'Église, puis se sont interrogés sur la forme que l'Église devrait prendre pour être au service de cette mission, et enfin sur le genre de pratiques qui leur permettraient effectivement d'avoir un impact à long terme, pour ne pas se contenter d'en parler. Trop souvent les Églises se sont posées ces questions dans le sens inverse – elles ont d'abord adopté une certaine forme et structure pour l'Église,

[1] Nous avons publié dans *Hokhma*, n° 104 (2013), le premier chapitre de cet excellent livre, publié à Londres en 2011 par St Paul's Theological Centre : « Le Saint-Esprit et l'identité ». Nous publions ici le septième et dernier chapitre. Pour information, voici les autres chapitres : 2. The Holy Spirit and Calling ; 3. The Holy Spirit and Experience ; 4. The Holy Spirit and Character ; 5. The Holy Spirit and Evangelism ; 6. The Holy Spirit and the World.

reflétant souvent ce qui s'était fait de par le passé. Leur approche des disciplines spirituelles était avant tout une façon de préserver le format préétabli. Et enfin, pour ainsi dire après-coup, on s'est rapidement demandé quel serait l'objectif ou la mission qui correspondrait à la vocation de cette Église (souvent étonnés du coup que le côté mission ne marche pas très bien).

Il est important de ne pas se tromper sur la relation entre missiologie et ecclésiologie. Si nous voulons que l'Église garde le cap avec une claire orientation, il faut nous assurer que sa vocation passe avant son caractère institutionnel, ou pour le dire dans un langage plus théologique, il faut que la missiologie façonne l'ecclésiologie, et non l'inverse. La forme de l'Église est ainsi au service de son objet. Il y a bien sûr des limites à cela. Les premiers Pères de l'Église insistaient sur le besoin de continuité, afin que la « tradition » de l'Église soit à la fois l'enseignement apostolique qui a été transmis de génération en génération, ainsi que certains des moyens dont elle s'est servie pour la communiquer, car tout n'est pas bon à prendre. Il y a une bonne raison théologique pour qu'une génération ne soit pas libre de changer entièrement ce que la génération précédente a fait ou utilisé. La raison, c'est que même si de quelque manière elle a pu changer d'âge en âge et d'un contexte à l'autre, la mission de l'Église est restée fondamentalement la même : rendre témoignage à Dieu et au règne du Christ dans la puissance de l'Esprit. C'est ce que les grandes théologies systématiques de l'Église ont reconnu. La *Summa Theologica* de Thomas d'Aquin commence avec la nature de Dieu et la vocation de l'humanité avant de décrire la forme de l'existence humaine et de la vie chrétienne, pour enfin conclure avec la forme de l'Église. L'*Institution* de Calvin suit un modèle similaire en commençant avec Dieu, Créateur et Rédempteur, avant de réfléchir à la grâce du Christ et à comment on la reçoit, pour enfin considérer par voie de conséquence la nature et la forme de l'Église.

Il y a un juste équilibre à trouver entre la continuité et le changement. Placer la mission de Dieu et donc la mission de l'Église avant sa forme et sa structure fournit un critère d'appréciation pour savoir ce qu'il convient de garder et ce qu'il convient de changer dans une Église qui traverse les cultures et les époques. C'est là qu'intervient la troisième question, celle relative aux disciplines spirituelles. Il y a des aspects de l'Église sous sa forme précédente, parmi ses disciplines spirituelles et ses pratiques, qui peuvent l'aider dans sa mission à rester concentrée sur sa véritable identité ; et cela de manière à permettre à ceux qui sont à l'extérieur de l'Église (tout comme ceux qui sont à l'intérieur !) d'y entrer et de la trouver intelligible et connec-

tée à la vie présente. Il peut cependant exister aussi des aspects de sa forme et de ses pratiques présentes qui entravent sa mission et sa capacité à s'exprimer et à attirer ceux qui s'en sentent éloignés.

Nous avons examiné les questions d'identité et de vocation dans l'optique d'une théologie de l'Esprit prodigue. Cela nous donne une idée claire de notre raison d'être : s'associer au Saint-Esprit par qui Dieu nous tend la main, à sa mission dans le monde, afin de l'amener à son accomplissement en Christ. L'Église est donc la communauté qui tout au long de l'histoire a eu pour responsabilité d'annoncer cette nouvelle création qu'elle incarne, étant elle-même une communauté où les gens peuvent être transformés pour accomplir le dessein que Dieu a conçu pour eux et en relation avec lui. L'Église est née le jour de la Pentecôte. Elle a été fondée quand l'Esprit est descendu sur les disciples rassemblés dans une petite chambre haute à Jérusalem. Les chrétiens l'ont toujours reconnu. Le rassemblement des disciples en tant que tel, même avec la présence physique de Jésus (ils se sont bien sûr réunis souvent en tant que groupe auparavant), n'était pas l'Église avant la venue de l'Esprit. L'Église s'est constituée avec l'Esprit envoyé du Père par l'intermédiaire du Fils. L'Église est née avec la venue de l'Esprit, pas avant. L'Esprit prodigue procède du cœur de Dieu pour inclure la création dans l'amour du Père pour le Fils ; il a choisi à cet effet une communauté de personnes pour répondre à cette vocation. C'est pourquoi la mission est tellement importante pour notre compréhension de l'Église, et c'est pourquoi la mission doit déterminer la forme de l'Église dans toutes les cultures. Bien entendu, les cultures changent. Rien de nouveau à cela. L'article 34 des *Trente-Neuf Articles de Religion* de l'Église anglicane (que l'on trouve aussi dans le texte original des 42 Articles de Thomas Cranmer) affirme : « Il n'est pas nécessaire que les traditions et les cérémonies soient identiques et tout à fait semblables en tous lieux, car elles ont toujours été diverses, et elles peuvent être modifiées en fonction de la diversité des pays, des époques et des mœurs des hommes, de sorte que rien ne soit ordonné qui soit contraire à la Parole de Dieu. » Se pose donc la question s'il existe des marqueurs, des points fixes, des directives aidant à décrire ce qu'une Église doit être pour accomplir sa mission de communauté de l'Esprit, cela indépendamment de la culture dans laquelle elle se trouve ?

Une façon traditionnelle de comprendre la nature de l'Église a consisté à l'examiner à travers le prisme des quatre aspects distinctifs de l'Église tirés de l'énoncé du Symbole de Nicée : nous croyons à l'Église, une, sainte, catholique et apostolique. L'identité de l'Église se trouve dans son Unité, sa Sainteté, sa Catholicité et son

Apostolicité. Ces quatre caractéristiques peuvent donner l'impression d'être statiques, figées et immuables. En fait, elles ne peuvent jouer leur rôle qu'à partir du moment où elles sont comprises à la lumière d'une théologie telle que nous l'avons développée ici. En d'autres mots, ces quatre marques ou signes de l'Église doivent passer par le filtre de la pneumatologie trinitaire et eschatologique que nous avons explorée. La mission de Dieu pour le monde consiste à le ramener dans le Royaume de son amour afin d'en faire une nouvelle création. Ces quatre marques de l'Église doivent être considérées comme une réponse à la question fondamentale : Quel genre de communauté est nécessaire pour prendre part à la mission de Dieu pour le monde ? Réponse : elle doit être une, elle doit être sainte, elle doit être catholique et elle doit être apostolique.

## L'Église est une

Pour dire les choses simplement, si l'Église veut participer à la mission de Dieu pour le monde, elle doit être unie. Et pour être unie, elle a besoin du Saint-Esprit qui seul apporte l'unité. L'unité de l'Église n'est pas une chose à laquelle on aspire, encore moins une réalisation humaine, c'est un don de l'Esprit : « En effet, que nous soyons juifs ou grecs, esclaves ou libres, nous avons tous été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul corps et nous avons tous bu à un seul Esprit » (1 Co 12,13).

Notre chapitre 4 a examiné de plus près l'épître aux Éphésiens pour voir ce qu'elle dit sur la raison d'être du monde et la nature humaine. Elle présente aussi probablement l'ecclésiologie la plus significative et la plus étendue du Nouveau Testament[2]. Si l'objectif de Dieu est de « réunir toutes choses en Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre », et si l'Église est la communauté qui donne un avant-goût de la nouvelle humanité et de la promesse eschatologique de la cohérence de toutes choses en Christ, alors l'unité de l'Église joue un rôle essentiel dans son témoignage.

Une Église divisée et fragmentée sera tout au plus un témoin muet de ce Dieu qui cherche à réunir toutes choses en Christ. Si Dieu ne peut le faire dans sa propre demeure, comment pourrait-il le faire dans toute sa création ? Dans Éphésiens nous trouvons le même ordre des choses – l'unité de l'Église est importante, pas seulement pour

---

[2] Pour un développement de certains aspects de la théologie d'Éphésiens en relation avec la mission, voir le chapitre 10 de Graham Tomlin, *The Provocative Church*, Londres, SPCK, 2008.

que les chrétiens s'entendent bien et pour faire en sorte qu'on soit mieux à l'intérieur de l'Église qu'à l'extérieur, mais parce que l'unité est essentielle à la mission de l'Église. C'est précisément parce que l'Église est la communauté du Royaume qu'elle doit être une, qu'il faut que soient unis ceux qui sont appelés à rendre témoignage de ce jour, quand Dieu réunira toutes choses sous l'autorité du Christ.

L'unité n'est pas quelque chose que nous créons, mais quelque chose que nous recevons. L'Esprit est celui qui crée l'unité – nous sommes chargés de la préserver et de la maintenir. Dans Éphésiens, Paul fait remarquer que seule une Église unie peut rendre témoignage au dessein de Dieu qui est de réunir sous l'autorité du Christ toute la création. Il explique ensuite comment maintenir cette unité : « Appliquez-vous à garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps et un seul Esprit, de même que votre vocation vous a appelés à une seule espérance ; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui règne sur tous, agit par tous, et demeure en tous » (Éphésiens 4,3-6).

Le principe d'unité dans l'Église chrétienne ne peut jamais être une forme liturgique particulière, car différentes cultures, personnalités, préférences et époques ont pour conséquence des différences dans les styles et formes du culte. Les crédos catholiques constituent une forme d'unité en rassemblant autour d'eux l'Église, mais au-delà il est bien difficile pour l'ensemble de l'Église chrétienne de se mettre d'accord sur une déclaration doctrinale plus précise. Dans tous les cas de figure, les crédos ne peuvent en eux-mêmes donner à l'Église la dynamique de l'unité dont elle a besoin pour entreprendre sa mission. Ils donnent un sentiment identitaire, mais ils ne mobilisent pas l'Église pour un engagement radical exprimant sa raison d'être. Le véritable facteur d'unité pour l'Église du Nouveau Testament est le Saint-Esprit. C'est justement « l'unité de l'Esprit » qu'il s'agit de préserver.

L'expérience de la présence de Dieu dans l'Esprit peut se faire sous différentes formes de culte ou expressions de la vie de l'Église. Avec un vif désir de la présence de l'Esprit, une disponibilité pour rencontrer l'Esprit qui est à l'œuvre là où il veut, agissant au travers de nous mais indépendamment de notre contrôle, il est possible de trouver un sentiment d'unité dans la présence de ce même Esprit, au-delà des différentes interprétations de la théologie chrétienne ou des formes liturgiques. L'œuvre du Saint-Esprit se caractérise par l'unité née de la diversité et de la différence. Comme Paul le dit dans 1 Corinthiens 12 : « Il y a diversité de dons de la grâce, mais c'est le même Esprit ; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; diver-

sité de modes d'action, mais c'est le même Dieu qui, en tous, met tout en œuvre. À chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue du bien de tous » (vv. 4-7).

Maintenir l'unité de l'Esprit peut vouloir dire différentes choses. Tout d'abord, cela signifie éviter de tomber dans le travers universel et déprimant du tribalisme chrétien qui consiste à critiquer ouvertement les autres Églises chrétiennes. Au lieu de cela, il s'agit autant que possible de parler en bien des autres chrétiens et d'apprécier leur contribution à l'ensemble. Que cela soit une dénomination critiquant une autre, les évangéliques critiquant les catholiques ou les libéraux critiquant les évangéliques, la suspicion mutuelle est malheureusement endémique dans beaucoup d'Églises et de cercles chrétiens. Je me rappelle avoir fréquenté une Église dans laquelle on ne cessait d'envoyer des petites pointes à l'encontre d'autres chrétiens qui avaient une théologie pas aussi correcte ou qui avaient une autre manière de célébrer le culte. Cela n'avait rien d'extravagant ; il s'agissait juste de petits coups de bec récurrents vis-à-vis d'autres chrétiens qui avaient moins raison que nous ! Cette Église connaissait aussi un certain nombre de tensions internes, des programmes divergents et peu d'objectifs communs ou de vision commune. Ce n'est que bien plus tard que j'ai fait le lien entre les deux. Toute critique en public envers d'autres chrétiens autorise tout un chacun dans l'Église à critiquer les autres, y compris les responsables de l'Église. Une atmosphère de critique engendre la critique. Un sentiment de supériorité spirituelle vis-à-vis d'autrui engendre la même chose au sein d'une telle Église.

De telles critiques sournoises ont un effet dévastateur sur l'évangélisation. Toute personne visitant une Église dans laquelle elle observera de fréquentes critiques envers d'autres chrétiens la quittera très vraisemblablement, bien content que ces chrétiens n'aient plus les moyens de se combattre comme lors des guerres de religion et des croisades culturelles d'antan. Un tel esprit de condamnation ne fait que confirmer ce qu'une société séculière redoute le plus : si l'occasion se présentait, les chrétiens finiraient à nouveau par s'entretuer sous prétexte de différences religieuses. Comme la religion se révèle être source de division et de violence et non de paix et d'harmonie, il faut l'empêcher autant que possible d'avoir un impact sur la société en général. Une division manifeste est missiologiquement suicidaire[3].

---

[3] Il est intéressant de noter que beaucoup de cercles d'« Églises émergentes » manifestent le désir de surmonter le tribalisme chrétien. Voir Eddie Gibbs et Ryan Bolger, *Emerging Churches: Creating Christian Community in Postmodern Culture*, Londres, SPCK, 2006, pp. 34-39.

Une autre façon de préserver l'unité de l'Esprit, c'est de garder une vision claire. Quand l'Esprit vient, une nouvelle identité et une autre raison d'être apparaissent et clarifient l'orientation et la vision. Et la vision produit l'unité car les gens savent maintenant où va l'Église. Et si ce n'est pas là où ils veulent se rendre, c'est simple, ils n'y vont pas, car ils peuvent se joindre à toutes sortes d'autres communautés qui ont des objectifs différents. Un manque de vision produit la désunion car différents programmes sont en compétition et cherchent à se mettre en avant, obligeant les responsables à maintenir la paix entre des versions rivales du futur de l'Église. Les Églises sont comme des bicyclettes. Quand elles cessent d'avancer, on tombe ! La vision favorise l'unité. Faire sienne une vision suffisamment grande pour fidéliser et assez concrète pour être viable est un élément crucial pour préserver l'unité de l'Église, don de Dieu. La vision maintient l'unité de l'Esprit car les membres de l'Église ont le sentiment d'œuvrer vers un même objectif, quelle que soit leur implication dans l'Église. Une Église qui est en phase avec l'Esprit verra apparaître un sentiment d'urgence pour participer à l'œuvre de Dieu, qui réconcilie en Christ le monde avec lui-même, et contribuer à la transformation du monde. Elle aura un sens de l'orientation et une vitalité qui lui permettront de trouver une unité dynamique plutôt qu'une unité statique basée sur des accords doctrinaux ou un même style liturgique.

## L'Église est sainte

Avec l'épître aux Éphésiens, qui nous sert à nouveau de guide pour notre ecclésiologie, nous apprenons que l'Église a été choisie en Christ dès avant tous les temps afin d'être un peuple saint (1,4). Elle s'assemble pour devenir un temple saint, apte à être la demeure de Dieu sur terre (2,21). Christ s'est donné lui-même pour elle afin d'en faire un peuple saint sur terre pour Dieu, « glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irréprochable » (5,27). La sainteté est au cœur même du désir de Dieu pour l'Église. La sainteté est le signe de la présence du *Saint*-Esprit.

Éphésiens suggère que toute l'histoire du salut, allant d'un décret divin avant même le commencement des temps jusqu'à la mort du Christ sur la croix, trouve sa raison d'être dans la création d'un peuple qui reflète sa gloire et sa sainteté. La destinée de la création est d'être rendue conforme au Christ, qui est lui-même l'exacte image de Dieu sous forme humaine. Comme l'a dit Clark Pinnock : « La

cosmogenèse trouve sa finalité dans la Christogenèse : le but de la création est la nouvelle création en Christ »[4].

L'Église a pour vocation d'être la vitrine de cette nouvelle humanité : « Ainsi désormais les Autorités et Pouvoirs, dans les cieux, connaissent, grâce à l'Église, la sagesse multiple de Dieu… » (Ép 3,10). L'Église est le lieu où Dieu fait la démonstration de sa sagesse, un prototype de sa nouvelle humanité. Comme nous l'avons vu, cela présuppose que l'unité de l'Église démontre que les anciennes divisions ethniques et culturelles ont été surmontées. Cela présuppose aussi que la sainteté de l'Église démontre que le comportement destructif qui a conduit à la désintégration de l'humanité et de toute la création a été surmonté.

En d'autres termes, pour que l'Église puisse participer à la mission de Dieu, elle doit incarner ce dont elle parle. Si l'Église est un signe de la nouvelle création, un avant-goût de ce qu'est le Royaume de Dieu, elle doit de manière significative être distincte et différente des autres communautés. En un mot, elle doit être sainte. Elle doit être un lieu où se trouvent, se maintiennent et s'apprennent la sainteté de vie, les relations et l'emploi des ressources.

Tout au long de l'histoire de l'Église s'est tenu un grand débat sur l'origine de la sainteté de l'Église. Sa forme classique se retrouve dans la controverse entre Saint Augustin d'Hippone et le mouvement donatiste d'Afrique du Nord aux quatrième et cinquième siècles. Les donatistes prétendaient que la sainteté de l'Église dérivait fondamentalement de la sainteté de ses membres. L'Église est sainte dans la mesure où ses membres sont saints. C'est pourquoi les Églises donatistes étaient des endroits plutôt austères avec des exigences sévères vis-à-vis de leurs membres et concernant la pureté de vie de leurs ministres et prêtres.

Dans la perspective augustinienne, la sainteté de l'Église ne dérive pas de ses membres, mais du Christ. L'Église est sainte parce qu'elle est l'épouse du Christ, sans tenir compte du degré de sainteté de ses membres à un moment donné de l'histoire. Tout comme une épouse reste l'épouse de son mari, qu'elle lui soit fidèle ou non, ou tout comme un fils reste un fils même s'il commet une fugue, devient un criminel et finit en prison, ainsi l'Église reste le peuple de Dieu saint, indépendamment de la sainteté relative de ceux qui composent l'Église à un moment donné.

---

[4] Clark Pinnock, *Flame of Love: A Theology of the Holy Spirit*, Downers Grove, InterVarsity Press, 1999, p. 74.

Ces deux approches se retrouvent tout au long de l'histoire de l'Église, y compris à l'époque de la Réformation dans les différends entre la conception augustinienne représentée notamment par Luther et Calvin et l'aile plus radicale représentée par des dirigeants tels qu'Andreas Karlstadt ou Menno Simons.

Les deux positions ont leurs points forts et leurs points faibles. Le point de vue augustinien maintient le lien vital entre Christ et l'Église. Il prend en considération la présence inévitable du péché dans l'Église tout en affirmant que le futur de l'Église est en définitive entre les mains du Christ et non pas dans les nôtres, ce qui quelque part nous rassure ! En même temps, cela peut donner lieu à une certaine complaisance, relativisant la nécessité pour les personnes qui sont concrètement dans l'Église de vivre une vie sainte, distincte et conforme au Christ, car tout compte fait c'est l'affaire du Christ.

Le point de vue donatiste implique un sentiment d'urgence pour la sainteté. Il encourage fortement les membres de l'Église à vivre une vie distincte et respectable, en mettant l'accent sur ce qui la différencie de la société ambiante et sur le besoin de s'en démarquer pour servir les objectifs du Royaume. De telles communautés peuvent être très dures en cas de manquement et de péché de la part du chrétien. Elles peuvent oublier que les Églises sont des assemblées de personnes faibles, fragiles et pécheresses, et non pas pures et parfaites – elles sont des hôpitaux au même titre que des armées. Elles peuvent avoir un message très moralisateur et condamner ceux qui échouent.

Qui a donc raison ? Comme c'est souvent le cas avec ce genre de controverses, il y a un élément de vérité et de mérite dans les deux camps, mais ce qui est peut-être déterminant ici, c'est la question d'ordre et de relation dans l'approche que tous deux ont de la nature et du rôle de l'Église. L'Église est avant tout sainte parce qu'elle appartient au Christ. Ce n'est pas d'elle-même que découle sa sainteté, mais de sa relation avec Dieu en Christ. Les chrétiens sont saints, non pas pour avoir atteint grâce à la discipline et à la ferveur un niveau de sainteté supérieur aux autres, mais parce qu'ils appartiennent au Christ. Ce n'est cependant pas la fin de l'histoire. Le don de sainteté de Dieu permet à la sainteté de croître comme une qualité intégrée dans la vie des chrétiens. L'expérience du pardon, de la purification et du renouveau en Christ deviennent une motivation et une impulsion pour développer un caractère de sainteté. C'est en faisant partie d'une communauté où la sainteté de vie est visible et exercée, que l'on trouve un ensemble de modèles à suivre qui nous rendent capables d'apprendre ce qu'est la sainteté et de l'imiter. En premier lieu, nous avons la

sainteté qui nous vient du Christ, suivie de la sainteté des chrétiens. Comme nous le dit 1 Pierre : « Puisque celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite. En effet, il est écrit : Vous serez saints car moi, je suis saint » (1 Pierre 1,15s). La sainteté trouve donc son caractère et sa forme en Dieu.

Sans la sainteté du Christ, la quête de sainteté personnelle ou communautaire devient angoissante, laborieuse et légaliste, et elle donne lieu à une forme subtile d'orgueil spirituel (« Voyez à quel point je suis saint ! »). Avec la sainteté du Christ, être enclin à la bonté et à la sainteté, évitant tout orgueil destructif, est concrètement possible, car on n'a pas le sentiment qu'un tel caractère est le seul fruit d'un effort ou d'un mérite propre.

L'Église est donc un endroit où les qualités de vie du Royaume de Dieu peuvent être apprises et peuvent grandir. Elle doit être un lieu de transformation personnelle et communautaire, afin de permettre aux personnes d'assumer leur rôle dans la mission de Dieu pour le monde. Nous parlons ici de sanctification et le Saint-Esprit est bien sûr celui qui sanctifie.

Dans son traité extrêmement influent *Sur le Saint-Esprit*, Saint Basile décrit l'Esprit comme un lieu qui nous sanctifie. Il affirme que le seul moyen pour être sanctifié, en d'autres mots, d'être rendu semblable à Dieu, c'est d'être dans l'Esprit[5]. Il est l'Esprit de sainteté – celui qui sanctifie et produit la sainteté. Cela signifie tout particulièrement que l'Esprit est à l'œuvre pour rendre les gens à l'image du Christ. Si l'œuvre de l'Esprit consiste à nous unir avec Christ afin de nous permettre de partager sa relation avec le Père comme avec le monde, cela implique un processus progressif de transformation spirituelle et de conformité au modèle de vie du Christ. Dans un sens, l'œuvre de l'Esprit peut être décrite comme étant instantanée : cela peut être une soudaine expérience que de connaître l'amour profond du Père ou de commencer à éprouver de la compassion pour les tourments du monde. Paul exprime cette idée en ces termes : « Ainsi je connaîtrai Christ, la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances en devenant conforme à lui dans sa mort » (Ph 3,10). Cela signifie qu'être uni avec le Christ présuppose et entame aussi un processus de conformité au Christ. De cette manière connaître cette nouvelle identité et cette vocation devient quelque chose de normal, une habitude qui fait partie de notre quotidien comme c'était le cas pour Jésus. Comme le dit Clark Pinnock : « Par l'Esprit nous

---

[5] Basile de Césarée, *Sur le Saint-Esprit*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2002, Ch. 62, 94.

sommes unis avec le Christ et nous sommes en chemin vers la transformation »[6].

La sainteté, c'est la conformité au caractère du Christ. C'est une attention toute particulière qui s'inscrit dans la durée. Elle ne se contente pas d'amener les gens à la foi ou de les recruter pour tel ou tel programme ou service dans la communauté, mais prête attention à l'œuvre de l'Esprit qui, peu à peu et de toute évidence, permet à tous ceux qui, dans l'Esprit, sont en chemin avec le Christ de grandir en sainteté de vie. La sainteté se sert de bien des moyens pour grandir, parmi lesquels les deux suivants ont une place de choix : pratiquer les disciplines spirituelles et prendre part régulièrement au culte.

## *Les disciplines spirituelles*

J'ai déjà écrit ailleurs au sujet des Églises qui peuvent fonctionner comme un cours de gymnastique – des communautés dans lesquelles grâce à la pratique répétée d'exercices réguliers peut se développer une qualité de vie qui permet aux gens de faire des choses qu'ils ne pourraient pas faire autrement[7]. C'est comme un entraînement, où l'on s'engage à faire régulièrement des exercices dans l'espoir de développer une bonne santé et une condition physique qui permette de jouer au tennis, monter les escaliers en courant, se pencher sans avoir mal au dos et vivre plus longtemps. De façon similaire, l'usage régulier de disciplines spirituelles peut faire croître la qualité de ce que nous pouvons appeler « fitness spirituel » – l'aptitude à garder vos promesses, à rester fidèle à votre conjoint, à être généreux même si vous êtes à court de liquidité, à dire la vérité et à rester humble quand bien même tout le monde vous dit à quel point vous êtes merveilleux !

La pratique des disciplines spirituelles n'est nullement une alternative à la confiance faite au Saint-Esprit comme auteur de la sainteté. Comme nous l'avons vu, l'Esprit agit surtout au travers des actions et des processus humains, tout en restant libre de tout contrôle humain. Il ne faut pas voir dans les disciplines spirituelles une voie d'accès automatique à la maturité spirituelle. Ce ne sont pas les disciplines spirituelles qui nous sanctifient, c'est le Saint-Esprit. Les disciplines cultivent l'attitude mentale et l'attitude de cœur qui permet à l'Esprit de faire son travail. Elles mettent en place le lieu où l'Esprit

---

[6] Pinnock, *Flame of Love*.

[7] Graham Tomlin, *Spiritual Fitness: Christian Character in a Consumer Culture*, Londres, Continuum, 2006.

peut nous rendre saints, comme aurait dit Basile. Par exemple, la pratique du silence éloigne de nous toute distraction et obligation de parler sans cesse et permet de réfléchir à ce qu'on va dire ensuite, laissant un temps de silence pendant lequel nous pouvons entendre Dieu nous parler, et être attentifs à son œuvre dans notre cœur et dans le monde. La discipline de l'étude, en particulier celle de l'étude régulière de la Bible, nous apprend comment Dieu a pour habitude de parler et d'agir – le ton de sa voix, pour ainsi dire. Cela forme notre pensée de manière à pouvoir reconnaître la présence et l'œuvre de l'Esprit dans le monde. L'étude de la Bible n'est pas là simplement pour faire de nous des experts de la Bible, mais pour que nous puissions discerner ce que Dieu fait et ce qu'il ne fait pas dans la vie de ce monde qui est le sien, œuvrant par l'Esprit en vue de l'accomplissement de ses desseins pour la création.

Une des principales disciplines spirituelles qui encourage la sainteté est l'adoration. Une des principales contributions de la pensée patristique au sujet de l'acte d'adoration chrétien concerne sa capacité à transformer tous ceux qui participent. L'apôtre Paul y fait allusion dans 2 Corinthiens 3,18 : « Nous tous qui, sans voile sur le visage, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à son image, de gloire en gloire, par l'Esprit du Seigneur ». Au quatrième siècle, cette pensée a été développée dans la théologie de la sanctification chez Grégoire de Nysse. Pour lui, la nature humaine ne peut atteindre son véritable potentiel que dans la contemplation du divin qui a lieu dans l'acte d'adoration : « La nature humaine… ne peut être belle que lorsqu'elle s'attache à la Beauté et devient conforme à la beauté de l'image divine »[8]. Adorer, c'est contempler quelque chose en s'émerveillant et en le fixant avec attention pendant tout un temps, au point de devenir semblable à ce que l'on regarde.

Prêter une telle attention soutenue est difficile dans une culture bruyante et pleine de distractions. C'est d'autant plus difficile si les formes adoptées pour l'adoration sont elles-mêmes peu familières et inconnues à une génération qui n'a pas grandi avec l'orgue ou la musique chorale, ou encore les versets et répons des offices liturgiques. Mais si, au cœur de l'adoration, se trouve un engagement durable vis-à-vis de Dieu, une attention constante à la grâce, la miséricorde, la sainteté et l'amour de Dieu en Christ, alors il faut que cela

---

[8] Grégoire de Nysse, *La création de l'homme*, Paris, Le Cerf, 2002. Collection Sources Chrétiennes, volume 6. Traduction Jean Laplace ; notes de Jean Daniélou. http://www.clerus.org/clerus/dati/2004-05/26-6/GREG_3.html.

soit possible quelle que soit la forme culturelle que revêtent les différentes sociétés. L'acte d'adoration est la ferme résolution de nous soustraire à toute préoccupation centrée sur nous, afin de faire de Dieu notre centre d'attention, à la fois individuellement et communautairement. Il doit être à la fois sensible à la culture pour minimiser les distractions et à contre-courant de la culture afin de permettre la rencontre avec l'altérité et le mystère de Dieu. Cela peut être au travers de la musique chorale, les chœurs de chambre ou l'orgue ; cela peut-être aussi au travers d'un groupe de louanges et du « soft-rock » contemporain ; cela peut-être au travers du Hip-Hop ou de la musique RnB. Pour évaluer si une forme d'adoration est adéquate, on vérifiera d'abord si elle permet le genre de contemplation dont parlait Grégoire, ensuite si elle réduit au strict minimum toute dissonance culturelle inutile entre les préférences culturelles des potentiels fidèles et l'acte d'adoration à proprement parler. Une telle attention nécessite aussi du temps, voire de la répétition, soit par les chants de louange dans un style plus charismatique, le style plus conventionnel des structures liturgiques ou les chants liturgiques répétitifs de Taizé. Quel que soit le style, fixer les « yeux du cœur » sur Dieu prend du temps et une attention soutenue. Un esprit distrait qui va à l'église avec toutes sortes d'angoisses et de préoccupations aura besoin de plus d'un simple cantique pour fixer son attention là où il le faudrait, c'est-à-dire sur la face de Dieu en Christ.

Une autre discipline spirituelle est appelée *Prayer Ministry* (Ministère de Prière) par beaucoup d'Églises : on demande au Saint-Esprit d'intervenir dans la vie de ceux qui recherchent sa présence et son secours. C'est une manière d'invoquer régulièrement le Saint-Esprit en faveur de l'assemblée, ce qui est, comme nous l'avons vu, vital pour une communauté qui n'est pas en possession de l'Esprit, mais qui a constamment besoin de le demander. Ceux qui sont appelés à être associés à la mission de Dieu dans le monde concentreront leurs activités dans le monde plutôt que dans l'Église : les quartiers résidentiels, le lieu de travail, les familles, les bistrots et les clubs, les endroits où vivent les chrétiens au quotidien. Ce n'est pas chose facile que de s'impliquer dans les choses ordinaires de la vie tout en gardant un sens prononcé de la vocation nouvelle que nous confère la mission de Dieu dans le monde. Nous avons ce besoin constant d'être renouvelés et revigorés et d'avoir une croissance progressive dans la sainteté. Chaque communauté ecclésiale a régulièrement besoin de ce type de ministère parce que tout chrétien et chaque communauté chrétienne doivent pouvoir se préparer, se ressourcer et se former pour cette mission dans le monde. Si un tel ministère de prière est

réduit à une religion qui procure un sentiment de bien-être, une simple thérapie pour des âmes en souffrance, c'est qu'il a perdu sa raison d'être. C'est une erreur que de concevoir avant tout le ministère de la prière en termes thérapeutiques. Sa vraie raison d'être est de nous équiper pour la mission – la guérison des âmes meurtries afin que celles-ci puissent véritablement et librement assumer leur rôle dans la tâche de l'Église qui consiste à rendre témoignage au Royaume de Dieu.

La voie de l'exercice des disciplines spirituelles peut paraître très solitaire, rappelant des images d'ermite isolé dans sa cellule, combattant les démons grâce à une santé de fer spirituelle. Pour que soit développé un caractère de sainteté à l'image du Christ qui soit capable de rendre témoignage à la nature et à la sainteté de Dieu, il est primordial d'avoir des petites communautés qui cultivent l'entraide mutuelle, l'instruction et l'apprentissage. Elles peuvent être des lieux où la mission dispose d'un ensemble de ressources, allant de l'exploration d'idées et de l'enseignement chrétien (« tête »), à la formation de l'identité au travers de la communauté (« cœur ») et sa mise en pratique dans le contexte familial, au regard de son lieu et de sa vocation (« foyer »)[9].

La plupart des Églises qui grandissent ont de telles communautés. Elles se rassemblent dans des maisons, accueillies parfois par des familles, et vivent ensemble la formation, l'adoration et la mission. Elles sont indispensables pour favoriser la vie de l'Esprit et se révèlent propices à la croissance de la sagesse et des autres qualités personnelles. Elles favorisent le développement des dons spirituels et l'établissement de communautés dans lesquelles des relations peuvent se développer et la mission suivre son cours. Elles peuvent servir d'unité de base pour la vie de l'Église et peuvent souvent s'engager collectivement dans des activités pratiques du Royaume : repeindre la maison d'une personne âgée, faire l'entretien d'un jardin ou un travail bénévole dans un centre pour sans-abris.

Ce sont des communautés qui ont gardé des exigences élevées et dans lesquelles vivre une vie de sainteté peut être un peu plus facile. On trouve dans l'instruction d'Éphésiens 5,3-4 un exemple de la dynamique relationnelle entre vie communautaire, sainteté et mission : « De débauche, d'impureté, quelle qu'elle soit, de cupidité, il ne doit même pas être question parmi vous ; cela va de soi pour des saints.

---

[9] Duncan MacLaren, *Mission Implausible: Restoring Credibility to the Church*, Milton Keynes, Paternoster, 2004.

Pas de propos grossiers, stupides ou scabreux : c'est inconvenant ; adonnez-vous plutôt à l'action de grâce ». Cela sonne très pudique et moralisateur aux oreilles de nos contemporains. En fait, il s'agit simplement, dans un monde obsédé par le sexe et l'argent, de créer un espace dans lequel il est possible de vivre une vie qui soit moins dominée par eux. Une communauté dans laquelle ces choses ne sont pas le sujet permanent de nos conversations, où plaisanteries, espoirs et désirs ne se résument pas aux conquêtes sexuelles et aux moyens de s'enrichir, est un endroit où nous apprenons à vivre autrement avec un ensemble de valeurs toute autre. L'Église ne doit pas mettre l'accent sur ces choses, non pas parce que le sexe ou l'argent sont mauvais, mais parce que tout usage excessif d'argent ou de sexe devient destructif pour les personnes, les communautés et leur entourage, conduisant à la convoitise et à la cupidité, non pas à l'amour et à la générosité. De telles communautés peuvent devenir une source de sainteté, encourageant les chrétiens à vivre une vie de pureté et de sainteté, qui à son tour reflétera la sainteté de Dieu, répandant ainsi la bonne odeur du Christ dans le monde (2 Co 2,15). Ces groupes doivent donc maintenir un esprit missionnaire : ils favorisent la sainteté de vie apprise ensemble et essentielle à la mission de l'Église. Une Église qui entretient une version pseudo-religieuse de la vie profane et dans laquelle la vie chrétienne ne se différencie guère de tout autre style de vie, sera insipide et inefficace en matière d'évangélisation et de mission. Pourquoi s'engager dans quelque chose qui n'a rien de particulier à offrir ? Par contre, il suffit de s'y frotter pour se rendre compte que la sainteté est provocatrice : elle provoque une réaction qui peut être positive mais quelquefois négative. Elle suscite la réflexion, l'étonnement et le questionnement, des questions qui rendent plus efficaces l'évangélisation et la mission.

## L'Église est catholique

Si on pense qu'une doctrine en particulier se trouve au cœur de la foi car elle est considérée comme le fondement même de la foi, cette doctrine doit être défendue et préservée à tout prix. La recherche et la discussion théologiques ont alors pour but de trouver le meilleur moyen pour défendre et protéger cette doctrine. Si, par contre, la foi chrétienne est fondamentalement une rencontre avec Dieu en Christ par l'Esprit, cela nous met dans une position d'investigation plus confortable, une ouverture d'esprit pour apprendre des autres et la possibilité de reconnaître la présence de l'Esprit en différents lieux de l'Église catholique ou universelle.

Le fait de reconnaître la catholicité de l'Église éloigne résolument l'esprit partisan et le sectarisme. Ce n'est pas un désaveu de certaines caractéristiques et ressemblances que l'on peut trouver dans telle ou telle Église ou tradition. Cela signifie que le sentiment d'appartenance à l'ensemble de l'Église chrétienne de par le monde et de toutes les époques est plus fort que le sentiment d'être séparé des autres Églises en vertu de différences théologiques ou spirituelles. C'est ce que Cyrille de Jérusalem a essayé de dire dans son célèbre conseil : « C'est pour que si vos affaires vous appellent dans des pays lointains, vous ne vous informiez pas seulement où se célèbre la dominicale (car ces repaires d'impiété et d'hérésie veulent aussi se décorer de ce nom) mais pour que vous ne vous arrêtiez point à ce simple titre d'Église, et que vous cherchiez *l'Église catholique*. C'est le nom propre de notre mère commune »[10]. La seule chose qui peut nous rassurer que nous sommes bien dans une Église chrétienne est la dimension de catholicité – le fait d'être en lien avec toutes les Églises qui partout confessent la foi apostolique[11].

Dans des Églises en bonne santé, on prend conscience d'une identité distincte, on perçoit l'importance du lieu, on reconnaît les personnes et les influences qui ont façonné et aidé à réaliser sa forme actuelle, tout en étant réticents à se laisser définir par ces choses, car celles-ci peuvent affaiblir le sentiment de véritable catholicité de l'Église. Les étiquettes, qu'elles se réfèrent à une confession ou à une spiritualité, servent de descripteurs, mais très souvent, consciemment ou inconsciemment, elles sont source de division entre deux groupes, voire même procurent un sentiment de supériorité spirituelle vis-à-vis d'autres chrétiens.

Par ailleurs, une théologie qui reconnaît que l'unité est donnée par l'Esprit peut nous aider à mieux situer la diversité doctrinale et spirituelle en tenant compte, dans une perceptive apostolique, des contextes propres à l'histoire des divisions et des schismes. On peut lire l'histoire de l'Église comme une succession d'arguments sur des questions de théologie et de pratique qui ont conduit tout au long des siècles à une fragmentation croissante produisant une atomisation confessionnelle. Il nous faut prendre au sérieux une telle lecture qui souligne le scandale de la division et de l'échec de l'Église à trouver l'unité dans sa volonté d'articuler la vérité. Une autre lecture de la

---

[10] Michel Corbin, *Les catéchèses baptismales de saint Cyrille de Jérusalem*, Bruxelles, Éditions Lessius, 2011, XVIII.26. Voir aussi : Dix-huitième catéchèse – http://orthodoxievco.net/ecrits/peres/cyrille/catecheses/18.pdf.

[11] Cette notion est développée dans la prochaine section : « L'Église est apostolique ».

même histoire reflète davantage un esprit missionnaire, la décrivant comme le processus selon lequel l'Église a su trouver, face à de nouvelles cultures et de nouveaux défis, de nouvelles ressources dans sa vie et dans sa foi pour relever ces défis. Cette vision d'ensemble permet une prise de conscience de la richesse de la foi catholique. Selon cette lecture, différentes confessions préservent différents aspects de la foi catholique et la plupart de ces aspects, voire même tous, sont nécessaires à différents stades de sa vie et de sa mission. En simplifiant à l'extrême, on pourrait dire que l'Église catholique romaine préserve l'importance de l'unité visible de l'Église comme présence du Christ sur la terre, comme prolongement de l'incarnation et comme lieu de croissance pour la sainteté. Les orthodoxes rappellent au reste de l'Église le mystère essentiel de Dieu et du salut comme restauration de l'image divine en l'homme. Les luthériens nous rappellent que c'est la grâce de Dieu reçue par une confiance toute simple, et non pas nos propres efforts, qui rétablit notre relation avec Dieu. Les anglicans nous rappellent combien nous avons besoin d'une investigation théologique minutieuse, l'importance de rassembler différents chrétiens sous la houlette d'une orthodoxie chrétienne généreuse, en particulier les traditions catholiques et réformées. Les baptistes soulignent l'importance de l'Église locale comme expression de la vie du Christ et la nécessité d'avoir une foi adulte réfléchie plutôt qu'une foi reçue de seconde main des parents. Les pentecôtistes nous rappellent l'importance du dynamisme de la présence et de l'expérience de Dieu dans l'Esprit, de la ferveur comme de l'attente dans la louange. Ils préservent chacun à sa manière quelque chose de la richesse de la foi catholique, et ils ont de quelque manière besoin les uns des autres. Cela ne veut pas dire que la division entre les différentes dénominations soit une bonne chose mais cela signifie, à mon sens, que chaque Église doit conserver son identité et être fidèle au don que Dieu lui a donné : sa contribution spécifique à l'ensemble de l'Église catholique. Il ne s'agit pas non plus de dire qu'il ne peut y avoir de véritable débat théologique, voire même de francs désaccords sur l'attention particulière à accorder à ces facteurs. Ce qui doit prédominer pardessous tout est le sentiment que nous avons besoin les uns des autres pour rendre témoignage de façon pertinente à la « sagesse infiniment variée de Dieu » (Ep 3,10).

Cette catholicité œcuménique est le résultat de la présence du Saint-Esprit et de l'accent mis sur son œuvre. Si le Saint-Esprit est l'« Esprit d'unité » (Rm 5,5 ; Ep 4,3), la présence de l'Esprit aura pour effet de souligner la nécessaire unité de la vie et de la théologie de l'Église. L'Esprit nous permet de prendre conscience de ce qui

unit les chrétiens plutôt que de ce qui les divise, et de réaliser que ce qui nous unit est bien plus grand que ce qui nous divise. C'est vrai même pour la théologie de l'Église ! Vouloir mettre l'accent sur le Saint-Esprit en développant une théologie « charismatique », antagoniste et polémique, pour offrir une forme de théologie distincte et supérieure aux autres, c'est rater la cible. La venue de l'Esprit ne crée pas de nouvelles théologies qui améliorent ou en réfutent d'autres. Tout au contraire, elle fait vivre ce qu'il y a de mieux dans la théologie chrétienne – catholique, protestante, orthodoxe, pentecôtiste et autres.

Lors d'une conférence d'évangélisation, j'ai eu une conversation avec un prêtre catholique. Nous avons parlé du sentiment d'unité tel qu'il a été ressenti lors de la conférence. Alors que nous parlions de l'immensité de la tâche à laquelle est confrontée l'Église et de sa vocation qui est de rendre témoignage à la venue du Royaume de Dieu, il me fit part de l'importance de la dimension missionnaire de la catholicité : « Cette mission serait trop grande pour l'un d'entre nous. Nous avons besoin les uns des autres ». Il y avait là le sentiment que l'Église catholique tout entière, pas qu'une partie seulement, était appelée à être à la hauteur de l'engagement qu'implique la *missio Dei* dans le monde. Pour s'impliquer pleinement dans sa mission, l'Église a désespérément besoin de ce sens de la catholicité, qui est donné par le Saint-Esprit.

## L'Église est apostolique

Le mot « mission » n'apparaît guère dans le Nouveau Testament. Il vient du latin *mittere*, envoyer, et le mot grec pour désigner quelqu'un qui est envoyé est *apostolos*. Ce mot par contre apparaît assez souvent dans le Nouveau Testament. On trouve l'idée d'être « envoyé » partout. Christ est envoyé dans le monde par le Père (Jean 5,37). Le Père envoie l'Esprit (Jean 14,26). Il s'agit de l'Esprit prodigue dont nous avons parlé[12] : l'Esprit qui va dans le monde avec une générosité débordante, cherchant à ramener la création dans l'amour qu'il y a entre le Père et le Fils, suivant en cela la voie tracée par Jésus, le Fils de Dieu incarné. En d'autres mots, l'apostolicité commence avec l'envoi du Fils et de l'Esprit par le Père.

Les disciples sont envoyés dans le monde *de la même façon* que Jésus est envoyé dans le monde (Jean 17,18 ; 20,21). Cette nou-

[12] Cf. Graham Tomlin, « Le Saint-Esprit et l'identité », *Hokhma*, n° 104 (2013), pp. 98-116.

velle communauté de l'Esprit est appelée par le Père à poursuivre l'œuvre du Fils dans le monde (Jean 17,18 ; 20,21). L'Église est envoyée dans le monde tout comme Christ a été envoyé dans le monde par le Père, revêtu de la puissance de l'Esprit. La nature apostolique de l'Église vient de sa relation avec Jésus – envoyée dans le monde comme peuple de Jésus pour faire ce que Jésus a fait : prêcher, guérir, prier, soumettre les forces du mal, souffrir, endurer et finalement triompher, tout cela par la puissance de l'Esprit.

C'est pourquoi prier pour la guérison, évangéliser, lutter contre la pauvreté mondiale et se mobiliser pour trouver des solutions à des problèmes tels que la dépression, les mariages en rupture et l'endettement sont des aspects essentiels du ministère de l'Église – parce qu'elle a été envoyée dans le monde pour faire ce que Jésus a fait dans la puissance de l'Esprit : guérir les malades, nourrir les affamés, inviter les gens à être à nouveau en communion avec Dieu, guérir les relations brisées et pardonner les péchés.

Pour garder ce sens de l'apostolicité, il est crucial pour l'Église de raconter et d'écouter des récits et des témoignages, surtout ceux que partagent les personnes nouvelles dans la foi ou qui sont en quête de foi. Une Église qui encourage la narration d'histoires célèbre la croissance, le mouvement, la découverte de l'œuvre continue de Dieu par l'Esprit. Cela peut-être des récits de foi renouvelée, de première expérience de foi ou de guérison physique. Une Église qui ne fait qu'écouter la voix de son clergé ou de ses membres aura vite fait de se refermer sur elle-même et de perdre la notion d'envoi dans le monde. Une Église qui écoute attentivement la voix de ceux qui sont en dehors de l'Église ou de ceux qui sont en train de la rejoindre (ou même de la quitter !) restera consciente de sa place dans le monde en tant qu'envoyée de Dieu pour être une bénédiction pour le monde, et elle apprendra comment précisément être en bénédiction.

Ces histoires nous rappellent toujours à nouveau que l'Église est appelée à être là où est Dieu, toujours en mouvement, jamais satisfait ou complaisant, toujours dévoué à la transformation des individus et de la société. Entendre de telles histoires rappelle constamment à l'Église sa véritable identité – une communauté envoyée dans le monde pour le changer. Une Église qui ne se rappelle plus que l'action de Dieu est incessante, qu'il est un Dieu « alerte », toujours en mouvement, qui invite l'Église à prendre part à son œuvre de transformation du monde, risque de perdre rapidement son sens de l'urgence et de finir par entretenir le sentiment qu'elle s'est retirée du monde plutôt que d'y être envoyée.

Que les personnes et les Églises soient remplies de l'Esprit, cela a sa raison d'être. Ce n'est pas pour que notre vie connaisse un plus grand succès et moins de problèmes. C'est pour que ces personnes retournent avec une espérance et un but à leur lieu de travail, leur famille et leur école pour assumer leur rôle d'agents du Royaume des cieux que Dieu leur a confié. L'apostolicité de l'Église nous rappelle que l'Église n'existe pas pour elle-même, mais pour être au service de la mission de Dieu dans le monde. Cela signifie que l'Église ne doit jamais se prendre pour un club réservé à ceux qui aiment la religion. Dès qu'elle le fait et se concentre sur sa propre vie et son organisation, elle se perd en chemin. C'est la tentation constante de l'Église : être à un tel point absorbée par son ordre du jour, tellement préoccupée à mettre de l'ordre dans sa propre maison et à avoir la théologie et la liturgie qu'il faudrait avoir, qu'elle en perd la volonté d'inviter les autres à connaître Christ, qu'elle en oublie qu'elle est envoyée dans le monde pour placer des signes de la nouvelle création à venir. Les Églises peuvent toujours trouver de bonnes raisons pour esquiver les défis de la mission et de l'évangélisation. La vie est plus simple quand on ne s'occupe que de gestion d'église et de maintenance. Garder l'évangélisation et l'exercice de l'hospitalité au cœur même de la vie de l'Église, c'est faire en sorte qu'elle manifeste son ouverture au monde, restant accueillante et réceptive à son égard.

L'apostolicité de l'Église nous rappelle que la raison pour laquelle elle tend à être une, sainte et catholique, c'est afin de pouvoir jouer son rôle dans le monde – envoyée tout comme Jésus, pour rappeler à ce monde brisé et détérioré qu'il est la merveilleuse création d'un Dieu d'amour, et que ce n'est qu'en retournant à cet amour qu'il peut trouver la guérison, la maturité et l'épanouissement auxquels il aspire. Être apostolique, c'est être envoyé, mais pas tout seul ! Cela signifie être coopté, enrôlé, embauché par l'Esprit prodigue qui nous invite à nous joindre à lui dans une vie d'intimité avec le Père et le Fils. C'est un privilège de voir la création renouvelée par l'œuvre de l'Esprit dans le monde.

L'Église a toujours fêté son anniversaire le jour de Pentecôte. L'Église n'est pas née à Noël, ni le Vendredi saint, ni même à Pâques, mais le jour de la venue de l'Esprit. Le Saint-Esprit et l'Église sont inextricablement liés, à tel point que sans le Saint-Esprit l'Église n'existe pas vraiment. C'est l'Esprit qui suscite l'Église car ce n'est que par l'Esprit que les personnes entrent en relation avec le Père en étant unies avec Jésus le Fils, et sont ainsi en relation les unes avec les autres. Une Église qui ne prie pas sans cesse « Viens Esprit-Saint »,

tout en s'attendant à une réponse à cette prière, manquera non seulement d'énergie et de vision, mais perdra sa propre identité et raison d'être. Une Église qui prie avec ferveur cette prière ne sera guère un lieu morose, mais aura toujours cette fraîcheur qui vient de l'Esprit qui fait toutes choses nouvelles.

■

# Vous étiez morts… mais Dieu…

**par Olivier Keshavjee,**
*animateur paroissial à l'Église évangélique réformée du canton de Vaud (EERV)*

*Cette prédication*[1] *d'Olivier Keshavjee trouve parfaitement sa place dans ce numéro spécial « Que dire ? Et comment le dire ? ». On appréciera en effet la richesse du contenu, l'originalité des métaphores et la fraîcheur du ton ; tout cela pour « dire » le salut en Christ aux hommes et femmes d'aujourd'hui.*

1 Quant à vous, vous étiez morts à cause de vos transgressions et de
vos péchés. 2 Vous marchiez autrefois selon le train de ce monde,
conformément au prince de la puissance de l'air, de l'esprit qui est
actuellement à l'œuvre parmi les fils de la rébellion. 3 Nous tous
aussi, nous étions de leur nombre : notre conduite était dictée par les désirs de la chair, puisque nous accomplissions les volontés de la chair et de nos pensées, et nous étions, par notre nature même, destinés à la colère, tout comme les autres.

4 Mais Dieu est riche en compassion. À cause du grand amour dont
il nous a aimés, 5 nous qui étions morts en raison de nos transgres-
sions, il nous a rendus à la vie avec Christ – c'est par grâce que vous
êtes sauvés –, 6 il nous a ressuscités et fait asseoir avec lui dans les
lieux célestes, en Jésus-Christ. 7 Il a fait cela afin de montrer dans
les temps à venir l'infinie richesse de sa grâce par la bonté qu'il a manifestée envers nous en Jésus-Christ.

---

[1] Prédication délivrée par Olivier Keshavjee dans la paroisse de Corsier-Corseaux, le 3 avril 2016, sur Éphésiens 2,1-10. L'approche du texte a été inspirée en partie par une prédication du pasteur presbytérien new-yorkais Tim Keller, *Alive With Christ*, 30 octobre 2011.

[8] En effet, c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de
la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. [9] Ce n'est
pas par les œuvres, afin que personne ne puisse se vanter. [10] En réa-
lité, c'est lui qui nous a faits ; nous avons été créés en Jésus-Christ
pour des œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance afin que
nous les pratiquions.

Éphésiens 2,1-10

## Introduction

Excusez-moi, je suis un peu essoufflé ! Parce que je viens de traverser une ville où tout le monde courait…
Ah j'peux pas vous dire laquelle… je l'ai traversée en courant.
Lorsque j'y suis entré, je marchais normalement, mais quand j'ai vu que tout le monde courait… je me suis mis à courir comme tout le monde sans raison !
Alors à un moment je courais au coude à coude avec un monsieur…
Je lui dis : – « Dites-moi… Pourquoi tous ces gens-là courent-ils comme des fous ? »
Il me dit : – « Parce qu'ils le sont ! » ;
Il me dit : – « Vous êtes dans une ville de fous ici… Vous n'êtes pas au courant ? »
Je lui dis : – « Si, si, des bruits ont couru ! »
Il me dit : – « Ils courent toujours ! »
Je lui dis : – « Qu'est-ce qui fait courir tous ces fous ? »
Il me dit : – « Tout ! Tout ! Il y en a qui courent au plus pressé. D'autres qui courent après les honneurs… Celui-ci court pour la gloire… Celui-là court à sa perte ! »
Je lui dis : – « Mais pourquoi courent-ils si vite ? »
Il me dit : – « Pour gagner du temps ! Comme le temps, c'est de l'argent, plus ils courent vite, plus ils en gagnent ! »
Je lui dis : – « Mais où courent-ils ? »
Il me dit : – « À la banque ! Le temps de déposer l'argent qu'ils ont gagné sur un compte courant… et ils repartent toujours courant, en gagner d'autre ! »
Je lui dis : – « Et le reste du temps ? »
Il me dit : – « Ils courent faire leurs courses… au marché ! »

(Raymond Devos, *Où courent-ils ?*)

Voilà la condition humaine d'après Raymond Devos : on court dans tous les sens, comme des fous, sans savoir pourquoi, et on court à notre perte. Ce constat n'est pas très différent de celui de Paul dans

ce texte : « Vous marchiez autrefois selon le train de ce monde » (v. 2). Paul parle de « marcher », mais l'idée est similaire, on va le voir.

Au chapitre précédent, Paul est remonté dans le temps jusqu'à avant la fondation du monde, pour parler du moment où Dieu nous avait choisis dans son amour pour que nous soyons ses enfants (1,4-5). Il est ensuite remonté un peu moins loin dans le temps, pour parler de la mort et de la résurrection de Jésus (1,7.19-20). Il remonte maintenant dans le temps, mais encore un peu moins loin, pour dire : « Regardez ce que vous étiez autrefois. »

C'est important de se souvenir de ce que nous étions autrefois, parce que la reconnaissance est le moteur de notre amour. Souvenez-vous de cette femme qui choque le pharisien chez qui Jésus mangeait, en mouillant les pieds de Jésus par ses larmes et en les essuyant avec ses cheveux. Et Jésus d'expliquer que celle à qui on a pardonné beaucoup aime beaucoup (Lc 7,36-50).

Mais remarquez, Paul ne dit pas de se comparer *aux autres*. Il aurait pu dire : « Regardez les autres, ces enfants de la colère qui marchent dans la perdition ». C'est facile de se comparer aux autres, et de voir qu'on est meilleur qu'eux. Forcément, je suis meilleur que « les autres » ! Le texte dit : « Regardez ce que *vous* étiez ». Non pas *moi* par rapport à *eux*, mais *moi* par rapport à *moi avant*. Pour voir ce que *Dieu* a fait dans ma vie.

C'est ce que nous allons voir maintenant :
1. Ce que nous étions autrefois
2. Ce que nous sommes aujourd'hui

## 1. Ce que nous étions autrefois

Alors qu'étions-nous ?

Paul commence tout en finesse : « Vous étiez morts. » Ça commence bien ! Mais on se souvient, on regarde ce qu'on était pour mieux apprécier ce que nous sommes aujourd'hui, en Christ. Alors, que signifie « mort » ? Certainement pas une mort physique, puisque les Éphésiens, pas plus que nous aujourd'hui, n'étaient morts dans ce sens. Il s'agit d'une mort en devenir.

Imaginez un poulet sortant du four, fumant et croustillant. Il est beau, il est bon. Nos vies étaient comme ce poulet : plein de choses belles et bonnes. Mais revenez dans une semaine. Revenez dans un an, voyez l'état de ce poulet. Voici notre vie, voici notre univers. Nous sommes voués à la mort, et à la destruction, à la désintégration. Nous sommes des poulets fumants sur une table.

Pourquoi étions-nous voués à la mort ? « À cause de vos transgressions et du péché » (v. 1). Le genre de discours moralisateur que l'on aime particulièrement. Mais est-ce vraiment le cas ? Transgresser, c'est littéralement « tomber à côté ». On peut le voir comme les balises autour des pistes de skis, et Dieu qui nous dit : « Voici ma loi de vie, restez dans les pistes que j'ai sécurisées, et vous allez prendre votre pied. Mais si vous sortez de ces pistes, attention ! » Et on le sait, chaque année, des gens meurent à cause du hors-piste. Ce n'est pas que Dieu veuille nous pourrir la vie en nous donnant des lois arbitraires et ennuyeuses, et qu'ensuite il se fâche lorsque l'on veut s'amuser. Non, il nous donne des lois de vie, et si on sort de ces lois de vies, on se fait prendre dans une avalanche.

C'est ce que Paul dit : vous étiez pris au piège d'une avalanche beaucoup trop forte pour vous ! Et cette avalanche, c'est le péché. Le péché, ce n'est pas quelque chose de moralisateur, une liste de tous nos écarts moraux. C'est une puissance qui nous oppresse. Des tonnes et des tonnes de neige qui nous emportent, et contre lesquelles on ne peut rien faire. Quelque chose qui nous domine, et dont on doit être sauvés.

Comment cette domination du péché se manifeste-elle ? Paul cite trois choses :

1. *La culture :* « Vous suiviez le train de ce monde » (v. 2). Dans notre culture, il y a plein de choses qu'on subit, qu'on suit, qu'on fait par habitude, sans réfléchir. On est pris par cette avalanche qui entraîne avec puissance là où on ne voudrait pas nécessairement aller.
2. *Le diable :* « Le prince de la puissance de l'air, l'esprit qui agit dans les fils de la rébellion » (v. 2). Paul semble dire que derrière ces choses qui nous oppressent dans le « train de ce monde », il y a des réalités spirituelles.

Et ce serait très intéressant de développer ces deux niveaux. Mais la troisième chose qui nous oppresse est, je crois, la plus importante :

3. *Nous-même :* « Nous vivions selon les convoitises de la chair et de nos pensées » (v. 3). La troisième chose qui nous domine, c'est nous-même : notre propre volonté, nos passions, nos aspirations, notre propre pensée. Ce troisième point est le plus important, car sans celui-ci, les deux premiers n'auraient aucun effet sur nous. On n'est jamais mieux asservi que par soi-même ! C'est donc celui qui nous allons regarder un peu plus en détail.

Paul parle deux fois de « la chair » (v. 3). Quand Paul parle de la chair, il ne s'agit pas du corps physique, comme si le corps était mauvais : notre corps est un don de Dieu, créé par Dieu pour sa gloire, pour qu'on en jouisse. Quand Paul parle de la chair, il parle de notre nature corrompue : ce que Dieu a créé bon a été détourné ; nous avons été abîmés, il y a quelque chose de dysfonctionnel en nous.

Luther donne cette définition du péché : le péché, c'est le cœur humain replié sur lui-même (*incurvatus in se*) :

> « L'Écriture qui nous décrit l'homme tellement replié sur lui-même que non seulement il tourne vers lui les biens corporels, mais encore les biens spirituels, et même Dieu, et se cherche en tout. Et cette inclination est maintenant naturelle, elle est un vice naturel et un mal naturel[2] ».

On a un défaut de fabrication. En terme informatique, ce n'est pas juste un problème *logiciel* qui pourrait être réglé par une mise à jour. C'est un problème *matériel*. Il y a quelque qui ne tourne pas rond dans notre nature et qui doit être changé. Et ce qui ne tourne pas rond, c'est justement que l'on tourne en rond sur nous-même.

On peut imaginer cela ainsi : on a un petit ordinateur dans la tête qui n'a qu'une seule fonction : analyser tout ce qui se passe autour de nous, tout ce qui nous arrive, les gens qui passent par là, tout ce qui est dit, qui est fait. Et cet ordinateur analyse tout cela en se posant une seule question : Qu'est-ce que j'ai à y gagner ? Quel bien puis-je retirer de cette situation ? Comment cette situation ou cette personne peut-elle contribuer à mon bonheur ?

Voilà « la chair », notre nature corrompue, repliée sur elle-même. Qu'est-ce que cela produit en nous ?

1. Être centré sur soi-même, ça peut faire de nous des gens horribles : les cas extrêmes étant les tueurs en séries ou les dictateurs. Mes désirs sont plus importants que la vie des gens que je rencontre.
2. Mais être replié sur soi-même, ça peut aussi faire de nous des super-personnes, parce qu'une chose qui nous aide à bien nous sentir, c'est de faire du bien. Il y a une manière de servir les autres qui est en fait une manière de se servir soi.
3. De même, être replié sur soi-même, ça peut nous rendre extrêmement religieux. Tout en étant pleinement dans cette nature corrompue, on peut aller à l'Église, prier, respecter tous les commandements… mais le faire pour soi.

---

[2] Commentaire sur Romains 8,3.

Comment savoir lorsque l'on fait les choses pour soi, ou lorsqu'on les fait pour Dieu et les autres ? Le terme utilisé pour parler du désir est un terme fort : un désir passionné, qui peut être de l'ordre de l'*addiction*. Et on voit la différence entre :

- aimer le vin, mais si un jour je n'ai pas mon verre ce n'est pas grave, et
- aimer le vin, mais le jour où je n'ai pas mon verre je me mets en rogne contre tout ce qui me passe sous la main !

C'est au moment où l'objet de notre désir nous est refusé que l'on voit comment l'on réagit. Avec Dieu par exemple, s'il nous arrive une épreuve, une difficulté, et que l'on se retourne contre lui en disant : « Après tout ce que j'ai fait pour toi, c'est comme ça que tu me remercies ! », c'est probablement que l'on n'était pas là pour servir Dieu, mais pour se servir de Dieu pour ses propres intérêts.

Même chose dans notre relation aux autres. Supposons – exemple fictif – que ma femme oublie de me remercier pour un bon repas que j'ai cuisiné pour elle (je ne vous précise pas ce qui est fictif dans l'exemple). Si je me mets en colère contre elle en disant : « Je me suis donné de la peine ! », c'est probablement que je n'avais pas fait ce repas par amour pour elle, mais par amour pour moi – pour recevoir de la reconnaissance, de la gratification, pour me sentir important et désiré.

Il y a donc ces deux attitudes :

1. Ma vie pour toi
2. Ta vie pour moi

Comme une addiction, cette deuxième attitude ne peut que nous détruire. Elle nous ronge, parce que l'on n'est jamais satisfait, jamais au repos. On n'a jamais assez de reconnaissance, jamais assez de gloire, jamais assez de sécurité, de plaisir, de sens dans sa vie. Ça nous détruit, et ça détruit notre entourage.

On court dans tous les sens, on s'épuise, et on court à notre perte. C'est une avalanche qui nous conduit à une mort certaine.

## 2. Ce que nous sommes aujourd'hui

Voilà ce que nous étions. Alors que sommes-nous maintenant ?

Après ces trois versets sombres, Paul écrit les deux mots les plus merveilleux de la Bible : « Mais Dieu » (v. 4). Au lieu de répondre par la colère, Dieu qui est débordant d'amour et de bonté nous a sauvés gratuitement, sans que ce soit mérité.

« C'est par grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (v. 8). Lorsque l'on est sous des tonnes de neige, on ne peut rien faire pour se sauver. On est obligé d'attendre les secours. Et Dieu n'est pas resté à côté, à nous regarder mourir, en disant : « C'est bien fait, vous n'aviez qu'à respecter les balises de sécurité ». Non, Dieu est parti au milieu de la nuit, il nous a cherchés, il a creusé la neige, nous a portés alors que nous étions inconscients, et nous a ramenés bien au chaud, en sécurité, où il nous a réanimés.

C'est Dieu qui fait tout. Dieu est le seul auteur du salut. C'est la différence entre les œuvres et la grâce. Les œuvres, c'est moi qui dois me sauver, c'est moi qui dois faire quelque chose pour améliorer ma condition. La grâce, c'est Dieu qui fait.

Si nous les réformés insistons autant pour dire que c'est Dieu qui fait tout, ce n'est pas uniquement une raison doctrinale, comme s'il fallait exactement bien comprendre comment la souveraineté de Dieu s'accorde avec la responsabilité humaine, sous peine de damnation éternelle. Le texte biblique insiste sur le fait que Dieu seul est l'auteur du salut pour que « personne ne puisse vanter » (v. 9).

Parce que si j'avais la moindre part de responsabilité dans mon salut, si je pouvais dire « *moi* j'ai accepté Jésus-Christ », ou « *moi* j'ai compris comme il le fallait », je pourrais dire « *moi* je suis meilleur qu'*eux*, ces affreux pécheurs qui méritent leur sort ». Et on retombe dans cette attitude de la chair, ou tout est centré sur moi.

Dieu ferme complètement cette porte : « Vous étiez morts ». Les morts ne font pas de choix. Les morts ne comprennent rien. Un mort ne peut pas se ressusciter. « Dieu nous a choisis avant la fondation du monde » (1,4) donc même si toi tu l'as choisi il y a 10 ans, lui il t'a choisi bien avant. C'est Dieu seul qui nous sauve.

Alors comment est-ce que Dieu nous a sauvés ? Et comment est-ce que cela résout notre problème d'être repliés sur nous-mêmes ?

Le problème, on l'a vu, c'est que je veux prendre la place de Dieu : je veux être le centre de l'univers, que tout tourne autour de moi, que tout le monde me serve.

La solution, c'est Dieu qui prend ma place. Dieu se fait homme, et se met à ma place. Il prend ma transgression, ma condamnation, ma colère, ma mort. Et au lieu de la mort, je reçois la vie. Au lieu d'être appelé transgresseur, je suis appelé saint. Au lieu d'être soumis à des esprits démoniaques, je suis soumis au Saint-Esprit. Au lieu de mon ancienne nature, je suis recréé avec une nouvelle nature. Au lieu d'être enfant de la colère, je suis enfant de Dieu.

Cela découle sur une nouvelle vie, que Paul décrit de deux manières :

1. Nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ.
2. Nous sommes en marche pour pratiquer les œuvres bonnes que Dieu a prévues pour nous.

Premièrement, cette vie que je reçois, c'est une vie de repos. Plus besoin de courir dans tous les sens pour être comblé, je suis comblé en Jésus-Christ. Paul le dit ainsi : « Vous avez été ressuscités avec le Christ. Avec lui, vous êtes assis dans les lieux célestes » (v. 6). Vous n'êtes plus à courir selon le train de ce monde, vous êtes assis à la droite de Dieu, dans les lieux célestes. Sans aucun doute sur un trône merveilleux.

C'est-à-dire que notre soif d'être valorisés, d'être reconnus, Dieu seul peut la combler, et Dieu seul le fait. Et il le fait en nous couvrant d'honneur. On voit dans l'épître aux Éphésiens que tout ce que nous avons, nous l'avons *en Christ*. Tout ce que nous sommes, nous le sommes *en Christ*. En Christ, je suis saint, parce qu'il est saint. En Christ, je suis béni parce qu'il est béni. Ici, en Christ, nous sommes ressuscités, et comme il a été glorifié dans son ascension, en lui nous sommes couverts d'honneurs.

Imagine un banquet merveilleux… et le Roi qui trône au milieu de son peuple qui l'acclame. Et le Roi pose le regard sur toi, et te dit : « Viens t'asseoir à côté de moi ». Lorsque l'on peut se nourrir de cette image, réaliser que Dieu est réellement bon et bienveillant, qu'il pose un regard tellement plein de grâce sur nous, qu'il est fier de nous en Christ, que l'on peut manger à cette table, alors on n'a plus besoin de grappiller des miettes de reconnaissance à gauche et à droite. Plus besoin d'être complètement centré sur soi, mais on peut se mettre en marche d'une manière nouvelle.

Deuxièmement, donc, Paul nous dit qu'en Christ, nous sommes une nouvelle création, une œuvre d'art, créée « pour des œuvres bonnes que Dieu préparées d'avance afin que nous y marchions » (v. 10). Parce que je ne suis plus en train de courir à ma perte, parce que je suis assis *dans les lieux célestes en Christ*, au repos, comblé, satisfait, alors je peux me mettre en marche sur terre, pour rentrer dans les œuvres que Dieu a préparées pour moi.

Puisque je suis comblé, je n'ai plus besoin de courir après la gloire et l'honneur, mais je peux travailler à honorer les autres, je peux travailler pour la gloire de Dieu. Non plus à partir d'une position où j'ai faim, où je suis en manque, mais à partir d'une position où je déborde, où je donne de mon abondance.

Puisque je suis en sécurité en Christ, je n'ai plus besoin de rechercher la sécurité autour de moi à tout prix, mais je peux travailler pour la sécurité des autres. Je peux même me mettre dans des situations dangereuses pour moi, si cela peut aider d'autres à se mettre en sécurité en Dieu.

Je n'ai plus besoin de vivre pour moi, je peux vivre pour Dieu, parce que Jésus est mort et ressuscité pour moi.

## Conclusion

Comment se mettre en marche ? Comment rentrer dans cette vie à laquelle Dieu nous appelle ? Comment faire pour que ce ne soit pas juste une information dans notre tête, mais que ce soit une transformation de notre vie ?

On est toujours dans la première partie de la lettre (ch. 1–3), où l'on contemple simplement ce que Dieu a fait pour nous. Au chapitre 4, on verra quels sont les efforts qui nous sont demandés concrètement, lorsque Paul parlera de se « dépouiller de l'ancienne nature », « être renouvelé dans notre intelligence par le Saint-Esprit », et « revêtir la nouvelle nature » (4,21-24).

En attendant, le texte nous donne un moyen pratique pour goûter un peu à cette réalité, en plus de se souvenir de sa position en Christ dans les lieux célestes. Ce moyen, c'est le suivant : « C'est par grâce que vous êtes sauvés, c'est le don de Dieu, ce n'est point par les œuvres, *afin que personne ne se glorifie* » (v. 8-9).

Est-ce que vous avez déjà essayé d'arrêter de vous glorifier, de vous vanter ? Essayé d'arrêter le petit ordinateur qui cherche toujours à me mettre en avant ? On n'y arrive pas. Ce qu'il faut faire, avec ce petit ordinateur, c'est le reconfigurer. Pour arrêter de s'auto-glorifier, il ne faut pas arrêter de glorifier tout court, mais il faut apprendre à glorifier quelqu'un qui le mérite vraiment.

Plus je suis passionné par Jésus-Christ, plus je suis fier de lui, plus je vois combien il est beau, combien il est désirable, plus c'est lui qui captive mes aspirations, mes désirs, mes pensées. Et moins j'ai besoin de me glorifier moi-même, moins je suis soumis à l'addiction de mes propres désirs qui me consument.

La clé pour arrêter de se mettre en avant, ce n'est donc pas d'être détaché, moins passionné par moi, mais d'être plus passionné par Jésus-Christ.

22 Voici ce que dit l'Éternel : Que le sage ne se montre pas fier de sa sagesse, que le fort ne se montre pas fier de sa force, que le riche

ne se montre pas fier de sa richesse, 23 mais que celui qui veut éprouver de la fierté mette sa fierté dans ceci : le fait d'avoir du discernement et de me connaître. De savoir que je suis l'Éternel, qui exerce la bonté, le droit et la justice sur la terre. Oui, c'est cela qui me fait plaisir, déclare l'Éternel (Jérémie 9,22-23).

Et Paul dira :

En ce qui me concerne, jamais je ne tirerai fierté d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ (Galates 5,14).

Ainsi pour sortir de ce train de vie qui nous épuise en nous faisant courir dans tous les sens, tournons les regards vers Jésus-Christ, soyons fiers de lui, et découvrons-nous assis en lui, comblés en lui. Nous recevrons ainsi la force nécessaire pour nous mettre en marche, et être témoins de cet immense amour et de cette grâce incroyable auprès des gens que nous rencontrons.

Amen.

■

*Ḥokhma 109/2016, pp. 119-143*

*Avec l'aide de Dieu*

# Manifeste bleu

## par le Rassemblement pour un renouveau réformé

## Les Bleus, une couleur dans l'Église réformée

*Le premier jet du Manifeste bleu a été rédigé en 2013 par Shafique Keshavjee. Ce texte a fait l'objet d'une consultation auprès d'une cinquantaine de personnes plus ou moins proches de la couleur théologique du Manifeste. De nombreuses critiques, nuances, pratiques et aspirations ont ainsi pu être intégrées. Le document a aussi été affiné par les apports des participants aux trois retraites qui ont eu lieu à Saint Loup entre 2013 et 2015. Un groupe de rédaction composé d'Anne-Marie Fatzer, de Hetty Overeem, de Martin Hoegger et de Gérard Pella a accompagné et enrichi le processus pour donner la forme finale à ce texte. Ainsi ce document, rendu public le 14 avril 2016, est en lui-même le fruit d'un travail communautaire de réflexion, de prière et de recherche de consensus.*

## Préambule

*« Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. »*
*(Marc 9,7)*

Nous, quelques laïcs et ministres de l'Église évangélique réformée du canton de Vaud (EERV), en communion avec des laïcs et ministres d'autres Églises réformées (cantonales, ethniques) et d'autres Églises chrétiennes (catholiques, évangéliques, orthodoxes), nous

nous sommes réunis en retraite à St Loup[1], dans la commune de Pompaples appelée *Le milieu du monde*, pour prier et pour discerner ce que nous pouvions dire ensemble des vérités et valeurs évangéliques[2] qui nous lient et qui orientent nos engagements.

Nous reconnaissons les forces et les faiblesses des structures ecclésiales existantes et ne cherchons pas à en sortir. C'est dans l'Église évangélique réformée que nous tenons à confesser et à vivre la foi chrétienne qui nous est commune.

Nous reconnaissons que l'Église se décline en de multiples couleurs et que, parmi celles-ci, nous représentons une des couleurs, couleur qui elle-même se décline en de multiples nuances.

Nous valorisons les apports positifs d'autres couleurs : la couleur liturgique nous apprend la beauté des paroles cultuelles du passé et du présent ; la couleur sociopolitique, l'importance d'un Évangile incarné dans les préoccupations sociales, économiques, politiques et écologiques de nos contemporains ; la couleur libérale, l'importance d'un dialogue fécond avec la culture ; la couleur charismatique, la nécessité de toujours mieux nous ouvrir à l'Esprit Saint et de valoriser les dons de chaque fidèle…

Et nous nous réjouissons de la diversité qui existe au sein de notre propre réseau !

La présentation de ce Manifeste bleu[3] a une triple fonction :

- mettre en lien ceux qui partagent ces vérités et valeurs
- susciter un débat avec ceux qui ne les partagent pas (ou pas toutes)
- favoriser de nouvelles relations de confiance.

## Partie 1 Notre appel et notre foi

### *Un appel qui nous brûle*

*« Arrêtez-vous… et reconnaissez que je suis Dieu ! »*
*(Psaume 46,11)*

---

[1] Ces retraites ont eu lieu les 8 et 9 novembre 2013, les 9 et 10 mai 2014, le 9 janvier, le 20 mars et le 29 mai 2015.

[2] Pour le sens donné à « évangélique » dans ce Manifeste, lire la notice en fin de document.

[3] Le bleu est la couleur du ciel et de l'eau. Symbole de l'infini et de la fidélité, le bleu rappelle le lien vital entre le ciel et la terre. Nous nous souvenons aussi qu'au « Milieu du monde », où nous avons élaboré ce manifeste, les eaux se partagent entre le Nord et le Sud.

*« Personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils,*
*et celui à qui le Fils veut bien le révéler.*
*Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau,*
*et moi je vous donnerai le repos.*
*Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école,*
*car je suis doux et humble de cœur,*
*et vous trouverez le repos de vos âmes.*
*Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger. »*
*(Matthieu 11,27-30)*

L'appel qui nous brûle, c'est la voix de Jésus-Christ qui encourage son Église alors qu'elle s'épuise sous de nombreux fardeaux. Et voici ce qu'il nous semble entendre :

**« Arrêtez-vous ! C'est urgent !**
**Priez, jeûnez et revenez à Moi, dit le Seigneur. »**

« Venez à **moi** », dit Jésus-Christ. Nous comprenons ainsi cet appel : « Arrêtez vos œuvres trop souvent autonomes, pour lesquelles vous n'avez pas besoin de moi. Arrêtez ce remplissage qui vous épuise, déposez ce fardeau trop lourd. Créez du vide : il deviendra une place pour me recevoir. Alors vous trouverez le vrai repos. Non pas celui de la passivité, mais celui du bon choix et de la bonne compréhension et répartition des tâches.

Prenez **mon** joug. Travaillez à côté de moi, en vous joignant à ce que **je suis** en train de faire. Et pour savoir ce que je fais, prenez du temps pour entendre ce que l'Esprit de vérité veut vous apprendre. Je ne veux pas des « il faut » sans fin qui remplacent mon Esprit. *Je* fais, et alors *vous* ferez avec moi ! Prenez mon joug : portez-moi. Là est le Royaume de Dieu. Tout le reste vous sera donné en plus. »

Et si nous osions vivre cela concrètement ?!

Nous nous repentons de tous ces moments où nous ne nous sommes pas ouverts aux impulsions du Saint-Esprit et aux critères de l'Évangile, car nous les avons soumis aux impulsions et aux critères de nos propres pensées, sentiments et comportements.

Nous demandons ardemment que le Saint-Esprit nous renouvelle et qu'il nous transforme à l'image du Christ, afin que notre témoignage soit vrai et qu'il puisse être utilisé par le Père qui veut restaurer toute sa création et chacune de ses créatures.

À la suite de Nicolas de Flüe nous prions :

**Mon Seigneur et mon Dieu,**
**enlève-moi tout ce qui m'éloigne de toi.**
**Mon Seigneur et mon Dieu,**

**donne-moi tout ce qui me rapproche de toi.**
**Mon Seigneur et mon Dieu,**
**enlève-moi à moi-même et donne-moi tout à toi[4].**

## *La confession de notre foi*

*« … que toute langue confesse que le Seigneur,*
*c'est Jésus Christ à la gloire de Dieu le Père. »*
*(Philippiens 2,11)*

*« … si tu confesses de ta bouche que le Seigneur, c'est Jésus*
*et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts,*
*tu seras sauvé. »*
*(Romains 10,9)*

En réponse à ce « Venez à moi » de Jésus-Christ, nous réaffirmons notre adhésion aux deux confessions de foi dans lesquelles des générations de chrétiens ont reconnu l'identité de Dieu, son Être et son Agir : le Symbole des Apôtres[5] et le Symbole de Nicée-Constantinople[6].

**Symbole des Apôtres**
Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.
Je crois en Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur,
qui a été conçu du Saint-Esprit, et qui est né de la Vierge Marie ;
il a souffert sous Ponce-Pilate, il a été crucifié, est mort,
il a été enseveli, il est descendu aux enfers ;
le troisième jour, il est ressuscité des morts ;
il est monté au ciel ;
il siège à la droite de Dieu, le Père tout-puissant ;
il viendra de là pour juger les vivants et les morts.

---

[4] Cette prière a été au cœur de la retraite du 29 mai 2015.

[5] Cette traduction est celle du recueil *Alléluia*. Elle a été légèrement modifiée pour mieux rendre compte de l'original qui différencie « credo in » (je crois en) et « credo + l'accusatif » (je crois à).

[6] Cette traduction se trouve dans l'ouvrage du Conseil Œcuménique des Églises, Commission de foi et constitution, *Confesser la foi commune. Explication œcuménique de la foi apostolique telle qu'elle est confessée dans le Symbole de Nicée-Constantinople (381)*, Paris, Cerf, 1993, p. 17. L'utilisation du mot « catholique » est à prendre dans son sens originel « selon le tout » avec une double dimension *qualitative* (fidélité à l'ensemble des vérités révélées) et *quantitative* (l'ensemble des chrétiens de tous les temps et de tous les lieux). Cf. *Vers une catholicité œcuménique ?*, Fribourg, Academic Press Fribourg, 2013.

Je crois en l'Esprit-Saint, à la sainte Église universelle,
la communion des saints, la rémission des péchés,
la résurrection de la chair et la vie éternelle.
Amen.

**Symbole de Nicée-Constantinople**

Nous croyons en un seul Dieu, le Père, le Tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles.

Nous croyons en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, engendré du Père avant tous les siècles, Lumière venue de la Lumière, vrai Dieu venu du vrai Dieu, engendré non pas créé, consubstantiel au Père ; par lui tout a été fait.

Pour nous et pour notre salut il descendit des cieux ; par le Saint-Esprit il a pris chair de la Vierge Marie et il s'est fait homme. Il a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il a souffert, il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures, il est monté aux cieux. Il siège à la droite du Père et il reviendra dans la gloire juger les vivants et les morts ; son règne n'aura pas de fin.

Nous croyons en l'Esprit Saint, qui est Seigneur et donne la vie, qui procède du Père, qui avec le Père et le Fils est adoré et glorifié, qui a parlé par les prophètes.

Et en l'Église une, sainte, catholique et apostolique. Nous confessons un seul baptême pour le pardon des péchés.

Nous attendons la résurrection des morts et la vie du monde à venir.

Amen.

## *Une confiance fondamentale*

*« Que votre cœur ne se trouble pas.*
*Mettez votre foi en Dieu, mettez aussi votre foi en moi, dit Jésus. »*
*(Jean 14,1)*

*« Dès maintenant, oracle du Seigneur,*
*revenez à moi de tout votre cœur avec des jeûnes,*
*des prières et des lamentations.*
*Déchirez vos cœurs et non vos vêtements*
*et revenez au Seigneur votre Dieu :*
*il est bienveillant et miséricordieux,*
*lent à la colère et plein de fidélité. »*
*(Joël 2,12-13)*

Alors que les Églises réformées en Suisse romande traversent une période de fortes turbulences (baisse du nombre de fidèles dans

bien des paroisses, diminution des ressources financières dans plusieurs cantons, manque de vocations aux divers ministères, conflits insurmontables dans les manières de lire la Bible, méfiance voire mépris à l'égard de la mouvance évangélique, tensions sur des sujets complexes tels l'homosexualité, les ministères ou la formation…), nous réaffirmons notre confiance fondamentale dans le Dieu vivant, Père, Fils et Saint-Esprit, qui continue de prendre soin de son Église.

Forts de cet enracinement dans la foi de l'Église, nous pouvons affirmer notre confiance fondamentale :

*Nous affirmons avec confiance que le déclin de l'Église réformée n'est pas inéluctable.*

*Nous affirmons avec confiance que le* ***Père*** *de Jésus-Christ nous indique un chemin de vie, au-delà de nos fautes et de nos erreurs, et que si nous revenons à lui de tout notre cœur, il est fidèle et juste pour nous pardonner et nous restaurer.*

*Nous affirmons avec confiance que le message de l'Église ne se trouve pas d'abord dans les philosophies, traditions ou méthodes humaines, si réputées soient-elles, mais en* ***Jésus-Christ*** *seul en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance.*

*Nous affirmons avec confiance que l'ouverture à la Vie de* ***l'Esprit de Dieu*** *est fondamentale pour le renouvellement de l'Église et du monde.*

*Nous affirmons avec confiance que la* ***vocation de l'Église*** *est d'être à l'écoute de Dieu à travers la lecture attentive des Écritures, la prière et la vie communautaire, le jeûne et la repentance (le retour à Dieu), et que sa mission est de communiquer l'Évangile du Royaume de Dieu à tous sans crainte, de rendre visible la présence active de Dieu et de rejoindre avec amour les personnes les plus fragiles.*

*Que Dieu nous donne de confesser la vérité dans l'amour, l'humilité et la paix*[7].

---

[7] Comme le dit saint Augustin : « […] là où est la charité est la paix ; et là où est l'humilité est la charité » (*Il n'y a qu'un amour, Commentaire de la première épître de S. Jean*, Paris, Cerf, p. 12).

Alors que la vie de l'Église réformée tend parfois à être subordonnée à une conception gestionnaire et managériale, nous sommes convaincus que seule une vision biblique peut permettre à l'Église de devenir plus belle et à chacun-e des membres de donner le meilleur de lui-même.

C'est pourquoi nous voulons à la fois *enraciner, encourager* et *élargir*.

*Nous voulons* **enraciner** *nos vies*

- *dans la Parole de Dieu, quoi qu'il en coûte*[8] *;*
- *dans une ouverture confiante à l'Esprit saint, sans abus ni mascarade*[9] *;*
- *dans une spiritualité nourrie par les Pères/Mères de l'Église et la grande tradition chrétienne ;*
- *dans une vie communautaire, même si cela ne va pas de soi*[10].

---

[8] Voici comment Éric Fuchs a résumé *La vraie façon de réformer l'Église* (1549) de Jean Calvin (Genève, Labor et Fides, 1957, p. 7) : « Il ne s'agit pas pour Calvin d'énumérer quelques bons moyens ou de proposer 'la' méthode pour réformer l'Église, mais de l'amener à cette très simple prise de conscience : la vraie façon de réformer l'Église chrétienne, c'est de prendre au sérieux la Parole de Dieu, et quoi qu'il en coûte ». Selon la maxime réformée « Ecclesia reformata semper reformanda *secundum verbum Dei* », l'Église se réforme sans cesse, non pas suite aux évolutions de la société, mais en se mesurant toujours à nouveau à la Parole de Dieu.

[9] *L'Engagement du Cap* rend attentif aux dérives possibles dans la vie spirituelle. « [...] nous sommes conscients des nombreux abus et mascarades sous couvert de l'Esprit Saint, des nombreuses façons de pratiquer et de louer toutes sortes de phénomènes qui ne sont pas les dons de l'Esprit Saint tels qu'ils sont enseignés dans le Nouveau Testament. Nous avons grand besoin de davantage de discernement en profondeur, de mises en garde claires contre la tromperie, de dénonciation des manipulateurs frauduleux et égoïstes qui abusent de la puissance spirituelle pour leur propre enrichissement impie » (*L'Engagement du Cap*, Mouvement de Lausanne/BLF Europe, 2011, p. 30).

[10] Dietrich Bonhoeffer commence son livre *De la vie communautaire* (Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1947, p. 11) par ces propos : « 'Voici, oh ! qu'il est agréable, qu'il est doux pour des frères de demeurer ensemble, bien unis' (Ps 133 :1). Notre but, dans les pages qui suivent, est d'examiner quelques enseignements et règles de l'Écriture touchant notre vie en commun sous l'autorité de la Parole de Dieu. Contrairement à ce qu'on pourrait penser au premier abord, il ne va pas de soi, pour un chrétien, qu'il puisse vivre parmi d'autres chrétiens. Jésus-Christ lui-même a vécu au milieu de ses ennemis. Finalement tous ses disciples l'ont abandonné. »

*Nous voulons* **encourager**

- *les appels, les charismes et les compétences des membres de notre Église en leur faisant confiance et en leur témoignant une profonde estime ;*
- *les appels, les charismes et les compétences des ministres en leur manifestant une profonde reconnaissance (cf. 1 Thessaloniciens 5,12s ; 1 Timothée 5,17) ;*
- *la créativité dans l'Église et la communication (arts visuels, musique, danse, théâtre, utilisation des moyens audiovisuels et informatiques, réseaux sociaux…), en particulier en reconnaissant les dons des jeunes dans ces domaines et en les accompagnant dans leurs projets*[11].

*Nous voulons* **élargir**

- *la communion fraternelle avec les autres Églises (évangéliques, catholiques, orthodoxes, issues de la migration…), communautés et mouvements.*

Dès lors, nous *refusons* de céder au découragement et au défaitisme, à l'autoritarisme ou au sectarisme.

Nous *refusons* toute conception de l'Église qui la considère comme une entreprise ou une administration comme une autre.

Nous nous *distançons* également de la tendance à tout centrer sur le ministère pastoral, ce qui est contraire au fondement biblique de la diversité des ministères et de la vocation de chaque baptisé à être « prophète, roi et prêtre »[12].

Nous nous *levons* pour une Église dans laquelle la Parole de Dieu sera vivante, où chaque personne avec ses charismes sera valorisée et dans laquelle une diversité de ministères sera reconnue. Nous sommes convaincus que seul le renforcement conjoint de cinq dynamiques de l'Église – *koinônia* (communion), *leitourgia* (célébration), *diakonia* (service), *didakè* (formation) et *marturia* (témoignage) – permet à l'Église, dans la force de l'Esprit, de croître et de s'édifier dans l'amour (cf. Éphésiens 4,14-16).

---

[11] Cf. de J.-C. Boillat et de F.-X. Amherdt *Web & Co et pastorale. Les NTIC et la transmission de la foi*, Saint-Maurice, Éditions Saint-Augustin, 2013. « Confiance aux jeunes […] « 'Allez et bloguez ! De toutes les nations faites des disciples !' » Cette mission numérique revient en priorité aux *digital natives* car, comme l'expression le dit, ils sont tombés dans la marmite du cyberespace quand ils étaient petits. Les jeunes se sentiront honorés s'ils reçoivent d'une Équipe pastorale la responsabilité d'un projet sur le *net* » (p. 252).

[12] Cf. Jean Calvin, *L'Institution chrétienne*, Livre II, ch. 15.

C'est pourquoi, nous voulons renforcer ces cinq dynamiques.

**a. <u>La communion</u>** (*koinônia*)

Nous croyons que l'Église est une communion de communions[13] et la paroisse une communauté de communautés.

C'est pourquoi nous voulons susciter et soutenir les *communautés de base*[14], notamment sous la forme des groupes de maison[15].

Nous croyons que l'Église n'est pas d'abord un Parlement (dans lequel une majorité triomphe des minorités) mais un espace de communion. Nous cherchons d'autres manières de vivre ensem-

---

13 Plus que toute autre Église, peut-être, l'Église orthodoxe a maintenu vivante cette perspective selon laquelle, l'être de Dieu, de l'humain et de l'Église est communion. Cf. l'ouvrage de référence de Jean Zizioulas *L'Être ecclésial*, Genève, Labor et Fides, 1981, ouvrage développé en anglais sous le titre *Being as Communion*, London, Darton, Longman and Todd, 1985. L'Église comme Communion a été revalorisée aussi par le Concile Vatican II et se trouve au centre de la réflexion de Foi et Constitution du Conseil œcuménique des Églises.

14 Voici ce que Jürgen Moltmann a pu écrire à propos de l'importance des « communautés de base ». « L''avenir de la Réforme' ne repose pas, selon moi, sur l'aile droite de ses tendances catholicisantes, mais bien sur ce qu'on appelle l''aile gauche de la Réforme', à savoir auprès de ceux qui, dans des ébauches sans cesse renouvelées et au prix de persécutions incessantes, ont tenté de réaliser la communauté. On les a taxés de 'visionnaires', de 'baptistes' et de 'sectaires', et on les a réprouvés. Or ils recherchaient, en vérité, 'la Réforme radicale'. Après la 'réforme de la doctrine' par l'Évangile, ils voulaient la 'réforme de la vie' par l'amour. Après la réforme de la foi, ils voulaient la réunion de la communauté. Au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles, ils furent persécutés par les pouvoirs publics et par les Églises d'État. Nous voyons aujourd'hui toujours plus nettement qu'ils étaient restés fidèles à cette revendication de la Réforme : Être justifiés dans la foi, c'est avoir droit à une communauté. [...] C'est sur cette aile de la Réforme que repose, en principe, l'avenir de l'Église du Christ, car c'est là que se situe la terre encore largement inconnue et inhabitée de la communauté. Et ce n'est pas par hasard que naissent partout, aujourd'hui, au sein des anciennes structures des Églises territoriales, des *communautés de base* [...]. » (*Un nouveau style de vie. Renouveau de la communauté*, Paris, Centurion, 1984, p. 150-151). Quatre décennies plus tard, Moltmann a réaffirmé sa confiance et son espérance dans la « communauté charismatique » comme lieu privilégié du renouveau de l'Église, de la société et du cosmos (cf. son récent article « L'Église dans la puissance de l'Esprit », *Hokhma*, 105, 2014, pp. 3-15).

15 À l'instar de ce qui se produit dans de nombreuses régions du monde, notamment en Hollande par *L'alliance évangélique de travail* (Evangelisch Werkverband) au sein de l'Église Protestante Unie de Hollande. Le pasteur Hans Eschbach a pu faire découvrir ce renouveau avec enthousiasme lors de son passage en Suisse romande en novembre 2012. Les groupes de maison ou « groupes de croissance communautaire » ont un rôle fécond grâce à leur triple potentiel de croissance personnelle dans la communion avec Dieu, de croissance de la vie communautaire dans le partage les uns avec les autres et d'évangélisation par l'accueil de personnes en rupture avec la foi chrétienne ou avec l'Église.

ble et de nous organiser, et nous voulons promouvoir la *prise de décision par consensus*[16].

Nous croyons que pour soutenir, dynamiser et protéger cette communion qu'est l'Église, Dieu appelle certains hommes et femmes à exercer un *ministère d'episkopè (dans le sens de « veiller sur »)* sur un *plan cantonal, romand ou fédéral*. Comme tout ministère, il doit être exercé à la fois « selon un mode personnel, collégial et communautaire »[17]. Non comme un pouvoir qui divise, mais comme une autorité qui rassemble, à l'écoute du Dieu vivant. Nous prions donc Dieu de susciter des hommes et des femmes humbles, visionnaires et courageux, qui sauront faire vivre ensemble la belle diversité des couleurs de l'Église.

Nous croyons que pour soutenir, dynamiser et protéger cette communion sur un *plan local* (les lieux d'Église), Dieu appelle de même des hommes et des femmes humbles, visionnaires et courageux, à exercer un « ministère pastoral et presbytéral » dans le même esprit de service, d'écoute et de compassion. Alors que plusieurs pasteurs et conseillers de paroisse vivent ce ministère dans une grande solitude ou surcharge, nous prions Dieu pour qu'il vivifie le tissu communautaire de nos Églises.

**b. La célébration** (*leitourgia*)

Nous croyons que l'Église est d'abord un lieu de célébration communautaire de la beauté de Dieu et de ses œuvres.

C'est pourquoi nous voulons *renouveler la vie cultuelle* :

- en un espace festif, de louange et de créativité, où chacun peut entendre la Parole, participer à la Sainte Cène et contribuer à l'édification de tous (1 Corinthiens 14,26ss) par ses dons et ses compétences ;
- en encourageant la participation des laïcs dans tous les aspects du culte (accueil, décoration, musique, chant, prédication, témoignage, prière, prophétie…) ;
- en revalorisant les repas (agapes et eucharisties) dans les célébrations communautaires ;
- en vivant des temps de prière spécifiques de consolation et

---

[16] Sur ce sujet, cf. les articles de Martin Hoegger « La nouveauté de Porto Alegre : la prise de décisions par consensus » (http://www.ceccv.ch/images/pdf/decision_consensus_portoalegre.pdf) et « Le modèle du consensus » (http ://www.landeskirchenforum.ch/dok/351). Cf. aussi l'ouvrage de référence de Jill Tabart, *Coming to consensus*, Genève, WCC Publications, 2003.

[17] Foi et Constitution, *Baptême, eucharistie et ministère*, Le Centurion/Presses de Taizé, 1982, p. 64.

de libération pour les « fatigués et chargés » en lien notamment avec la Sainte Cène ;
– en veillant à offrir une diversité de célébrations qui respecte, honore et relie les divers âges de la vie.

Pour renouveler la qualité de la vie cultuelle, nous croyons que Dieu suscite des « ministères liturgiques ». Alors que plusieurs ministres semblent peu ouverts à partager la prise de parole et à accueillir la nouveauté, nous prions Dieu pour qu'il suscite des hommes et des femmes qui sauront reconnaître et stimuler les nombreux charismes déjà donnés par le Saint-Esprit à l'Église (cf. 1 Corinthiens 12,4s).

**c. Le service** (*diakônia*)

Nous croyons que l'Église, en obéissance à son Seigneur venu pour servir (cf. Marc 10,42-45), est d'abord Servante.

C'est pourquoi nous voulons *renforcer l'esprit de service*.

Tout ministère est diaconal, un service rendu à Dieu, à l'Église et à la société. Et chaque laïc a un ministère de type diaconal dans son lieu d'engagement.

Et parce qu'aujourd'hui comme hier les injustices sont nombreuses et que bien des personnes se sentent « négligées » (Actes 6,1), une attention particulière doit être donnée à celles et ceux qui sont les plus fragilisés (personnes isolées et souffrantes, au chômage ou migrantes, en manque de reconnaissance ou d'amitié…).

Pour nourrir avec compassion chaque génération de l'Évangile, nous croyons que Dieu suscite des « ministères diaconaux », des femmes et des hommes « remplis d'Esprit et de sagesse » (Actes 6,3) capables de répondre à ces besoins avec générosité et compétence.

Nous croyons aussi que l'Église, en obéissance à son Seigneur venu pour libérer les captifs (Luc 4,16s), est appelée à prier pour la libération de la personne tout entière – l'esprit, l'âme et le corps (1 Thessaloniciens 5,23) – de chacun de nous et de nos contemporains[18]. Nous prions Dieu pour qu'il suscite et forme aussi des personnes pleines de sensibilité et de discernement, capables d'accom-

---

[18] Comme l'écrit le pasteur réformé français Gilles Boucomont : « Libérer au nom de Jésus le corps, l'âme et l'esprit c'est se placer dans l'autorité libératrice et recréatrice de Dieu, pour aider nos contemporains à advenir à la Vie. Cela ne veut pas bien sûr dire que nous nous prenions pour Jésus, mais que nous sommes revêtus de l'autorité du Christ pour continuer son œuvre. L'Esprit du Christ est en action en nous quand nous l'acceptons et cela ne cessera de nous émerveiller » (*Au nom de Jésus, libérer le corps, l'âme et l'esprit*, Paris, Éditions Première partie, 2010, p. 17).

pagner celles et ceux qui souffrent d'oppression spirituelle, voire d'obsession ou de possession démoniaque.

**d. <u>La formation</u>** (*didaké*)

Nous croyons que l'Église, à la suite de Jésus le Maître (*didaskalos*) par excellence (cf. Jean 13,13), est un lieu de formation de disciples (cf. Matthieu 11,28s ; 28,19).

C'est pourquoi nous voulons *renouveler la formation dans l'Église.*

Et parce que la formation est un processus pour tous les âges (enfants, jeunes, adultes, personnes âgées) et pour toutes les dimensions de la vie ecclésiale (communion, célébration, service, témoignage), nous voulons améliorer la formation initiale et continue dans l'Église.

Nous encourageons en particulier :

– le soutien et la formation des conseils et conseillers paroissiaux dans une dynamique visionnaire et de croissance ;
– le mentorat (relations d'échanges et de confiance entre personnes expérimentées et moins expérimentées) et le soutien réciproque entre pairs.

Pour renouveler la formation, nous croyons que Dieu suscite des « ministères de pasteurs et d'enseignants » (cf. Éphésiens 4,11) et aussi de formateurs, coaches et superviseurs.

Persuadés qu'il faut maintenir une double filière, à la fois académique (Université) et théorique et pratique (Haute Ecole), nous soutenons en complémentarité avec les Facultés de théologie, le projet de création d'une Haute Ecole de théologie en Suisse romande formant notamment les futurs ministres et membres des Églises réformées, évangéliques et issues de la migration.

Nous prions Dieu pour qu'il suscite de nombreuses vocations (cf. Luc 10,2) ainsi que des enseignants de qualité, « doux et humbles de cœur » (cf. Matthieu 11,29) et conscients de leur grande responsabilité (cf. Jacques 3,1).

**e. <u>Le témoignage</u>** (*marturia*)

Nous croyons que l'Église a comme mission fondamentale de rendre témoignage par l'Esprit Saint à Jésus, de qui Dieu le Père lui-même a rendu témoignage. Et ce témoignage s'adresse à tous (cf. Actes 1,8 ; Jean 5,31s).

C'est pourquoi, en communion avec les chrétiens des autres Églises, nous voulons *encourager et renouveler l'évangélisation* « afin que le monde croie » (cf. Jean 17,21s).

Et parce que le témoignage est l'affaire de chacun et que de « nouveaux styles d'évangélisation »[19] doivent être trouvés, nous voulons restaurer auprès de tous les fidèles une saine fierté pour l'Évangile, « puissance de Dieu pour le salut de tous » (Romains 1,16).

Nous souhaitons encourager les initiatives de la base (paroisses, groupes de maison, lieux communautaires, œuvres para-ecclésiales…) en les valorisant et en créant entre elles des liens.

Pour renouveler le témoignage, nous demandons à Dieu de susciter aussi des évangélistes (cf. Éphésiens 4,11) que nous voulons encourager et valoriser. Alors que nos Églises réformées peuvent être tentées de se replier sur leurs acquis qui diminuent, nous prions Dieu pour qu'il renouvelle en nous une vision de l'Église en croissance (cf. Actes 6,7 ; Colossiens 2,19) qui interpelle nos contemporains[20] et qui réponde aux « questions de la vie »[21] de chacun.

Nous sommes conscients que ces cinq dynamiques sont interdépendantes et ne peuvent être isolées les unes des autres. Elles se fondent toutes sur la confession du Christ ressuscité.

## Partie 3 Nos fondements theologiques

### *La grâce multicolore de Dieu*

*« Pierre dit à Jésus :*
*« Et lui, Seigneur, que lui arrivera-t-il ? » Jésus lui répondit :*
*« Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?*
*Toi, suis-moi. »*
*(Jean 21,21,22)*

*« Chacun, selon le charisme reçu,*
*mettez-vous au service les uns des autres,*
*comme de bons intendants de la grâce multicolore de Dieu. »*
*(1 Pierre 4,10)*

Alors que la tentation en temps de crise est de se crisper sur une identité étroite, nous sommes conscients que l'appel du Christ

---

19 Enzo Bianchi, *Nouveaux styles d'évangélisation*, Paris, Cerf, 2013.
20 Graham Tomlin, *The Provocative Church*, Londres, SPCK, 2008.
21 Nicky Gumbel, *Les questions de la vie*, Maurecourt, Cours Alpha France, 2002.

adressé à chacun est unique – « Toi, suis-moi » – et que la grâce transformatrice de Dieu dans l'Église et dans le monde se manifeste dans différentes couleurs théologiques, spirituelles, ecclésiales et ministérielles.

C'est pourquoi nous sommes à la fois *fiers* et *humbles*.
*Nous sommes* fiers *des vérités de l'Évangile qui nous font vivre et que nous mettons au service de nos frères et sœurs dans l'Église et dans la société.*
*Et nous sommes* humbles *car notre amour pour ceux qui pensent autrement doit grandir et parce que notre perception des appels des autres et de la grâce si variée de Dieu est nécessairement limitée.*

Dès lors, nous *résistons* fermement à toute limitation de l'action de la grâce de Dieu, par nous ou par d'autres.

Nous nous *réunissons* joyeusement à tous ceux qui répondent à l'appel du Christ – dans et hors notre Église – et qui s'ouvrent avec fierté et humilité à sa grâce.

Nous *désirons* ardemment une Église qui reflète toujours mieux dans le monde l'arc-en-ciel de la lumière du Christ.

## *L'unique fondement en Jésus-Christ*

*« Moi, dit Jésus à Thomas, je suis le chemin et la vérité et la vie.*
*Personne ne va au Père si ce n'est par moi. »*
*(Jean 14,6)*

*« Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, tel un bon architecte,*
*j'ai posé le fondement,*
*un autre bâtit dessus.*
*Mais que chacun prenne garde à la manière dont il bâtit.*
*De fondement, en effet, nul ne peut en poser un autre*
*que celui qui s'y trouve : Jésus Christ. »*
*(1 Corinthiens 3,10-11)*

Alors que l'Église réformée s'interroge souvent sur le fondement de son identité, nous sommes conscients qu'il n'y a pour nous qu'un seul Dieu, le Père, de qui tout vient et à qui nous allons, un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui tout existe et en qui nous sommes baptisés et un seul Esprit par qui tous sont animés et en qui nous sommes régénérés (cf. 1 Corinthiens 8,6 ; 12,13 ; Tite 3,5).

C'est pourquoi nous sommes à la fois *en sécurité* et *en marche.* *Nous sommes* en sécurité, *car nos vies trouvent leur assise sur l'unique fondement, Jésus-Christ, Dieu nous ayant ressuscités par grâce avec lui (cf. Éphésiens 2,4-6).*
*Et nous sommes* en marche, *car nous sommes appelés à avancer d'une manière digne de la vocation reçue (cf. Éphésiens 4,1) sachant que nos constructions sur ce fondement peuvent être ambivalentes et seront éprouvées par le feu au jour du jugement (cf. 1 Corinthiens 3,12-15).*

Dès lors, nous *résistons* fermement à tout ce qui en nous et autour de nous cherche à établir un autre fondement que Jésus-Christ, Jésus-Christ crucifié (cf. 1 Corinthiens 2,2) et ressuscité (cf. 1 Corinthiens 15,1s) que ce soit pour la vie, la pratique ou la pensée de l'Église.

Nous *rejetons* la fausse doctrine explicite ou implicite selon laquelle l'Église aurait, en dehors de cet unique fondement, à reconnaître d'autres fondements de sa vie et de sa prédication, c'est-à-dire d'autres vérités, figures, événements ou puissances[22].

Nous nous *réjouissons* de confesser avec les chrétiens de toutes les Églises que « Jésus Christ est Seigneur » (cf. Philippiens 2,11).

## *L'Écriture*

*« Sanctifie-les par la vérité. Ta parole (logos) est la vérité. »*
*(Jean 17,17)*

*« Toute Écriture est inspirée (theopneustos) de Dieu et utile*
*pour enseigner, pour réfuter, pour redresser,*
*pour éduquer dans la justice,*
*afin que l'homme de Dieu soit accompli,*
*équipé pour toute œuvre bonne. »*
*(2 Timothée 3,16)*

Alors que certains ministres des Églises réformées de Suisse romande, nourris d'une lecture premièrement historicocritique et anthropocentrique des textes (« axiome de Semler »[23]), cherchent à

---

[22] C'est la thèse 1, toujours actuelle, de la Déclaration théologique de Barmen (1934) qui a inspiré ce paragraphe.

[23] « Le traitement historicocritique du texte néotestamentaire est légitime dès l'instant où l'on admet *l'axiome de Semler*. Cet axiome affirme que les textes de la Bible sont comparables aux grands textes de la littérature mondiale et que, par conséquent, ils transmettent un message (au sens linguistique du terme) ►

faire prévaloir des interprétations (post-) modernistes[24] dans la vie de l'Église et de la société, nous sommes convaincus qu'une autre lecture est nécessaire.

> C'est pourquoi nous sommes à la fois *affirmatifs* et *attentifs*.
> *Nous sommes* affirmatifs *de l'autorité de l'Écriture, car nous reconnaissons que les textes de la Bible sont à la fois comparables et non comparables aux grands textes de la littérature mondiale, car par eux le Dieu Vivant a parlé et nous parle encore. Seule une raison priante et libérée peut en accueillir le sens.*
> *Nous sommes* attentifs *à la complexité de l'Écriture, car nous reconnaissons que Dieu a parlé « à plusieurs reprises et de plusieurs manières » à nos prédécesseurs et de manière finale par son Fils (cf. Hébreux 1,1s). Nous sommes persuadés que le respect de Dieu passe par le respect de l'humanité des messagers qu'il s'est choisis. Seule une raison aimante et respectueuse de cette complexité peut en accueillir le sens.*

Dès lors, nous *résistons* à toute interprétation de l'Écriture qui minimise la puissance de Dieu (cf. Matthieu 22,29) ou son actualité (cf. Matthieu 5,17-20 ; 28,19-20).

Nous nous *écartons* aussi bien des interprétations excessivement rationalistes (« Dieu n'agit pas dans l'histoire, tout n'est qu'humain dans la Bible, la raison commune suffit pour la comprendre »), spiritualistes (« Dieu seul agit, tout n'est que divin dans la Bible, la prière suffit pour la comprendre »), fondamentalistes (« Dieu se fait toujours connaître dans la lettre de la Bible sans nécessaire interprétation des styles littéraires ») qu'individualistes (« Dieu me parle

---

susceptible d'être compris et élucidé grâce à l'usage autonome de la raison » (Jean Zumstein, *Miettes exégétiques*, Genève, Labor et Fides, 1991, p. 35). La modernité s'est souvent définie par un usage « autonome » de la raison, c'est-à-dire qui ne reconnaît aucune autre autorité que la sienne (ni celle de Dieu, ni celle de la tradition). L'Église confessante de tous les siècles se caractérise non par un « usage autonome de la raison », mais par un « usage libéré de la raison », c'est-à-dire qui reçoit tout son potentiel par la vivification de l'Esprit de Dieu (cf. 1 Corinthiens 2,6-16).

[24] C'est-à-dire ne heurtant pas la rationalité sceptique de nombreux contemporains (qui ne croient plus aux miracles, à la possibilité d'une résurrection, à la réalité des esprits ou à la supériorité d'une Vérité sur les autres).

exclusivement à moi seul ou à ma seule Église, indépendamment des autres »)[25].

En communion avec les chrétiens des autres Églises, nous *recherchons* une compréhension conciliaire de l'Écriture qui soit fidèle à ce qui est sain(t) dans la tradition et attentive aux contextes actuels, qui prenne au sérieux tout le pouvoir de Dieu et tout le potentiel humain.

## La théologie

*« Moïse dit à Dieu :*
*« Voici ! Je vais aller vers les fils d'Israël et je leur dirai :*
*Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous.*
*S'ils me disent : Quel est son nom ? – que leur dirai-je ? »*
*Dieu dit à Moïse : « JE SUIS QUI JE SUIS ». »*
*(Exode 3,13-14)*

*« Personne n'a jamais vu Dieu ;*
*Dieu Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a dévoilé. »*
*(Jean 1,18)*

Alors que toutes sortes de discours sur Dieu se répandent au sein des Églises réformées et dans la société, nous sommes convaincus qu'une théologie chrétienne féconde et fidèle est celle qui reconnaît que « JE SUIS » – le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (cf. Exode 3,15) ayant fait alliance avec le peuple juif – s'est dévoilé de manière unique et suréminente en JÉSUS.

C'est pourquoi nous sommes à la fois *émerveillés* et *saisis de respect.*

*Nous sommes* émerveillés *par la Lumière de Dieu qui, par le visage du Christ, vient briller dans nos ténèbres, éclairer nos cœurs et susciter l'amour (cf. Jean 8,12 ; 2 Corinthiens 4,6 ; 1 Jean 2,9s).*

---

[25] Notre exégèse des textes bibliques n'est pas « non-critique » mais « méta-critique », c'est-à-dire « critique de la critique ». Elle accueille positivement et avec reconnaissance toutes les découvertes que la théologie critique et les recherches humaines rendent possibles et elle les examine à la lumière du Christ ressuscité pour en retenir ce qui est bon. Mais elle se distancie fermement de toute idéologie qui impose aux textes bibliques une vision du monde (agnostique, athée ou autre) qui en réduit le sens.

*Nous sommes* saisis de respect *devant le Feu de Dieu qui, par l'action de l'Esprit, vient brûler nos représentations orgueilleuses, réchauffer nos vies et nous conduire à servir Dieu dans l'humilité (cf. Exode 3,2s ; Actes 2,3s ; Hébreux 12,28s ; 1 Pierre 5,5).*

Dès lors, nous *résistons* aux théologies dans lesquelles Dieu est un objet spéculatif qui fait sens, mais où il n'est plus le Sujet aimant qui fait vivre.

Nous nous *écartons* des théologies qui s'inspirent d'abord et principalement du Siècle des lumières et non de la Lumière de Dieu qui traverse les siècles et nous nous *opposons* au climat de doute et d'incrédulité actuel qui refuse ce que la raison autonome ne peut justifier. L'acceptation confiante de l'autorévélation de Dieu est la base de toute démarche théologique, et la précondition nécessaire à un doute fécond[26].

Nous nous *réjouissons* de célébrer le Dieu Vivant – Père, Fils et Saint-Esprit – tel que confessé dans les grandes déclarations théologiques[27], ainsi que dans les liturgies et hymnes du passé et du présent, du Nord et du Sud.

## *Le couple, la famille, le célibat*

*« Dieu créa les humains à son image :*
*il les créa à l'image de Dieu ; homme et femme il les créa.*
*Dieu les bénit ; Dieu leur dit : 'Soyez féconds, multipliez-vous,*
*remplissez la terre et surveillez-la'. »*
*(Genèse 1,27s)*

*« Car tous vous êtes fils de Dieu par la foi en Jésus Christ.*

---

[26] Nous nous inscrivons dans la tradition d'Augustin : *nisi credideritis, non intelligitis* (« À moins que tu ne croies, tu ne comprendras pas », *De libero arbitro*, I, 4) et d'Anselme : *Credo ut intelligam* (« Je crois afin de pouvoir comprendre », *Proslogion*, 1).

[27] À la suite du Symbole des Apôtres et du Symbole de Nicée-Constantinople (base du Conseil Œcuménique des Églises), nous nous inscrivons dans la lignée des grandes confessions de foi telles le Symbole d'Athanase, les confessions, catéchismes et déclarations issues de la Réforme (Confession de La Rochelle, Catéchisme de Heidelberg, Confession helvétique postérieure, Déclaration de Barmen, Concorde de Leuenberg, Constitution de la Communion mondiale d'Églises réformées…), des mouvements de Réveil et de renouveau de l'évangélisation (Confession de foi du Réseau évangélique suisse, les Déclarations du Mouvement de Lausanne, en particulier celle de Cape Town).

*Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ,*
*vous avez revêtu Christ.*
*Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ;*
*il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ;*
*il n'y a plus l'homme et la femme ;*
*car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. »*
*(Galates 3,26-28)*

Alors qu'un courant dans l'Église réformée et la société tendent à minimiser la différenciation sexuelle entre la femme et l'homme, nous affirmons, au contraire, que cette différenciation est à la fois structurante et vitale car inscrite dans le projet de création de Dieu.

C'est pourquoi nous sommes à la fois *convaincus* et *attentionnés.*

> *Nous sommes* convaincus *que l'image du Dieu trinitaire en l'humain est inséparable de l'unité-différence entre un homme et une femme (Genèse 1,26s). Nous croyons que l'Église doit encourager* le mariage – *où un homme et une femme sont unis dans la complémentarité et la fidélité* – la famille – *qui permet non seulement la transmission de la vie mais l'expérience de l'altérité et de l'affection, de la fraternité et de la solidarité entre sexes et générations – ou* le célibat *qui anticipe la plénitude du Royaume à venir (cf. Matthieu 19,1-12 ; 1 Corinthiens 7). Nous ne pouvons pas bénir l'union d'un couple homosexuel, même fidèle, car un tel couple est* théologiquement incomplet et biologiquement stérile. *Nous ne pouvons pas, à plus forte raison, bénir l'union de deux personnes en état d'infidélité ou d'adultère (cf. Malachie 2,13-16 ; Romains 1,24-27 ; 1 Corinthiens 6,9-11 ; Jean 8,3-11).*
> *Nous sommes* attentionnés, *car nous savons que chaque être humain et chacun de nous est à la fois prodigieux (à l'image de Dieu), pécheur (perturbé, pathologique, idolâtre, infidèle) et appelé à être sauvé (pardonné, guéri, transformé, libéré). Le Christ a donné sa vie pour les pécheurs que nous sommes tous (Romains 3). Quel que soit notre état ou celui de nos prochains, l'amour du Christ nous presse à vivre son appel à être réconciliés avec Dieu et les uns avec les autres (2 Corinthiens 5,14s)*[28].

---

[28] Après avoir rappelé les principes fondamentaux, chaque situation particulière doit être accueillie dans sa singularité et accompagnée pastoralement avec sensibilité.

Dès lors, à la suite du Christ, vrai Dieu et vrai homme, nous *résistons* à toute anthropologie qui minimise la différence entre Dieu et l'humain ou entre un homme et une femme. Et nous résistons à toute anthropologie qui durcit cette différence et en fait une opposition dans la relation entre Dieu et l'humain ou entre les hommes et les femmes.

Nous nous *réunissons* joyeusement à tous ceux qui travaillent à promouvoir une Église et une société plus accueillantes et plus réconciliées, où les différences de sexe, d'âge, de langue, de culture, d'ethnie, de classes sociales ou de profession ne seront plus des obstacles, mais des richesses.

Nous nous *engageons* à promouvoir tout ce qui peut favoriser la vie des familles, des couples ou des personnes seules (veufs/veuves, divorcé(e)s, parents seuls, célibataires souhaitant se marier ou non) ainsi que la vie de communautés intergénérationnelles et multiculturelles, par un ancrage dans l'amour du Père de qui toute famille humaine trouve son sens (Éphésiens 3,14).

## *Le monde*

*« Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique,*
*afin que quiconque croit en lui ne périsse pas,*
*mais qu'il ait la vie éternelle. »*
*(Jean 3,16)*

*« Ne vous conformez pas au monde présent,*
*mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence,*
*pour discerner quelle est la volonté de Dieu :*
*ce qui est bien, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait. »*
*(Romains 12,2)*

Alors que certains protestants sont tentés d'idéaliser ce qui vient de la société moderne et d'autres à le mépriser, nous croyons que le monde, à l'image de l'être humain, est à la fois prodigieux et perturbé et qu'une juste attitude doit toujours à nouveau être trouvée. Nous croyons que le Christ nous appelle à être dans le monde sans être du monde (cf. Jean 17,6-19).

C'est pourquoi nous sommes à la fois *solidaires* et *critiques* de ce monde.

*Nous sommes* solidaires *de ce monde, aimé de Dieu, avec ses beautés et ses souffrances (Romains 1,20 ; 8,22) qui sont aussi les nôtres.*

*Nous sommes* critiques *de ce qui est rebelle à Dieu dans le monde, les idolâtries et les injustices (cf. Romains 1,18-32) qui sont aussi les nôtres.*

Dès lors nous *résistons* aussi bien à une proximité trop grande avec l'État et les standards de la société (tentation des Églises liées à l'État) qu'à une distance trop grande des préoccupations de l'État (tentation des Églises indépendantes ou libres)[29].

Nous nous *écartons* tout autant d'une identification aux standards de notre société (de plus en plus sécularisée, post-chrétienne et souvent néopaïenne) que d'une fuite hors d'elle.

Nous *recherchons* le bien commun en nous impliquant dans la société et la vie politique, avec tous les humains de bonne volonté (de différentes convictions et religions) qui s'y engagent et qui travaillent pour un monde plus paisible et plus juste, plus écologique et plus attentif à l'ensemble des êtres créés (cf. Jérémie 29,7 ; Romains 8,22 ; 13,1-7 ; Genèse 1).

## L'espérance

*« Jésus dit à Marthe : 'Je suis la résurrection et la vie :*
*celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et*
*croit en moi sûrement ne sera pas mort pour toujours.*
*Crois-tu cela ?' – 'Oui, Seigneur, répondit-elle,*
*je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu,*
*celui qui vient dans le monde.' »*
*(Jean 11,25-27)*

*« Je vous le dis à vous, mes amis :*
*Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui,*
*après cela, ne peuvent rien faire de plus.*
*Je vais vous montrer qui vous devez craindre : craignez celui qui,*
*après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne.*
*Oui, je vous le déclare, c'est celui-là que vous devez craindre.*
*Est-ce que l'on ne vend pas cinq moineaux pour deux sous ?*
*Pourtant pas un d'entre eux n'est oublié de Dieu.*

---

[29] Cela a des incidences, notamment financières. Dans le Canton de Vaud, nous voulons maintenir d'excellentes relations avec l'État et recevons avec gratitude le soutien financier qui accompagne la reconnaissance séculaire de l'Église réformée par le peuple vaudois (cf. la Constitution vaudoise de 2003, articles 169-172). Nous voulons encourager aussi le financement privé de ministères d'Église (paroissiaux et non paroissiaux), et cela pour permettre sa croissance.

*Bien plus, même vos cheveux sont tous comptés.*
*Soyez sans crainte, vous valez mieux que tous les moineaux. »*
*(Luc 12,4-7)*

Alors que bien des théologiens réformés tendent à affirmer de façon univoque que « Nous irons tous au paradis », nous sommes conscients que Jésus a clairement affirmé que nos choix ont une incidence de Vie ou de Mort (Marc 9,42-50 ; Matthieu 23,33 ; 25,31-46 ; Jean 5,28-29…).

C'est pourquoi nous sommes à la fois dans une *crainte respectueuse* et *sans crainte.*

*Nous sommes dans une* crainte respectueuse *du jugement aimant et juste de Dieu qui prend au sérieux notre liberté de nous ouvrir ou de nous enfermer, d'aimer ou de haïr, d'accueillir la grâce ou de la rejeter. Nous craignons notre propre endurcissement comme celui de nos contemporains (cf. Hébreux 3,12–4,2) et nous mettons notre zèle à vivre l'Évangile et à l'annoncer à tous (cf. 1 Corinthiens 9,16).*

*Nous sommes* sans crainte *et tout à la joie en entendant la voix du Ressuscité nous dire : « Soyez sans crainte » (Matthieu 28,10) et « Je vous donne ma paix » (Jean 20,19). Aussi tressaillons-nous d'allégresse, malgré les épreuves, à cause de l'espérance vivante qui nous est donnée par la résurrection du Christ (cf. 1 Pierre 1,3-9). Pour nous, comme pour l'apôtre Paul, vivre, c'est Christ et mourir est un gain. Dans l'attente de ce bienheureux passage et de la justice réparatrice de Dieu, nous savons que nos vies trouvent un sens profond dans le progrès de la foi et de la joie de ceux que Dieu nous confie (cf. Philippiens 1,21-25).*

Dès lors nous *résistons* à tout discours qui dévalorise la vie présente au profit de la vie future et, plus encore, nous *résistons* à tout discours qui néglige la destinée éternelle au profit de notre vie passagère sur Terre (cf. 2 Corinthiens 4,16–5,10).

Nous *rejetons* tout discours qui ferait croire à nos contemporains, comme à nous-mêmes, que le salut est assuré automatiquement à tous, indépendamment de notre réponse personnelle à la grâce souveraine de Dieu.

Nous nous *réjouissons* de l'espérance offerte par le Christ qui nous libère de la « crainte de la mort » (cf. Hébreux 2,14s) et nous ouvre, à sa suite et avec tous ses bien-aimés, à une résurrection « écla-

tante de gloire » (cf. 1 Corinthiens 15,43). Nous attendons activement l'accomplissement de sa promesse « de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice régnera » (cf. 2 Pierre 3,13).

## Conclusion

*« Ainsi celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien :*
*Dieu seul compte, lui qui fait croître.*
*Celui qui plante et celui qui arrose, c'est tout un,*
*et chacun recevra son salaire à la mesure de son propre travail.*
*Car nous travaillons ensemble à l'œuvre de Dieu,*
*et vous êtes le champ de Dieu, la construction de Dieu.*
*Selon la grâce que Dieu m'a donnée, comme un bon architecte,*
*j'ai posé le fondement, un autre bâtit dessus.*
*Mais que chacun prenne garde à la manière dont il bâtit. »*
*(1 Corinthiens 3,7-10)*

Les laïcs et les ministres des Églises réformées de Suisse romande, et d'autres Églises, qui trouvent dans l'esprit de ce Manifeste une expression de leurs convictions, de leur foi et de leur vision d'Église, s'engagent à :

- s'encourager mutuellement à rester attachés au Christ vivant et fort, et à prier, agir, travailler et bâtir d'une manière qui plaise à Dieu[30] ;
- chercher sans cesse sa Présence à l'écoute de sa Parole et de l'Esprit pour rester à son service et au service de leurs frères et sœurs dans l'Église ;
- à rester en dialogue avec tous ceux qui ne se reconnaissent pas (ou pas tout à fait) dans ce Manifeste et qui sont néanmoins prêts à « travailler ensemble à l'œuvre de Dieu ».

*Puisse surtout le Dieu vivant, par les uns et par les autres, continuer de faire croître son Église dans l'amour de la vérité et la vérité de l'amour tels que révélés par Jésus Christ.*

---

30 Nous voulons entendre la mise en garde d'Alexandre Vinet. « Prenez garde qu'on ne vous enlève celui qui est pour vous la liberté même, ce Jésus sous les regards duquel vous aviez vu tomber toutes les chaînes dont vous chargeaient à la fois votre conscience alarmée, l'habitude du péché, la puissance de la chair, la crainte de la douleur, la crainte de la mort. Prenez garde, car bientôt, et sans vous en être aperçus, il ne vous restera rien du Christ vivant et fort, à la place duquel on vous aura laissé un Jésus-Christ mort et inutile » (« La philosophie et la tradition » in *Études et méditations évangéliques. L'épître aux Colossiens*, Lausanne, Payot, 1946, p. 233).

## Notice Le concept « évangélique »

Le concept « évangélique » est aujourd'hui malmené et prête à confusion[31]. Pour beaucoup, il désigne un type de foi fondamentaliste et d'Église quasi sectaire. Pour d'autres, il continue d'exprimer l'identité d'une Église réformée d'État[32].

Karl Barth a écrit un livre de synthèse intitulé *Introduction à la théologie évangélique*[33]. Nous nous inspirons de sa réflexion.

« L'adjectif qualificatif (évangélique) est un rappel du Nouveau Testament et, en même temps, de la Réformation du XVI^e siècle. [...] il va de soi que l'expression 'théologie évangélique' ne saurait être comprise et interprétée dans un sens exclusivement 'confessionnel' (déjà parce qu'elle renvoie d'abord et essentiellement à la Bible, qui est respectée d'une manière ou d'une autre par toutes les confessions). Toute théologie 'protestante' n'est pas nécessairement une théologie évangélique. Et l'on trouve de la théologie évangélique également dans le domaine du catholicisme romain et de l'orthodoxie orientale, comme aussi dans toutes les variations et altérations de la vérité redécouverte par la Réformation » (p. 8s).

Dans ce Manifeste, le concept « évangélique » désigne ce grand courant d'orthodoxie généreuse et accueillante qui traverse toute l'Église de Jésus-Christ et toutes ses dénominations et qui donne une priorité absolue à l'Évangile du « Dieu fait homme, crucifié, ressuscité » pour nous (Jean Chrysostome)[34] tel que révélé dans la Bible.

Voici cinq caractéristiques importantes et non exhaustives de l'identité « évangélique » :

---

31 Sur ce sujet, cf. le document « « An Evangelical Manifesto » (2008) rédigé par des chrétiens évangéliques américains et qui prend soin de clarifier le sens du concept « évangélique » devenu si confus aujourd'hui. http://www.anevangelicalmanifesto.com. Dans le document, les auteurs se démarquent des pôles opposés que peuvent représenter les « libéraux » et les « fondamentalistes ». En Suisse romande, la revue *Hokhma* et les ouvrages publiés par les PBU (Presses Bibliques Universitaires) ont contribué, pendant près de quatre décennies, à élaborer et à nourrir la théologie « évangélique » qui sous-tend ce Manifeste.

32 Cf. en Thurgovie « die Evangelische Landeskirche des Kantons Thurgau » qui n'a pas jugé utile ou nécessaire de rajouter l'adjectif « réformé ».

33 Karl Barth, *Introduction à la théologie évangélique*, Genève, Labor et Fides, 1962.

34 « Le point de départ de l'Évangile, l'Évangile tout entier c'est Dieu fait homme, crucifié, ressuscité » (« Homélie XXXVIII » in *Homélies sur les épîtres de saint Paul, tome 1, Lettres aux Corinthiens*, édité par Jacques de Penthos, Paris, François-Xavier de Guibert, 2009, p. 183).

1. La centralité de la vie, de la mort et de la résurrection corporelle du Christ pour le salut de chacun.
2. La primauté de la Bible comme Parole de Dieu.
3. L'importance d'une relation personnelle et vivante avec le Christ au sein d'une communauté de frères et de sœurs.
4. L'appel à témoigner de l'Évangile à tous par les actes et les paroles.
5. La nécessité de s'ouvrir à l'Esprit Saint pour comprendre la Parole de Dieu, vivre la communion avec le Christ et dans l'Église ainsi que pour faire rayonner l'Évangile.

■

# Le Manifeste bleu

## Rassemblement pour un renouveau réformé

### Résumé à l'intention des gens pressés

Le Manifeste bleu, c'est une couleur qui s'affirme dans l'arc-en-ciel de l'Église réformée. La visée du document est de fédérer ceux qui partagent ces convictions, de susciter le dialogue avec ceux qui ne les partagent pas et, surtout, de contribuer au renouveau de l'Eglise réformée.

#### 1| ARRÊT

Avant d'être une confession de foi, c'est un appel vibrant :
**« Arrêtez… et reconnaissez que je suis Dieu ! »**
Le Manifeste appelle à revenir au Seigneur comme une urgente priorité :
« Venez à **moi** », dit Jésus-Christ. Nous comprenons ainsi cet appel : « Arrêtez vos œuvres trop souvent autonomes, pour lesquelles vous n'avez pas besoin de moi. Arrêtez ce remplissage qui vous épuise, déposez ce fardeau trop lourd. Créez du vide : il deviendra une place pour me recevoir. Alors vous trouverez le vrai repos. Prenez **mon** joug. Travaillez à côté de moi… »

#### 2| VISION

**Une autre vision de l'Eglise**

Une conception trop gestionnaire de l'Église doit rendre la priorité à un triple mouvement :

- nous **enraciner** (dans la Parole de Dieu, l'Esprit Saint, la tradition de l'Église et la vie communautaire) ;
- **encourager** les charismes et la créativité des membres des paroisses et des ministres ;
- **élargir** la communion avec les autres Eglises, communautés et mouvements.

**En guise de « résumé », voici quelques-unes des affirmations du Manifeste bleu :**

### 3| ÉGLISE

Nous reconnaissons les forces et les faiblesses des structures ecclésiales existantes et ne cherchons pas à en sortir. C'est **dans l'Église évangélique réformée** que nous tenons à confesser et à vivre la foi chrétienne qui nous est commune.

### 4| COMMUNAUTÉ

Nous croyons que l'Église est une communion de communions et la paroisse une communauté de communautés. C'est pourquoi nous voulons **susciter et soutenir les communautés de base**, notamment sous la forme des groupes de maison.

### 5| CONSENSUS

Nous croyons que l'Église n'est pas d'abord un Parlement (dans lequel une majorité triomphe des minorités) mais un espace de communion. C'est pourquoi nous cherchons d'autres manières de vivre ensemble et de nous organiser, et nous voulons **promouvoir la prise de décision par consensus**.

### 6| RENOUVEAU

Nous croyons que l'Église est d'abord un lieu de célébration communautaire de la beauté de Dieu et de ses œuvres. C'est pourquoi nous voulons **renouveler la vie cultuelle**.

### 7| SERVICE

Nous croyons que l'Église, en obéissance à son Seigneur venu pour servir (cf. Marc 10,42-45), est d'abord Servante. C'est pourquoi nous voulons **renforcer l'esprit de service**.

### 8| JÉSUS-CHRIST

Nous résistons fermement à tout ce qui en nous et autour de nous cherche à établir un autre fondement que Jésus-Christ, **Jésus-Christ crucifié et ressuscité**, que ce soit pour la vie, la pratique ou la pensée de l'Église.

## 9| FORMATION

Nous croyons que l'Église, à la suite de Jésus, est un lieu de formation de disciples. C'est pourquoi nous voulons **encourager et renouveler la formation** en Église. Nous soutenons le projet de création d'une Haute École de théologie en Suisse romande en complémentarité avec les Facultés de théologie.

## 10| ÉVANGILE

Nous croyons que l'Église a comme mission fondamentale de rendre témoignage par l'Esprit Saint à Jésus, de qui Dieu le Père lui-même a rendu témoignage. C'est pourquoi, en communion avec les chrétiens des autres Églises, nous voulons **encourager et renouveler l'évangélisation** « afin que le monde croie ».

## 11| ÉCRITURE

Nous résistons à toute **interprétation de l'Écriture** qui minimise la puissance de Dieu (cf. Matthieu 22,29) ou son actualité (cf. Matthieu 5,17-20 ; 28,19-20).

En communion avec les chrétiens des autres Églises, nous recherchons une compréhension conciliaire de l'Écriture qui soit attentive à la tradition et aux contextes actuels.

## 12| RÉVÉLATION

Nous nous écartons des théologies qui s'inspirent d'abord et principalement du Siècle des lumières et non de la Lumière de Dieu qui traverse les siècles et nous nous opposons au climat de doute et d'incrédulité actuel qui refuse ce que la raison autonome ne peut justifier. L'acceptation confiante de **l'autorévélation de Dieu** est la base de toute démarche théologique et la précondition nécessaire à une recherche féconde.

## 13| DIFFÉRENCES

À la suite du Christ, vrai Dieu et vrai homme, nous résistons à toute **anthropologie** qui minimise la différence entre Dieu et l'humain ou entre un homme et une femme.

La différenciation sexuelle entre la femme et l'homme est à la fois structurante et vitale car inscrite dans le projet de création de Dieu.

## 14| MONDE

Nous croyons que le monde, à l'image de l'être humain, est à la fois prodigieux et perturbé. Nous croyons que le Christ nous appelle à être dans le monde sans être du monde. C'est pourquoi nous sommes **à la fois solidaires et critiques de ce monde**. Nous nous écartons tout autant d'une identification aux standards de notre société (de plus en plus sécularisée, post-chrétienne et souvent néo-païenne) que d'une fuite hors d'elle.

## 15| SALUT

Nous rejetons tout discours qui ferait croire à nos contemporains, comme à nous-mêmes, que le salut est assuré automatiquement à tous, indépendamment de notre réponse personnelle à la grâce souveraine de Dieu.

Nous nous réjouissons de **l'espérance offerte par le Christ** qui nous libère de la « crainte de la mort » (cf. Hébreux 2,14s) et nous ouvre, à sa suite et avec tous ses bien-aimés, à une résurrection « éclatante de gloire » (cf. 1 Corinthiens 15,43). Nous attendons activement l'accomplissement de sa promesse « de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice régnera » (cf. 2 Pierre 3,13).

## 16| ENGAGEMENT

Les laïcs et les ministres des Églises réformées de Suisse romande, et d'autres Églises, qui trouvent dans l'esprit de ce Manifeste une expression de leurs convictions, de leur foi et de leur vision d'Église, s'engagent à :

- s'encourager mutuellement à rester attachés au Christ vivant et fort, et à prier, agir, travailler et bâtir d'une manière qui plaise à Dieu ;
- chercher sans cesse sa Présence à l'écoute de sa Parole et de l'Esprit pour rester à son service et au service de leurs frères et sœurs dans l'Église ;
- à rester en dialogue avec tous ceux qui ne se reconnaissent pas (ou pas tout à fait) dans ce Manifeste et qui sont néanmoins prêts à « travailler ensemble à l'œuvre de Dieu ».

# Chronique de livres

**Thérèse Glardon**, *Ces psaumes qui nous font vivre – le spirituel au cœur de l'existentiel*, Le Mont-sur-Lausanne, Éditions Ouverture, 2014, 174 pages. ISBN : 9782884133142. 22 €/30 CHF.

Les abonnés à *Hokhma* connaissent bien Thérèse Glardon : ils ont pu lire plusieurs articles de sa plume. Rappelons qu'elle a été professeur d'hébreu à la Faculté de Théologie de Lausanne et qu'elle est aujourd'hui encore formatrice d'adultes et présidente de l'Atelier Romand de Langues Bibliques. Sa double formation théologique et psychologique lui permet d'offrir aux lecteurs une approche très riche d'un choix de psaumes qu'elle présente dans cet ouvrage : à une exégèse sérieuse, elle ajoute en effet des réflexions psychologiques qui nous rendent très proches des auteurs bibliques et de leurs poèmes vieux de près de 3000 ans ! À la page 11, elle donne les thèmes actualisés des psaumes étudiés. Cela nous donnera une bonne idée du contenu des divers chapitres et de la manière dont elle applique ces psaumes à notre époque :

– Oser choisir (Ps 16)
– Stress et détresse (Ps 3)
– Accueillir l'enfant intérieur (Ps 131)
– Descendre au cœur de sa douleur (Ps 51)
– Chanter les recommencements (Ps 40)
– Prier avec son corps (Ps 63)
– Cherche avocat désespérément (Ps 94)
– Visage de tendresse (Ps 103)
– Qui nous fera voir le bonheur ? (Ps 1 ; 34 ; 23)

Pour chaque psaume étudié, Thérèse Glardon nous livre une traduction originale qui tient compte de sa structure, souvent établie en s'inspirant de Marc Girard. Suivent des explications qui apportent d'utiles éclairages sur les sens de certains termes du vocabulaire des psaumes, sur l'anthropologie et la théologique bibliques ; ces explications, loin de l'étalage gratuit de science, apportent réellement

quelque chose à la compréhension du psaume : elles aideront le lecteur à en saisir le sens dans son contexte original. Mais les réflexions psychologiques et spirituelles ne sont pas loin : le lecteur y trouvera facilement une application concrète pour sa vie personnelle. Ainsi, les psaumes nous sont rendus proches, concrets et actuels.

Cet ouvrage renouvellera et enrichira la méditation personnelle des psaumes aussi bien que la *lectio divina* en groupe et la préparation d'études bibliques ou de prédications. ■

*Alain Décoppet*

**Roland Meynet**, *Huit psaumes acrostiches alphabétiques*, Rome, Pontificio Istituto Biblico, 2015, 305 pages. ISBN : 978-88-7839-315-8. 28,50 €.

Les habitués de mes recensions connaissent Roland Meynet dont j'ai présenté plusieurs ouvrages avec enthousiasme. Rappelons qu'il est professeur émérite de Nouveau Testament de l'Université Grégorienne de Rome. À la fois linguiste, théologien et bon connaisseur du monde sémitique (il a séjourné plus de 20 ans au Liban et en Israël), il a considérablement élargi le chemin ouvert par Looth, Jebb, Boys, etc. pour amener à étudier les textes bibliques selon les canons de la rhétorique sémitique et non plus ceux de la rhétorique gréco-romaine.

Ce nouvel ouvrage m'a une nouvelle fois convaincu de la pertinence de la méthode utilisée. Il étudie les huit psaumes acrostiches alphabétiques du psautier (9-10 ; 25 ; 34 ; 37 ; 111 ; 112 (2 psaumes jumeaux) ; 119 ; 145). La question qui se pose à leur sujet est la suivante : le fait qu'ils soient acrostiches, c'est-à-dire composés en suivant l'ordre de l'alphabet hébreu, est-il leur seule structure ? ou y a-t-il, superposée à l'ordre alphabétique, une autre structure à découvrir pour préciser le sens de chaque psaume ? L'analyse, selon les lois de la rhétorique biblique et sémitique, présentée pour chacun d'eux par Roland Meynet ne laisse aucun doute : ces huit psaumes ont tous une architecture, savamment articulée, qui permet d'entrer dans leur logique et de mieux comprendre leur message.

Patiemment, vers par vers, morceau par morceau, partie par partie, l'auteur déploie devant nous le texte biblique, indique les relations entre chacun de ses éléments. Le sens apparaît aux divers niveaux des structures qui se répondent, comme dans les diverses parties et les mouvements d'une symphonie. Parfois les psaumes forment de jolies petites maisons, comme les villas jumelles des psaumes 111–

112, parfois une somptueuse cathédrale à l'architecture sophistiquée, comme le Psaume 119.

Ce que je trouve génial dans l'approche de Roland Meynet, c'est que le commentateur s'efface derrière la Parole de Dieu ; et c'est elle qui nous parle, nous touche et accomplit son œuvre dans notre cœur. Les résultats de ce riche travail combleront aussi bien l'exégète professionnel, le pasteur préparant une étude biblique, une prédication ou un moment de *lectio divina* ou encore le simple amateur de la Bible qui ferait l'effort de le lire. ■

*Alain Décoppet*

**Maurice Hadjadj,** *L'Apocalypse ou le triomphe de Jésus-Christ*, Saint-Légier, Éditions Emmaüs, 2015, 406 pages. ISBN : 978-2-940488-27-8. 34 CHF.

Maurice Hadjdaj est actuellement pasteur « à la retraite », après avoir exercé son ministère au sein de diverses Églises de l'Union des Églises Évangéliques Libres de France. Il a suivi son cursus théologique à l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne et à la Faculté Libre de Théologie Évangélique de Vaux-sur-Seine.

Pour l'auteur, l'Apocalypse n'est pas un récit énigmatique qu'il faudrait décoder comme les *Centuries* de Nostradamus, afin de savoir ce qui va se passer dans l'avenir. Non, l'Apocalypse est d'abord « Révélation de Jésus-Christ » (1,1), dans le sens qu'elle nous dévoile la personne de Jésus. Ce christocentrisme est incontestablement un point fort de ce commentaire. Il nous évite les interprétations extravagantes et fantaisistes de certains interprètes qui, à force de vouloir faire coller la « prophétie » à l'actualité sont sans cesse obligés de donner de nouveaux noms aux personnages symboliques du texte biblique. « On a trop souvent négligé le fait que ce livre (l'Apocalypse), écrit Maurice Hadjadj, n'annonce pas à proprement parler les événements de la Fin historique du monde, mais surtout qu'il dévoile les lignes maîtresses qui, dans l'histoire de ce monde, le mènent inéluctablement vers sa Fin » (p. 467). Tout au long de son commentaire, il essaie de mettre en évidence les deux intentions claires de Jean de Patmos lorsqu'il rédige son Apocalypse : « fortifier la foi et l'espérance que ses destinataires placent en Jésus-Christ tandis qu'ils sont en butte à l'hostilité ambiante ; et les éclairer sur le mal qui ronge la société humaine et qui peut les menacer » (p. 465). Jésus y est certes présenté comme un juge (notons que ce jugement est d'abord pro-

voqué par la Parole du Christ qui impose un choix et une prise de position face au Christ) ; mais Jésus est aussi présenté comme un médecin qui diagnostique le mal pour que le malade puisse adopter une hygiène de vie spirituelle propre à sa guérison et à sa santé.

Le lecteur appréciera de trouver, à la fin de chaque section, un résumé qui en fait la synthèse. En revanche, on n'y trouvera pas de plan montrant d'une manière très poussée la structure de l'Apocalypse, comme on en trouve par exemple dans les deux tomes du commentaire de Jean-Pierre Charlier (*Comprendre l'Apocalypse*, Paris, Cerf, 1991).

Ce commentaire se rattache au courant idéaliste dont le défaut est à mon avis de ne pas suffisamment prendre en compte l'ancrage historique de l'Apocalypse. Cela apparaît notamment dans l'analyse des chapitres 2 et 3, où Maurice Hadjadj accorde peu d'importance à la situation historique des Églises auxquelles s'adresse l'apôtre, alors qu'à mon avis cela apporte un éclairage crucial pour leur compréhension. De même, dans l'interprétation des 4 cavaliers (Ap 6,1-8), il veut tellement y voir le Christ qu'il arrive même à le trouver dans chacun d'eux ! Si cette interprétation est tout à fait défendable pour le premier cavalier, le blanc, elle me paraît en revanche beaucoup plus discutable pour les trois autres : ainsi, à la page 111, par exemple, il voit dans le cheval rouge qui enlève la paix sur la terre (Ap 6,4), une figure du Christ venu amener l'hostilité du monde envers ses disciples (Jn 15,18s ; Mt 24,9s). L'épée donnée au cavalier serait la Parole de Dieu (Ap 1,16) qui, en jugeant les hommes, déclencherait la persécution contre les chrétiens. Le verbe *sphazô* appliqué généralement dans l'Apocalypse au Christ immolé ou au martyre des serviteurs de Dieu irait dans ce sens. Mais on est obligé, pour faire tenir cette interprétation, de passer comme chat sur braise sur l'expression « l'un l'autre – *allèlous* » qui lui est jointe et cadre mal avec cette interprétation.

J'ajouterais encore que ce commentaire, à mon sens, entre essentiellement en débat avec les différentes approches de l'Apocalypse qu'on trouve à l'intérieur du monde évangélique. Il n'entre guère, sinon incidemment, en dialogue avec les grands commentaires de la critique historique. La bibliographie qui ne les cite quasiment pas en est la preuve. Il apportera donc, surtout au monde évangélique, une approche renouvelée et renouvelante qu'on aurait tort de négliger.

■

*Alain Décoppet*

**Timothy Keller**, *Une Église centrée sur l'Évangile : la dynamique d'un ministère équilibré au cœur des villes d'aujourd'hui*, Charols, Excelsis, 2015, 655 pages. ISBN : 978-2-7550-0240-9. 43 CHF ou 32 €.

L'édition française du *magnum opus* de Timothy Keller se présente comme un véritable livre de cours résumant les grandes thèses de la « vision théologique particulière du ministère » (p. 21) de l'auteur, un pasteur protestant (presbytérien) américain qui en 1989 fonda l'Église du Rédempteur à New York dans le quartier de Manhattan. Avec ses tableaux et encarts, ses définitions et résumés, ainsi que ses questions pour la discussion et la réflexion, c'est un ouvrage qui a manifestement le souci de l'argumentation logique comme de la présentation pédagogique pour en faciliter l'accès au lecteur.

Si le sommaire au début du livre mentionne huit parties, c'est le chapitre d'introduction qui explique leur répartition dans trois sections distinctes qui correspondent aux « trois axes de l'équilibre » (p. 18) à trouver et à maintenir, selon Keller, pour un renouveau/réveil spirituel dans et au travers de l'Église locale : (1) **L'Évangile** – cette section développe en deux chapitres une théologie de l'Évangile marquée par la grâce, soucieuse d'éviter le légalisme autant que le relativisme ; (2) **La ville** – cette section articule en trois chapitres le besoin d'une contextualisation de l'Évangile permettant de s'impliquer en milieu urbain en tenant compte de ses spécificités culturelles ; et (3) **Le mouvement** – cette section cherche à promouvoir dans les trois derniers chapitres un concept dynamique d'Église-en-mission qui cherche à répondre aux besoins des citadins tout en tenant compte de leurs milieux culturels respectifs. Il est à noter que, contrairement aux mouvements pentecôtistes et charismatiques, Keller *oppose* sa conception propre du *renouvellement* aux types de réveils qui mettent en avant l'œuvre du Saint-Esprit sous forme de signes et prodiges, miracles et guérisons (p. 69).

Notons aussi que l'édition française de *Une Église centrée sur l'Évangile* a la spécificité d'avoir en supplément deux chapitres inédits traitant respectivement de la situation du Québec canadien (Glenn Smith) et de l'Europe francophone évangélique (Daniel Liechti).

L'ouvrage est d'une grande richesse de par sa réflexion pluridisciplinaire : historique, sociologique, et bien sûr biblique et théologique. Bien qu'une grande partie soit dédiée à des concepts et à des principes, il vise à faire le plaidoyer d'une démarche concrète. Il n'est pas question pourtant pour l'auteur d'offrir des recettes simples et

faciles à suivre. Il s'agit néanmoins d'un guide-pratique de missiologie qui non seulement souligne l'importance de la nature missionnaire de l'Église dans un contexte postchrétien et postmoderniste (NB : Keller préfère l'expression *modernité tardive*), mais s'intéresse à l'*agir* missionnaire de l'Église locale et donc au fonctionnement pratique d'une communauté appelée « missionnelle » (NB : cet adjectif n'est à ce jour défini par aucun dictionnaire français). Pour ce faire, Keller s'appuie pour l'essentiel sur le concept relativement récent (fin du XX[e] s.) de *missional church*, particulièrement populaire dans les milieux évangéliques (p. 383), dont il est une des figures de proue aux États-Unis. Le néologisme anglais *missional church* qui connaît une variété d'usages dans le monde anglo-saxon est traduit ici par un anglicisme repris dans plusieurs articles et ouvrages en langue française : « Église missionnelle »

Pour Keller une lecture de type évangélique de l'orthodoxie doctrinale n'est certes pas sans importance, mais ce qu'il souligne, c'est que proclamer l'Évangile comme une bonne nouvelle signifie le rendre intelligible au monde contemporain. C'est se concentrer sur la relation à la culture et à la société de l'Église locale. Par voie de conséquence, sa priorité absolue est l'expression concrète du ministère de l'Église en tant que présence au monde au travers de ce qu'elle met en œuvre : « Chaque activité de l'Église est tournée vers l'extérieur » (p. 21). Selon l'auteur, le critère de réussite d'une *Église centrée sur l'Évangile* n'est cependant pas un modèle unique ou une méthode particulière, mais plutôt le « fruit » d'une réflexion qui construit un pont entre l'Évangile et la culture environnante. Mais si ce qui compte, c'est de transformer le monde à tout prix, certains se demanderont si une telle approche pragmatique ne signifie pas – comme nous le dit un adage célèbre – que la fin justifie les moyens.

Si au départ la discussion autour du concept de *missional church* semble avoir été intimement liée à une nouvelle compréhension de la *missio Dei* (p. 383) dans le contexte œcuménique, il faut reconnaître que ce mouvement naissant, plutôt critique vis-à-vis de l'Église-institution, a fini par développer un nouveau paradigme de l'efficacité missionnaire : une dynamique missionnaire dans laquelle « rattacher correctement l'Évangile à la culture » devient synonyme de « développer des mouvements d'Églises qui visent à implanter de nouvelles Églises » (p. 372). Dans le prolongement d'une tradition bien protestante et une perspective résolue de « vision pour la ville tout entière », Keller revisite la notion ecclésiologique d'identité territoriale. Il se fait l'avocat d'une multiplication (illimitée ?) d'Églises locales tout en encourageant, affirme-t-il, « un état d'esprit de coo-

pération avec les autres croyants » (p. 21). Ce phénomène d'implantation ne met-il pas cependant les Églises déjà existantes devant un fait accompli ? Si l'ambition de promouvoir des communautés de foi authentiques avec un regard résolu sur le monde extérieur sera sans nul doute jugé fort respectable par beaucoup, certains s'inquiéteront d'une approche partielle de l'unité visible des chrétiens dans un même contexte urbain. « Mettre l'accent sur l'unité » se limiterait-il pas chez Keller à une volonté de coopérer avec des « partenaires de ministère » dont le positionnement théologique (évangélique ?) reflète une vision et une « dynamique de mouvement » similaires voire identiques ? On risque ainsi tacitement d'écarter « une Église ou organisation très institutionnalisée » (p. 534), en particulier les Églises traditionnelles non protestantes ? Il ne faut pas oublier non plus que le contexte religieux et culturel européen est très différent de celui de l'Amérique du Nord. En Europe, certaines de ces Églises séculaires connaissent d'ailleurs des mouvements de renouveau importants en leur sein (par exemple l'Église catholique romaine en France et l'Église d'Angleterre).

La stratégie d'implantation d'Églises selon Keller serait-elle à l'abri de toute véritable critique ? Pour légitimer son approche, il affirme sans équivoque que Jésus est « l'implanteur d'Églises par excellence » (avec *Églises* au pluriel), se basant sur l'argument biblique suivant : Jésus « bâtit son Église » au singulier (p. 548). Cela ressemble à un raccourci qui rend accessoire tout débat œcuménique véritable. Y a-t-il un risque (calculé ?) qu'au gré des initiatives entrepreneuriales, le désert (spirituel) ne se transforme en jungle (multiconfessionnelle voire a-confessionnelle) ? La visibilité de l'Évangile ne passe-t-elle que par une plus grande visibilité de ceux qui sont identifiés (mais par qui et selon quels critères ?) comme « croyants authentiques, vivant localement » (p. 606) ? Quelle importance attribuer à une visibilité tangible de l'unité des chrétiens toutes traditions et sensibilités confondues ? La question œcuménique pourrait bien être (et rester) la question qui fâche.

En aidant le lecteur à se poser les bonnes questions et en reconnaissant que la diversité des réponses apportées pourra conduire à différentes voies d'accès, il faut admettre que l'intérêt de ce livre est incontestable et que sa lecture restera incontournable pour quiconque s'intéresse à l'actualité de l'Évangile pour notre temps et au devenir de l'Église au XXI^e siècle. ■

*Raymond Pfister*

**Gabriel Monet**, *L'Église émergente : Être et faire Église en post-chrétienté*, Collection « Théologie Pratique Pédagogie Spiritualité », Volume 6, Münster : LIT, 2014, 432 pages. ISBN : 978-3-643-90498-0.

Gabriel Monet est pasteur de l'Église adventiste du 7e Jour et professeur de théologie pratique à la Faculté Adventiste de Théologie de Collonges-sous-Salève en Haute-Savoie. Il est aussi le directeur du Centre José Figols, le centre de recherche et de documentation en théologie pratique de cette même Faculté.

Le présent ouvrage est la publication d'une thèse de doctorat soutenue par l'auteur en juin 2013 à l'université de Strasbourg dans le cadre de l'École doctorale de théologie et sciences religieuses, en partenariat avec la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg. Le Chapitre de Saint-Thomas, qui récompense des travaux de thèses consacrés à des questions novatrices, lui décerna en 2014 le prix universitaire « Louis Schmutz » pour la qualité de ses travaux de recherche sur le sujet des initiatives ecclésiales nouvelles, identifiées sous l'appellation « Églises émergentes », malgré l'existence d'une pléthore de termes, selon l'aveu même de l'auteur (p. 32). Si ces nouveaux schémas ecclésiaux en situation de postchrétienté représentent une réalité complexe, ils ont souvent les caractéristiques d'un courant réformateur apparaissant au sein de confessions existantes. L'émergence de dénominations nouvelles n'est cependant pas à exclure.

Dans la première partie du livre (pages 17 à 188), Monet pose avec une grande clarté les bases essentielles à la discussion : définition, typologie, caractéristiques, protagonistes, marqueurs et culture postmoderne (appelée culture *émergente*) de ces communautés ecclésiales, toutes innovantes mais hétérogènes. Pour poser (et répondre à) la question de l'innovation et de l'adaptation de l'Église à la société contemporaine, l'auteur s'est tourné vers un courant de pensée, disparate à bien des égards mais qui a gagné en importance, qui a vu son apparition dans les pays anglo-saxons (États-Unis, Australie et Grande-Bretagne) au tournant du millénaire (fin XXe et début XXIe s.) avant de trouver un écho favorable en Europe francophone. Comme en témoigne la liste des acteurs, promoteurs et contradicteurs, mentionnés dans le chapitre 4, l'auteur est entré en conversation pour cela avec une littérature essentiellement anglophone.

Le double défi de la fidélité à l'Évangile et de la pertinence culturelle sont continuellement au cœur du débat. Comme « une majorité d'émergents sont dans la mouvance protestante » (p. 147), on ne

s'étonnera pas que la conception protestante de l'Église fasse de l'autorité de l'Écriture, de la prédication de la Parole et de l'administration des sacrements des marques évidentes des Églises émergentes. On notera la valorisation du laïcat par la vision et les pratiques de ce nouveau mouvement ecclésial (p. 151). Son rapport à l'œcuménisme par contre connaît de « réelles limites » en partie à cause du peu d'importance accordée aux structures, mais peut-être surtout parce que ses priorités sont toutes autres (p. 134) et favorisent notamment l'émergence de nouveaux types d'appartenance (p. 343).

Conforme à la nature même de tout mouvement expérimental, on y trouve un foisonnement d'idées favorisant la fluidité de ses modes de fonctionnement. Monet distingue dans sa typologie les Églises centrées sur la mission, celles centrées sur le développement communautaire, et enfin celles centrées sur l'innovation liturgique.

Dans la seconde partie de l'ouvrage (pages 189 à 380), l'auteur ouvre un dialogue très prometteur avec le théologien et missiologue anglais Leslie Newbigin (1909-1998), présenté comme une des principales sources d'inspiration de ce mouvement. Pour faire face au processus de déclin de la chrétienté en Europe, Monet pose les jalons d'une ecclésiologie renouvelée et construite sur trois grands axes : (1) L'Église-en-mission (décrite par un néologisme/anglicisme, Église « missionnelle »), une conception selon laquelle l'Église n'a pas qu'une dimension missionnaire, mais a de par son être même (ou son ADN) une nature missionnaire d'origine divine qui touche tous les aspects de sa vie, en tant que promesse, vocation, communion et témoignage ; (2) L'Église-en-contexte (appelée Église *incarnationnelle* sur le modèle du ministère de Jésus), une communauté de foi qui dans son rapport à la société réussit à s'approcher tout en marquant sa distance et sa différence, en étant à la fois transculturelle, contextuelle, contre-culturelle et interculturelle ; (3) L'Église-au-quotidien (appelée Église *expérientielle*), une approche holistique intégrant intellect et émotions, expérience de vie et expérience spirituelle dans la communauté de foi et au travers d'elle.

Gabriel Monet a rendu un grand service au public francophone au travers d'une recherche multidisciplinaire (même si elle se réclame plus particulièrement de la branche de la théologie pratique). Par son travail précis, fouillé et courageux, il ouvre la voie vers de nouvelles pistes de réflexion dans les Églises des pays francophones. L'avenir du mouvement émergent dépendra certainement des réponses qui seront apportées à plusieurs questions essentielles que nous présente l'auteur dans sa conclusion. Je relèverai en particulier « la question de l'unité » qui reste une des questions majeures que soulève aujourd'hui

l'existence des Églises émergentes (p. 387). Pour que l'Église soit une, sainte, catholique et apostolique, pour reprendre la formulation du Symbole de Nicée, ne faudra-t-il pas encourager davantage une « évolution générale des mentalités » (Postface, p. 393) pour que son horizon théologique et pratique puisse mieux inclure la diversité et la pluralité que représentent les traditions catholique, orthodoxe, protestante, anglicane et pentecôtiste/charismatique ? ■

*Raymond Pfister*

*La Bible, avec notes d'étude archéologiques et historiques*, Société Biblique de Genève, 2015, 2135 pages. ISBN 978-2-608-18411-5. 64.90 CHF ou 54 €.

Quelques mois après sa sortie, *La Bible, avec notes d'étude archéologiques et historiques* (*Bible archéologique)* est déjà un beau succès commercial, accompagné de nombreux commentaires élogieux. La *Bible archéologique* est en effet l'outil le plus abouti, en français, à la disposition du lecteur de la Bible s'intéressant aux questions historiques ou archéologiques. Il y trouvera une mine d'informations, illustrées et disposées agréablement au fil du texte.

La *Bible archéologique* est une adaptation de *Archaeological Study Bible* (Zondervan, Grand Rapids, 2005) ; elle reprend le texte biblique de la traduction *Segond 21* et elle l'agrémente de notes de bas de pages, d'introductions aux livres bibliques, de plus de 500 articles ou encadrés, et de diverses citations, illustrations et cartes. L'ensemble du matériel non-biblique est une traduction de la *NIV Archaeological Study Bible* (Zondervan, 2005) qui a été largement diffusée dans le monde anglophone. Dirigée par les vétérotestamentaires américains Walter C. Kaiser (Gordon-Conwell Theological Seminary) et Duane A. Garrett (Southern Baptist Seminary), l'équipe des rédacteurs est composée essentiellement de biblistes évangéliques américains peu connus[1].

La traduction française est une version améliorée de *l'Archaeological Bible* puisque les informations ont été révisées par des spécialistes francophones (Matthieu Richelle, Ronald Bergey, Antony

---

[1] On notera que les traducteurs français n'ont pas pris la peine de mettre à jour les informations académiques concernant l'équipe de rédacteurs (p. ex., Jason S. DeRouchie est, depuis 2009, professeur associé au Bethlehem College & Seminary, et non plus au Northwestern College).

Perrot et Sylvain Sanchez)[2]. Ceux-ci ont tenu à mettre à jour certaines informations de la version anglophone, mais aussi à nuancer certaines conclusions sur des questions particulièrement débattues.

La *Bible archéologique* est une Bible d'étude bien particulière puisque l'ensemble du matériel non-biblique se focalise sur les données historiques et archéologiques. Les notes de bas de pages fournissent essentiellement des éclairages sur les lieux, personnages, coutumes ou éléments culturels mentionnés par le texte. Pour aller plus loin, les encadrés, disposés judicieusement au fil du texte, proposent un condensé des recherches historiques ou archéologiques sur une question donnée. Ces articles, généralement longs d'une page ou d'une demi-page, sont orientés autour de cinq thématiques : les sites archéologiques, les informations historiques et culturelles, les personnages et terres du passé, la fiabilité de la Bible et les textes et objets du passé. L'ouvrage est complété par une concordance sélective de près de 200 pages, qui sert également d'index pour les encadrés. Le tout, en couleur, est agrémenté de cartes, ainsi que de belles photographies de sites archéologiques et objets antiques.

L'approche des rédacteurs de la *Bible archéologique* est résolument évangélique et traditionnelle. L'historicité du texte biblique est défendue via divers encarts intitulés « Fiabilité de la Bible » : on y trouve, par exemple, une critique de « L'hypothèse documentaire » (p. 14), une défense de « L'historicité des récits patriarcaux » (p. 68) ou un article qui attribue « La paternité de l'Apocalypse » à l'apôtre Jean (p. 1877).

La *Bible archéologique* reste toutefois relativement nuancée dans sa présentation des données historiques. Elle évoque les différentes hypothèses ou reconstitutions proposées par les spécialistes, tout en soulignant fréquemment la difficulté à trancher. Par exemple, la problématique de l'itinéraire emprunté par les Israélites lors de l'Exode est présentée à l'aide de trois encadrés, chacun expliquant une hypothèse : celle de la route du Nord, celle de la route du Sud et la thèse du Golfe d'Akaba. Les rédacteurs soulignent les avantages et inconvénients de chaque hypothèse, indiquent que la thèse de la route du sud est « la plus largement acceptée » mais qu'elle « n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes » (p. 102).

---

[2] Matthieu Richelle est professeur d'Ancien Testament à la Faculté de Théologie Évangélique (Vaux-sur-Seine), et chargé de cours à l'École Pratique des Hautes Études (EPHE-Sorbonne). Ronald Bergey est professeur d'Ancien Testament à la Faculté Jean Calvin (Aix-en-Provence). Sylvain Sanchez est chercheur à l'Institut de Recherche pour l'Étude des Religions (Paris). Antony Perrot est doctorant à l'EPHE-Sorbonne.

Si les données sont nombreuses, certains domaines m'ont paru mieux documentés que d'autres. J'ai regretté, par exemple, de ne trouver que peu d'informations sur les traités d'alliance du Proche-Orient ancien, et aucun exemple de traité de donation, ces documents fournissant pourtant des parallèles intéressants avec les textes d'alliance de l'Ancien Testament. Autre exemple, qui concerne le Nouveau Testament : je n'ai pas trouvé de présentation des groupes associatifs fréquents dans le monde gréco-romain, et dont la recherche récente a souligné certains parallèles avec l'organisation des premières communautés chrétiennes.

Sur la forme, on pourra regretter un manque de lisibilité dû, d'une part, à l'emploi d'une police de caractère trop petite pour un ouvrage de cette taille ; d'autre part, à un papier trop transparent pour l'utilisation de la couleur ; et enfin, au jaunissement de certaines pages pour un effet « parchemin ».

Malgré ces petits défauts, la *Bible archéologique* réussit le tour de force de résumer en un seul volume les données historiques et archéologiques les plus importantes pour la compréhension du texte biblique. Le format « Bible » est pratique : cela peut permettre de l'utiliser comme un compagnon à l'étude régulière de la Bible, ou de la consulter comme un outil dans le cadre de la préparation d'une étude biblique ou d'une prédication.

La *Bible archéologique* s'avère ainsi un apport indispensable à la bibliothèque de tout prédicateur ou enseignant, et, par extension, de tout lecteur de la Bible qui s'intéresse aux questions historiques ou archéologiques. ■

*Timothée Minard*

**Corinne Egasse**, *Le lavement des pieds. Recherches sur une pratique négligée*, Collection Christianismes antiques, Genève, Labor et Fides, 2015, 344 pages. ISBN : 978-2-8309-1580-8. 56 CHF ou 45 €.

Corinne Egasse est docteur en théologie de la Faculté de Théologie et de Science des religions de Lausanne. Elle travaille à la Faculté de Théologie Adventiste de Collonges-sous-Salève.

Le livre que nous présentons est la reprise de sa thèse de doctorat consacrée au lavement des pieds. Elle part de la question suivante : « Si Jésus a dit : 'Vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres', pourquoi le lavement des pieds n'est-il pas devenu un sacrement dans l'Église au même titre que le baptême et la sainte

cène ? » L'occasion de cette question lui est fournie par Origène dans son commentaire sur l'Évangile selon Jean : il concède certes que ce geste peut être accompli par des chrétiens pour se rendre service, mais s'il s'agit d'une obligation impérieuse : « Il est temps de dire que presque tous ont transgressé cet ordre-là » (p. 10). Ce *presque* d'Origène a excité la curiosité de la chercheuse et l'a entraînée dans une enquête passionnante pour retrouver, dans l'Antiquité, les quelques chrétiens qui pratiquaient le lavement des pieds.

Pour commencer, Corinne Egasse fait une recherche dans la littérature moyen-orientale, biblique et gréco-romaine pour établir les diverses significations du lavement des pieds dans l'Antiquité. Elle le présente sous quatre aspects : un geste de soins corporels, une marque d'hospitalité, un symbole de servitude (il était souvent accompli par un-e esclave), un rituel de purification. Aux pages 65-66, elle souligne, exemples à l'appui, que ce geste, bien que servile, pouvait être accompli par amour.

À partir de cette base, l'auteur aborde les textes du Nouveau Testament qui parlent de lavements des pieds, comme les onctions à Béthanie, les veuves qui « ont lavé les pieds des saints (1 Tm 5,10) et s'arrête plus longuement au lavement des pieds de Jean 13. L'intérêt de son analyse est de montrer que l'acte de Jésus de laver les pieds de ses disciples n'est pas une démonstration d'humilité comme l'ont dit beaucoup de commentateurs, mais un acte d'amour et une investiture pour la mission ; les disciples « auront désormais part avec Jésus à l'œuvre confiée 'par celui qui m'a envoyé' » (p. 105). Cela fait penser à la forme proverbiale qu'avait prise, dans l'Antiquité, l'expression « se laver les pieds », pour dire *avoir une initiation ou une formation préalable* (pp. 64-65).

Après le Nouveau Testament, Corinne Egasse se lance dans une vaste enquête sur la pratique du lavement des pieds dans l'Église primitive. Il a été pratiqué dans les milieux judéo-chrétiens (p. 298), mais les témoignages sont rares, et il n'était quasiment plus pratiqué à partir du III^e^ siècle. Preuves en soient le commentaire d'Origène, sur lequel l'auteur s'arrête longuement, et ceux de Chrysostome, Augustin, etc. Cependant, Ambroise de Milan atteste que le lavement des pieds accompagnait le baptême dans le nord de l'Italie à la fin du IV^e^ siècle. On en a encore des attestations en Espagne et en Gaule. Mais ce rite disparut avec la généralisation du baptême des enfants.

Aujourd'hui le lavement des pieds n'est plus beaucoup pratiqué, sinon par des Églises mennonites, adventistes, etc., et, du côté catholique, par les Communautés de l'Arche créées par Jean Vannier.

Ce livre qui, rappelons-le, reprend une thèse de doctorat, n'aborde que peu le côté pratique de ce rite. Néanmoins, il m'a fait réfléchir : « Pourquoi négligeons-nous de pratiquer ce geste qui correspond tout de même à un ordre de Jésus ? » ■

*Alain Décoppet*